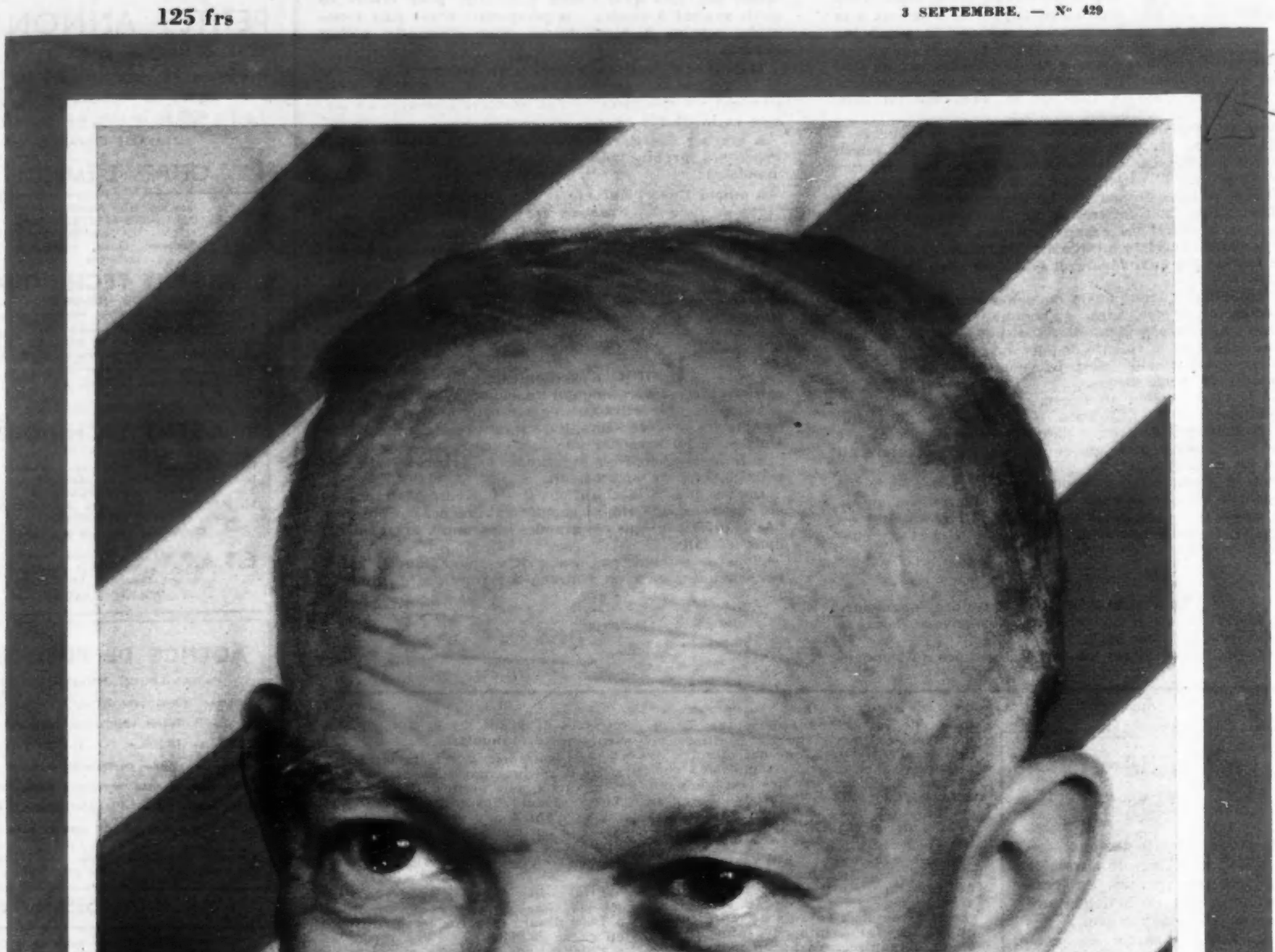
L'EXPRESS

125 frs

3 SEPTEMBRE. — N° 429

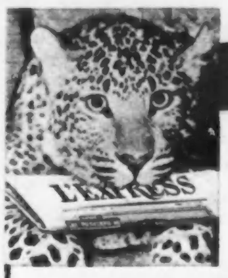


(Holmès.)

LE PRESIDENT DES ETATS-UNIS

« Le monde appartient aux optimistes. »

(Guizot.)



La lettre de « L'Express »

AINSI, à la suite du voyage de M. le ministre de la Culture, les pays de l'Amérique du Sud apporteront, selon toute vraisemblance, l'appui de leur voix à la France au cours de la prochaine session de l'O.N.U.

Les sortilèges dont dispose M. André Malraux ne sont donc pas inférieurs à ceux dont usèrent successivement M. Pineau en 1956 et 1957, et M. Jacquinot en 1958, pour obtenir un semblable résultat.

Si MM. Pineau et Jacquinot se mettaient soudain à écrire comme M. Malraux, ils auraient quelque raison de s'enorgueillir. On voit moins bien ce que la réciproque peut apporter de satisfaction à M. Malraux. Mais tels sont les prestiges du pouvoir. La France a compté, depuis la Libération, 130 ministres et, au plus, quatre « maîtres à penser » parmi les grands écrivains.

Immolant l'écrivain au ministre, M. Malraux a-t-il obéi à la fascination qu'il dénonçait lui-même ainsi en d'autres temps :

« L'homme n'a pas envie de gouverner. Il a envie de contraindre. D'être plus qu'homme dans un monde d'hommes. Non pas puissant : tout-puissant. La maladie chimérique dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité : tout homme rêve d'être dieu ».

Le voici donc dieu au Pérou.

Que ne l'est-il en France, où l'instruction des étudiants s'opérera désormais dans les casernes plutôt que dans les Facultés, sans que le ministre de la Culture ait eu à en connaître...

Mais ce grand phare ne peut plus éclairer les routes de la terre sur lesquelles cheminent le commun des hommes. Il a choisi (« ... nous commençons à savoir ressusciter les rêves ») de dresser son faisceau vers le ciel et d'y chatoyer parmi les nébuleuses.

M. MALRAUX est bien libre de conduire son destin comme il lui convient. Nous avons, nous, la liberté d'en éprouver de la tristesse.

Lorsque, ces dernières années, des hommes quelconques accompagnaient de paroles quelconques la quête humiliante à laquelle la poursuite de la guerre d'Algérie nous contraint désormais à la fin de chaque été, ils ne mentaient pas plus qu'il n'était nécessaire pour vendre ce qu'ils avaient à vendre : la perspective d'une paix honorable, conclue à court terme. Rien d'essentiel n'était entamé.

Mais André Malraux réduit, pour justifier la politique du gouvernement auquel il appartient, à exhiber publiquement ses cicatrices (« J'ai quatorze blessures au service de la liberté »);

à cracher sur Sartre l'opposant (« Il faisait jouer à Paris ses propres pièces visées par la censure allemande »);

à mimer Robert Lacoste (« Il y a seulement 30.000 fellagha en face des Français »);

à tricher avec la vérité (« J'ai été ministre de l'Information et, pendant quatre mois, il n'y a pas eu de torture »).

André Malraux conduit à mutiler si cruellement sa physionomie, pour mendier une voix, c'est un peu comme si chacun de nous se crevait les yeux.

POUR d'excellentes, pour de multiples raisons, il n'est personne qui ne souhaite la prompte réalisation des pronostics que, de son côté, le chef de l'Etat, comme ses prédécesseurs, livrera au président des Etats-Unis pour lui arracher une fois encore son appui.

« Je crois apercevoir de grandes espérances et d'abord celle de la paix », a-t-il dit.

Depuis que les déclarations de M. André Malraux ont été diffusées, une raison supplémentaire nous a été donnée de prier pour que ces grandes espérances se traduisent dans les faits.

Nous ne sommes pas assez riches pour pouvoir sacrifier, chaque année, un Malraux à l'Amérique du Sud.

Françoise Giroud.

Hommage au Président des U.S.A.

Ce numéro est le 429e numéro de « L'Express » : le premier avec une couverture en couleurs, imprimée en héliogravure grâce au procédé nouveau des I.P.R. Cette « sortie en couleurs », nous l'avons réalisée cette semaine, à titre exceptionnel, en l'honneur de l'hôte de la France : le président Eisenhower.

Au-delà des légitimes divisions politiques intérieures, chaque journal français peut contribuer à faire sentir au président des Etats-Unis qu'il a, dans sa recherche courageuse d'une voie nouvelle vers la paix du monde, l'approbation unanime de la France. Par un effort technique particulier, nous avons, pour notre part, essayé de le faire.

Maître d'internat

Je vous écris à la suite de votre « correspondance » sur les sursis.

Je suis étudiant en droit, 22 ans, donc sursitaire et de plus maître d'internat.

Comme vous le dites, je ne suis donc pas étudiant à temps complet. Mon sursis risque donc de m'être supprimé. Mais tous les M.I. sont sursitaires. Qui donc, dans le cas d'un rappel général, encadrera les élèves des lycées et collèges ? J'ai l'impression que c'est un des nombreux points importants que l'instruction ministérielle a « mis de côté ».

R. B.
Maître d'internat-étudiant.

Pères de deux enfants

A propos de l'annonce des récentes mesures de maintien sous les drapeaux des pères de deux enfants, pour une durée de six mois, il nous paraît intéressant de souligner que leur application à des classes déjà sous les drapeaux, et bien souvent à quelques mois de leur libération, entraîne des conséquences très graves.

En effet, lorsqu'un père de deux enfants a été incorporé avant le 31 août 1959, il est en droit de s'attendre à faire dix-huit mois de service, puisque telle était la loi avant cette date. Il a, avant son incorporation, pris des mesures financières nécessaires pour permettre à sa famille de vivre pendant dix-huit mois et non pendant vingt-quatre. En lui imposant six mois de service supplémentaires, on désorganise tous ses plans. Rien ne prouve, d'autre part, que des mesures de maintien supérieures à six mois ne seront pas prises, à l'encontre des pères de deux enfants. C'est donc l'incertitude la plus complète qui pèse sur nos familles, risquant de déséquilibrer de nombreux foyers.

Il est douteux par ailleurs que cette mesure permette, comme le prétend la décision de maintien, d'alléger les charges des autres militaires du contingent, les pères de deux enfants ne représentant qu'une très faible minorité, minorité qui, étant inorganisée, n'a aucun moyen d'expression.

Un groupe de militaires pères de deux enfants
Paris.

Pour créer une cantine

Instituteurs de campagne, ma femme et moi, dans une petite commune, nous devons ouvrir une cantine scolaire pour la rentrée du 15 septembre. Il nous faut aménager sans participation communale un local en mauvais état, acheter un fourneau, du matériel de cuisine... trois cent mille francs au moins nous seraient nécessaires. Par notre travail extra-scolaire nous assurons la gratuité des livres et des fournitures à nos élèves, un arbre de Noël, une excursion scolaire de fin d'année et notre petite école tient dignement sa place, face à une école privée opulente et oppressante.

Nous avons promis aux parents de nos élèves que la cantine qu'ils souhaitent serait ouverte à la rentrée. Nous avons consacré nos vacances à la création de cette cantine mais nous nous débattons contre des soucis financiers sans issue.

En désespoir de cause je me suis décidé à vous écrire. Il doit bien exister en France une personne (ou plusieurs) qui, quoique fortunée, serait animée de sentiments laïques et disposée à subventionner notre cantine.

J'ai bien hésité à écrire cette lettre car il me coûte de faire figure de quémandeur, même au profit des gosses de mon école (la plupart nécessiteux), mais je ne vois pas d'autres moyens.

M. R.

[*Pour des raisons évidentes, notre correspondant nous a demandé de supprimer de sa lettre tout ce qui pourrait permettre de l'identifier et par là-même de nuire à son entreprise mais il nous a fourni tous les éléments nécessaires pour que nous soyons en mesure de vérifier l'authenticité de son appel.*]

Quelle Yougoslavie ?

Indigné à la lecture du « reportage » de M. Bosquet sur la Yougoslavie, je tiens à m'inscrire en faux contre ses élucubrations fantaisistes :

Routes : Je me bornerai à conseiller à M. Bosquet la voie côtière Dubrovnik-Zadar et les routes de l'intérieur, agrémentées de « dos d'ânes » sur plusieurs centaines de kilomètres.

Socialisme discret : L'étalage immodéré de drapeaux rouges ou assimilés dans n'importe quelle petite ville, les « Zivio Tito » géants qui pigmentent les montagnes n'ont donc pas agacé M. Bosquet ? Ni le grouillement de policiers entretenus par le régime : un tiers de la population mâle dans l'intérieur, la moitié sur la côte, m'a-t-on dit.

Prix : Les 19 modèles de chaussures évoqués par M. Bosquet valent de 5.000 à 7.000 dinars la paire, lorsqu'un ouvrier en gagne 12.000.

Enlevez vos œillères, monsieur Bosquet !

J. F.,
Paris.

[Routes : *L'autostrade Rijeka-Dobrovnik sera achevée en 1961. Elle s'arrête actuellement à Zadar (pour reprendre sur un tronçon au sud de Split). En raison de l'étendue des chantiers, le tronçon Zadar-Split est interrompu par deux déviations pénibles. Il sera achevé l'année prochaine. Les routes de l'intérieur, de construction autrichienne, sont très sinueuses et, en attendant leur modernisation, méticuleusement entretenues.*

Drapeaux rouges et policiers *ont dû proliférer à l'occasion du passage de M. J. F. Ils avaient disparu lors du mien.*

Prix : *Depuis le passage de M. J. F., le prix d'une paire de chaussures à triple semelle de crêpe a baissé de moitié. — M. B.*]

De Benjamin Constant

Je me permets de vous envoyer quelques lignes de la « lettre sur Julie » de Benjamin Constant.

« Elle pensait, avec raison, que jamais le salut d'un peuple ne dépend de la place que remplit un individu ; que la nature n'a donné en ce genre à personne des privilèges exclusifs ; et qu'un peuple, qui ne pourrait être sauvé que par tel ou tel homme, ne serait pas sauvé pour longtemps, même par cet homme, et plus, ne mériterait guère la peine d'être sauvé. Il n'en est pas de la liberté comme d'une bataille. Une bataille, étant l'affaire d'un jour, peut être gagnée par le talent d'un général, mais la liberté, pour exister, doit avoir sa base dans la nation même, et non dans les vertus ou dans le caractère d'un chef. »

Qui dit mieux ?

V. CAILHARIT.
Rennes.

Les gagnants du jeu de « L'Express »

Plus de soixante lecteurs ont trouvé cette semaine la solution exacte, jusque dans ses moindres détails, à l'énigme posée par « Névrose », le troisième jeu-mystère de Boileau et Narcejac. Le manque de place nous empêche de les citer tous ici. Les gagnants seront directement informés pour qu'ils nous indiquent les deux microsillons ou les deux livres de la Pléiade qu'ils désirent recevoir.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 400 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE FIRME PIECES DETACHEES ELECTRONIQUES PLEINE EXTENSION PARIS Banlieue Ouest immédiate recherche :

AGENT TECHNIQUE
SERVICE MECANIQUE
(Réalisation et Entretien Machines spéciales)
Poste intéressant et avenir pour candidat 25-38 ans. Formation JULES RICHARD - C.N.A.M. ou équivalent, ayant expérience de la pratique des Machines-Outils.
Ecrire sous référence A.L. 17 C.

Même Société recherche :
AGENT TECHNIQUE
FABRICATION
Poste intéressant et avenir pour candidat formation E.N.P., C.N.A.M. ou équivalent, connaissant bien problèmes MECANIQUES et ELECTRO-MECANIQUES - 25-30 ans, ayant EXPERIENCE du COMMANDEMENT
Ecrire sous référence A.L. 18 C.

E.T.A.P. Etude Travail Application Psychotechnique
4, rue Massenet, PARIS (16e)
— DISCRETION ASSUREE —

AGENCE DE PUBLICITE
ORGANISATION INTERNATIONALE
recherche jeunes gens 28 ans maximum, libérés ou bientôt libérés obligations militaires, études supérieures (Sciences PO, H.E.C., Lettres) ou très large culture personnelle, désireux de se former aux diverses techniques de la publicité et du marketing et d'accéder à des postes de responsabilité de premier plan
Adresser curriculum vitae avec photo à Chaintron (serv. N.), boîte postale 318-08 PARIS

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-84.

CONSTRUCTIONS NEUVES

CHOISY - LE - ROI
59, AVENUE ALFORVILLE
Appart. 4 p., 65 m2, b. stand., gd balc., loggia, séchoir, asc., vide-ord., parc à jeux, boxes et parking. C. F. + prime 1.000. Livraison OCT., NOVEMBRE, DEC. Programme identiq. de 140 appart. livrés visibles sur place, 9 m. gare Orsay. Renseignements et vente 14-19 h. LAMARO-PHILIPPE S. A., 5, rue Renaissance, Paris-8e. BAL. 06-82

IMMEUBLES (Achat)

Achète comptant tous IMMEUBLES
P. MASSONI
21, rue Le Sueur - PARIS
KLE. 81-00
APPARTEMENTS LIBRES A LA VENTE ET A LA LOCATION

CAPITAUX

Opérations immobilières indexées - Intérêt élevé
Garantie absolue
P. MASSONI
21, rue Le Sueur (16e) - KLE. 81-00

DIVERS

AGRANDISSEMENTS
PHOTO au m2
POUR DECORATION
Photothèque noir et couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS (9e)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

The new Ike

L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber

JOSEPH STALINE (Keystone)

JOSEPH MAC CARTHY (Intercontinentale)

Jaurès avait-il raison ?

A Bonn, à Londres, à Paris, partout le Président Eisenhower a été fêté comme un héros par la foule et par la presse.

Et les dirigeants politiques européens n'y sont pour rien : c'est le plus frappant. Dès l'annonce spectaculaire du dialogue au sommet avec les Russes, nos diplomates s'empressèrent de découper en rondelles le voyage d'Eisenhower en Europe, de le présenter de telle sorte que le leader américain « ne puisse pas être considéré comme mandaté pour parler au nom des alliés ». On s'opposa, ici, à toute réunion commune des Occidentaux — Eisenhower dut les voir un par un — et on affirma que les sujets abordés, dans ces conversations bilatérales, seraient les problèmes propres à chaque pays et non pas le dialogue Est-Ouest.

Tout cela aujourd'hui paraît déjà bien loin, bien démodé, pour tout dire : bien stupide. Ce n'est vieux cependant que d'une quinzaine de jours. Mais la réaction spontanée, vivante, chaleureuse de l'opinion publique a partout renversé ces châteaux de cartes d'une diplomatie provinciale et donne au Président américain, pour négocier avec son prochain interlocuteur soviétique, un mandat infiniment supérieur à celui que lui refusaient les chancelleries. Eisenhower retourne à Washington, attendre Kroutchev, avec une force politique grossie de l'approbation éclatante des peuples d'Europe.

Un autre climat

Nous nous souviendrons de ces journées de Bonn, de Londres et de Paris. Elles marquent un contraste remarquable avec ce que nous avons connu depuis dix ans.

On nous en donne, généralement, deux explications. On nous dit : l'hommage populaire est allé à l'homme qui a commandé les armées victorieuses des divisions hitlériennes, au libérateur de l'Europe. On nous dit aussi : c'est le charme personnel d'Ike qui provoque une sympathie naturelle.

Ces raisons ne valent rien. Ike n'est pas un nouveau venu sur la scène politique, il s'en faut. Il y aura bientôt huit ans qu'il est Président. Et la dernière fois qu'il vint ici, il aurait dû être reçu avec une grande émotion. Il sortait d'une grave maladie, on l'avait cru perdu ; il s'était remis difficilement, et son fameux sourire vainqueur de tant de campagnes électorales réapparaissait seulement. C'était en décembre 1957, pour une réunion solennelle du Pacte atlantique.

Il ne déclencha pas alors le moindre mouvement de foule. Le « climat » populaire était tel à son égard et à l'égard de l'Amérique que — pour prendre un symptôme parmi d'autres, significatif — Jean Effel publiait dans « L'Express » une caricature dont nos lecteurs se souviennent peut-être, où l'on voyait les présidents Coty et Eisenhower ayant dans leur poche des journaux d'enfants, se congratulant (« I like Ike » ; « T'as la cote, Coty »), le tout sous ce titre impertinent : « Le Pool des cerveaux ». C'était le climat.

L'atmosphère est toute différente aujourd'hui. Celui qui apparaissait comme le symbole terne d'un immobilisme inquiétant dans la guerre froide est aujourd'hui, aux yeux des mêmes foules, le champion d'une ère nouvelle. Et l'Amérique, qui échangeait avec l'U.R.S.S. des menaces toujours plus sinistres de fusées et de bombes H, retrouve, à l'été 59, son auréole de puissance pacifique.

Ce n'est pas qu'Eisenhower soit devenu « gentil », alors que lui ou ses conseillers étaient, jusqu'à présent, « méchants ». Les sentiments n'ont rien à faire ici. Le nouvel Eisenhower (« The new Ike », comme l'a baptisé la presse anglaise) n'est que le produit d'une autre situation politique : l'instinct des peuples a su détecter cela plus vite que les diplomates et les politiciens, de Bonn et de Paris en particulier, embarrassés dans leurs parties d'échecs et leurs calculs personnels.

L'air que nous respirons a changé, voilà le vrai. Les zones de pression et de dépression qui, de Moscou à Washington, déterminent l'atmosphère du monde, se sont modifiées. La carte de 1959 n'est plus, ni à l'Est ni à l'Ouest, celle de 1949 à laquelle nous avions cru qu'une génération au moins devrait se référer. Les choses ont évolué plus vite. Dix ans, c'est très peu.

La soif de vie

Il y eut d'abord l'initiative stalinienne dans la guerre froide. Le refus brutal du plan Marshall, le rideau de fer, le blocus de Berlin, l'agression en Corée ; et puis la terreur qui régnait sur le monde communiste et dont tant de symptômes nous avertissaient. Pour une période de plusieurs années, le raidissement, la responsabilité russes furent ainsi évidents.

Ils engendrèrent à leur tour la méfiance, puis l'esprit de croisade, aux Etats-Unis. Une deuxième période commença où ce fut essentiellement l'Amérique qui aggrava la tension par une diplomatie déraisonnable fondée sur un sentiment de supériorité militaire mêlé d'impérialisme idéologique. On connut alors les proclamations de Foster Dulles, les campagnes de subversion en Europe de l'Est, le soutien actif à Tchang Kaï-Chek, la menace atomique en Indochine, la chasse aux sorcières...

Les années ont passé. Après le stalinisme, elles ont effacé le maccarthysme. Les faits se sont imposés : l'équilibre des menaces de destruction totale a éclipsé les prétentions des militaires, de part et d'autre ; la soif neuve de vie et de bien-être des générations d'après guerre impose une orientation différente aux machines de production et aux voies de la diplomatie ; la découverte de la misère des trois quarts de la population du monde oriente les débats politiques vers le vrai problème de l'époque qui laissera loin derrière lui les querelles de 1950 entre la démocratie formelle et la démocratie populaire.

Ce « peut-être... »

Peu à peu des vérités nouvelles, les dures réalités d'un monde qui s'est unifié pour la première fois dans l'Histoire, et qui détient, pour la première fois, les moyens de sa propre destruction, ont dissous les faux antagonismes pour faire apparaître où se situent plus exactement la compétition, la concurrence pour la vie et la nécessité d'en fixer en commun des règles non mortelles.

« Kroutchev à Washington » — cette annonce, en coup de tonnerre, a marqué la fin des cauchemars insaisissables, le début d'une réalité difficile mais humainement maîtrisable. Comme si, après dix années d'angoisse et d'irresponsabilité, l'humanité assumait la charge de son destin. Les problèmes ne sont pas résolus, mais ils sont enfin posés.

Eisenhower a su quitter la vieille routine, saisir l'occasion. Ayant en face de lui un homme qui paraît aussi réaliste que Staline était dantesque, il a su interpréter la situation nouvelle et créer l'événement.

Ainsi, c'est un vigoureux courant d'air frais qu'il apporte, et chacun ici le ressent. On oublie Berlin, la Corée, les bombes, les menaces, la terreur — on pressent un avenir vivable. Comme lorsque nous sortions d'un abri souterrain, après une longue alerte aérienne qui faisait la nuit au-dessus de nos têtes. Vous souvenez-vous de ce sentiment que l'on éprouve alors, de cette respiration à pleins poumons, de ce soulagement des nerfs ? On sait, bien sûr, qu'une nouvelle alerte viendra peut-être, demain ou après-demain — mais pour l'instant on est dehors, libre, déplié, heureux. C'est un peu la même chose qui nous arrive en politique mondiale aujourd'hui. Et la détente, la joie que le Président des Etats-Unis a rencontrées en Europe sur son passage sont celles d'hommes qui rapprennent à regarder loin devant eux.

Le temps des optimistes, des idéalistes, nous parut, pendant ces dix ans, bien révolu. Et la prophétie de Jaurès — « L'homme de demain sera le plus complexe et le plus riche de vie qu'ait jamais connu l'Histoire » — bien naïve, au temps de la terreur et des antagonismes inexpiables. Mais peut-être n'étaient-ils pas si rêveurs ceux qui accordaient cette confiance à l'évolution de l'espèce. Peut-être... C'est tout, pour le moment. Mais ce peu, cette espérance, sont plus exaltants que les satisfactions et les fiertées apportées aux hommes par les victoires de toutes les armées du monde, à travers les siècles de l'Histoire. Les responsables politiques, qu'ils s'appellent Kroutchev ou Eisenhower, s'ils s'emploient à faire vivre ce « peut-être », seront des héros plus grands que les plus grands conquérants. Par un élan spontané, et impressionnant, les peuples viennent, d'un même cœur, de le signifier à l'homme de la Maison Blanche.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

ALGÉRIE : DERNIÈRES RUMEURS SUR « L'INITIATIVE »

● Voici, selon les observateurs politiques les mieux informés, quelles seraient les différentes étapes d'une prochaine « initiative » du général de Gaulle sur l'Algérie :

Le Conseil des ministres, convoqué autour du 15 septembre, serait saisi par le Président de la République d'un projet de référendum sur le statut futur de l'Algérie. Le référendum serait organisé en Algérie soit zone par zone, soit pour l'ensemble du territoire dès que la pacification serait officiellement considérée comme terminée.

Le contrôle des opérations de référendum serait confié soit aux Etats de la Communauté, soit à des pays neutres, soit « à tous ceux qui demanderaient à y participer ».

Dès l'approbation de ce projet par le Conseil des ministres, le Parlement serait convoqué en session spéciale pour entendre un message du Président de la République.

Deux hypothèses : 1° Le Parlement approuve les intentions du gouvernement et celles-ci entrent en application.

2° Le Parlement rejette le projet. Dans ce cas le général de Gaulle dissout l'Assemblée et de nouvelles élections législatives sont organisées.

LES trois mousquetaires de l'atome seront-ils désormais quatre ? N'oublions pas que le caractère fier et irascible de d'Artagnan commença par causer quelques ennuis à ceux qui devinrent ensuite ses compères et que, malgré son arrivée tardive parmi eux, il eut tôt fait d'égaler puis d'éclipser leur gloire.

Mais peut-être me trompé-je de roman. Ce n'est pas « Les Trois Mousquetaires » que le président-général de Gaulle a dû conter au général-président Eisenhower le soir du 2 septembre 1959. C'est « Vingt ans après ».

Il y a vingt ans — vous en souvient-il, mes généraux, mes présidents ? — il y a vingt ans, c'est alors que tout a commencé.

Pour moi, ce fut un gendarme qui, m'annonçant la nouvelle, interrompit mes premières vacances d'étudiant. Tandis que je rentrais à travers la campagne étrangement silencieuse, la voix du tocsin dans le vent couvrait la grêle chanson de ma pétrolette.

Et je songeais, chemin faisant, au monde inconnu qui naîtrait de cette guerre à laquelle je ne doutais point de survivre tant elle me paraissait absurde. J'essayais d'en imaginer le visage.

CE visage n'était ni le vôtre, mon général, ni le vôtre, mon président, excusez-m'en. Le nom d'Eisenhower m'était, bien sûr, inconnu. Quant à de Gaulle, il n'était pour moi que l'auteur obscur de livres rudes et passionnants lus naguère pendant des vacances, entre « La Nausée » et « La Guerre de Troie n'aura pas lieu ».

Je ne pouvais deviner des destins que seules la sottise et la faiblesse des autres ont tracés. Je ne pouvais prévoir des vocations qu'ont éveillées les Stukas de Sedan et les Zéros de Pearl Harbor. Je savais bien, parbleu, qu'il surgirait des hommes pour mener contre vent et marée le monde libre vers une victoire lointaine. Je savais qu'il faudrait des chefs, des prophètes, des guides, de ces symboles enfin en qui croire quand on ne peut plus croire aux choses tant elles sont saturées d'horreur. Mais ce n'est pas à ces hommes-là que je pensais.

Excusez-moi encore une fois, mon président, mon général, mais si je ne vous voyais pas c'est que je regardais par-dessus vos têtes. Au-delà de vous, la tourmente franchie, j'apercevais, je croyais apercevoir ceux qui prendraient votre relève.

DANS vingt ans, me disais-je, guerre, défaite, victoire, après-guerre, anciens combattants, armistices, revanches, souvenir, tout sera liquidé. Libérées de la menace qui a pesé sur ma jeunesse, échappées au cauchemar qui maintenant s'abat sur moi, les générations d'alors se retrouveront maîtresses d'un monde rendu à ses légitimes propriétaires. Alors des hommes nouveaux reprendront la besogne où je la laisse aujourd'hui.

J'avais visé trop court, car, vingt ans après, c'est vous que je retrouve, chargés de gloire et d'honneur, mais incapables de rendre, dirait-on, ce qui vous fut confié. N'y aurait-il donc personne pour le recevoir ?

Pour moi, ce n'est pas très grave. J'ai assez vécu pour vous tirer mon chapeau. Mais je pense aux jeunes.

Décidément, j'étais encore en retard d'un roman. C'est « Le Vicomte de Bragelonne » qu'il faut ouvrir.

ROBERT ESCARPIT.

SUR QUOI PORTE LA BATAILLE DU BUDGET

● La « bataille du budget 1960 » continuera tout au long du mois de septembre. Le ministre des Finances est fermement décidé à limiter « l'impasse » au chiffre maintenant légendaire de 600 milliards et à réduire en conséquence les demandes de crédits de ses collègues.

La Direction du Budget oppose un barrage sévère aux demandes des « ministres dépensiers » et les protestations de ceux-ci se heurtent, en conseil des ministres, à la menace de démission de M. Pinay.

Pour 1960, le ministère des Finances ne prévoit que 300 milliards de recettes supplémentaires (soit 5.900 milliards au lieu de 5.600). Le volume des dépenses ne pourrait donc dépasser les 6.500 (ou, en « laissant jouer les choses », 6.600) milliards.

Sur cette somme, 6.200 milliards représentent dès le départ la reconduction pure et simple des dépenses inéluctables et incompressibles qu'imposent à l'Etat ses diverses activités : armée (plus de 1.600 milliards), services civils (1.560 milliards, dont 200 environ sont consacrés à l'Algérie), interventions économiques et sociales (1.066 milliards), dépenses en capital et prêts (1.500 milliards), dette publique (480 milliards).

Sur les 400 milliards qui restent, 100 sont absorbés par l'accroissement automatique de certains postes (20.000 enseignants supplémentaires, par exemple, vont être engagés le 1er octobre, les salaires du personnel des services publics devront être augmentés, etc.).

Plus de 96 % du budget 1960 est donc réparti d'avance en raison de la continuité de la politique générale (dans les secteurs militaire et algérien, notamment, qui absorbent 30 % des ressources totales) et cette répartition demeurera immuable tant que cette politique se poursuivra.

Il ne reste donc que 300 milliards (moins de 4 % du budget) de ressources à répartir. C'est sur cette marge que portent les batailles actuelles.

Les ministres de la Construction et de l'Education, MM. Sudreau et Boulloche, réclament 150 milliards supplémentaires pour 1960 ; le ministère des Finances leur en offre 50. L'arbitrage portera entre ces deux chiffres. Le ministre des Armées demande 224 milliards supplémentaires ; M. Pinay refuse d'en accorder plus de 124. Nouvel arbitrage. La Santé Publique, l'équipement rural, le Fonds routier, les traitements des fonctionnaires, etc., viendront s'ajouter à cette liste.

Ce qui ressort très clairement de la confrontation des besoins nationaux et des ressources budgétaires, c'est que les grandes masses budgétaires sont pratiquement déterminées d'avance par la politique poursuivie.

Le « grand débat budgétaire » ne porte que sur des sommes marginales, il ne met pas en cause les options fondamentales en matière de politique économique.

MORT D'UN « ANTI-EXPRESS »

● Depuis plus de quatre mois une équipe de journalistes travaillait sous la direction de M. Jean Créach à la préparation d'un nouvel hebdomadaire dont le n° 1 devait être publié sous le titre de « Flash », fin septembre ou début octobre. Une première somme de 50 millions avait été consacrée au travail préparatoire. Elle avait permis d'engager des journalistes venus notamment de « Paris-Presse », « Sciences et Vie », « Radar », « Paris-Match », etc.

Tous ont été avertis cette semaine que le projet venait d'être abandonné. Aucune raison précise ne leur a été donnée de cette décision inattendue. Deux hypothèses paraissent plausibles généralement à ceux qui, dans les milieux de la presse, ont suivi la préparation de « Flash » :

1° Les numéros « zéro » qui étaient préparés chaque semaine, comme s'ils devaient être publiés, avaient suivi une évolution considérable depuis le premier qui était une copie presque totale, sur le plan technique, de « L'Express ». Les derniers numéros étaient, au contraire, présentés sous forme d'un journal populaire du style de l'ancien « Samedi-Soir ». Plusieurs conflits s'étaient élevés parmi les responsables de « Flash » sur la conception générale du journal et les résultats auraient finalement incité les responsables financiers à abandonner le projet.

2° Le but fixé à « Flash » était clair : tout le monde dans la presse l'appelait « l'anti-Express ». Or il est apparu aux bailleurs de fonds pressentis que cette entreprise pro-gouvernementale à laquelle le cabinet de M. Michel Debré s'intéressait de très près, n'offrait pas toutes les garanties de succès commercial — ou même politique, l'avenir de M. Debré ne paraissant plus aussi assuré qu'il l'était il y a quatre mois ; les bailleurs de fonds auraient donc renoncé, assez brutalement, à financer « Flash ».

DE QUI EST-CE ?

● « La véritable règle à observer actuellement en Indochine c'est de ne rien précipiter. Il faut savoir avoir le temps. Il faut durer. Pourquoi serions-nous les plus pressés ? Un jour ou l'autre s'imposera la solution française, la solution que, dès mars 1945, j'avais moi-même proclamée : traiter quand on pourrait, avec tout ce qu'il y aurait de vraiment représentatif en Indochine, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'ennemis de la France. »

Réponse au bas de la page ci-contre.

Réponse au bas de la page ci-contre.

LA CONVERSATION DE GAULLE-EISENHOWER SUR L'ALGÉRIE

● L'entretien de Gaulle-Eisenhower sur l'Algérie a été précédé depuis plusieurs semaines d'une série de consultations diplomatiques très détaillées. En effet l'ambassade américaine à Paris avait fait connaître à la Maison Blanche que la discussion sur l'Algérie serait de loin le sujet le plus important des conversations entre le Président des Etats-Unis et le Président de la République.

Les diplomates américains de Paris sont persuadés que l'utilisation par le général de Gaulle du terme « autodétermination » au cours de son voyage en Algérie, est une conséquence directe de ces consultations franco-américaines. Le principe de l'autodétermination est en effet conforme à la Charte des Nations Unies et l'emploi du mot renforce le dossier français avant la réunion de l'O.N.U.

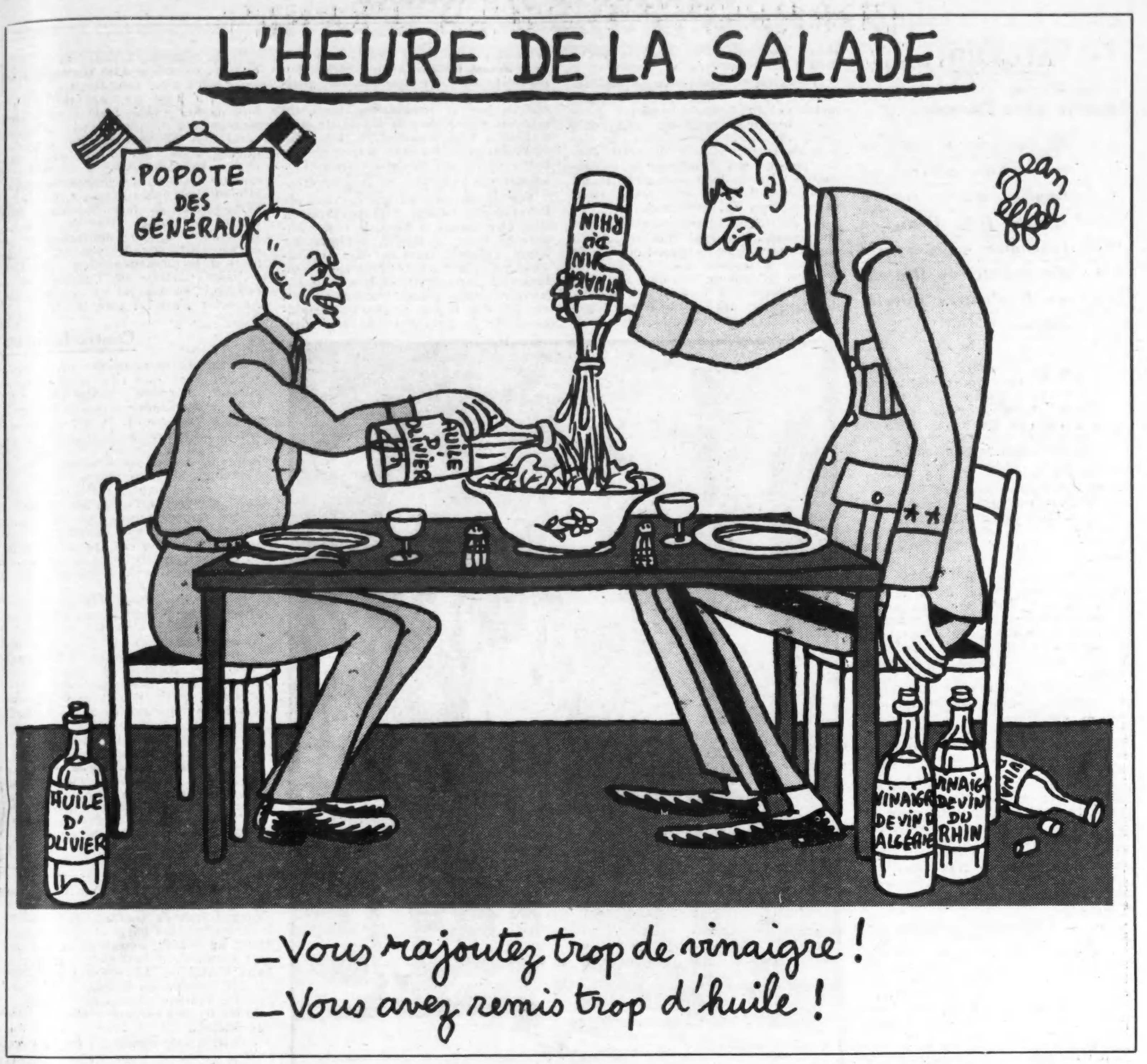
Cependant, malgré l'insistance mise par le chancelier Adenauer pour persuader le président Eisenhower de faire voter la délégation américaine en faveur des thèses françaises, rien n'était encore décidé avant la rencontre Eisenhower-de Gaulle.

Les diplomates américains, dans le dossier qu'ils ont constitué avant cette rencontre, ont insisté, en effet, sur le fait que depuis plusieurs années à la fin de chaque été le gouvernement français prend des

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

12, rue de Sèvres, 12 - PARIS



engagements plus ou moins vagues pour passer l'obstacle de la réunion annuelle de l'O.N.U. Ils ont suggéré au président Eisenhower de demander au général de Gaulle, lorsque celui-ci lui fera part de ses intentions, qu'il s'engage également sur un calendrier précis. Au cas où le Président de la République française accepterait de donner la date précise de chacune des initiatives qu'il compte prendre, le président Eisenhower pourrait lui donner l'assurance d'un vote favorable des Etats-Unis.

LE GÉNÉRAL GRIBIUS ET LE GÉNÉRAL KATZ

● Le dernier conseil des ministres a décidé un certain nombre de promotions et de nominations d'officiers généraux. Deux de ces nominations retiennent l'attention :

La première concerne le général Gribius qui est nommé commandant en chef de la zone ouest-saharienne. Le général Gribius, à la suite de propos violemment antigaullistes (que Jean Cau avaient rapportés dans « L'Express » du 30 avril) avait été limogé le 22 juin de son poste de chef du service de formation des jeunes en Algérie. C'est lui aussi qui, en mai 1958 — il n'était encore que colonel — commandait à Rambouillet le groupement blindé n° 2 destiné à appuyer en métropole l'action des parachutistes envoyés d'Alger.

La seconde nomination concerne le général Katz qui est nommé adjoint au commandant de groupe de subdivision de Perpignan. Le général Katz, qui commandait le territoire de Ghardaïa et le secteur autonome de Laghouat, avait été muté en métropole après les événements de mai 1958 au cours desquels il avait affirmé ses sentiments républicains et refusé de se rallier à la mutinerie.

Ces deux décisions ont été chaleureusement accueillies dans les milieux de l'état-major d'Alger où le limogeage du général Gribius avait été considéré comme une brimade et où l'affectation du général Katz à un poste secondaire en métropole est enregistrée avec satisfaction.

DE QUI EST-CE ?

Conférence de presse du général de Gaulle, le 17 novembre 1947.

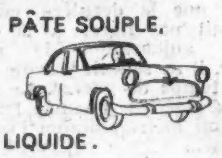
TROIS CONDAMNES DE L'AFFAIRE DU BAZOOKA A L'HOPITAL

● Trois des condamnés de l'affaire du bazooka (l'attentat ultra qui avait failli coûter la vie du général Salan) se trouvent actuellement à l'hôpital Mustapha à Alger. Il s'agit de Castille, Della Monica et Tronci. Le premier se fait soigner un doigt cassé en jouant au ballon dans la cour de la prison ; le second s'est fait admettre pour une rectification esthétique de l'annulaire ; le dernier souffre de douleurs à une rotule. Tous trois ont l'habitude de se retrouver régulièrement en ville à l'heure de l'apéritif.

si vous aimez rouler "en beauté"

... CONVENEZ QU'UNE CARROSSERIE BIEN ENTRETENUE VOUS DONNE PLUS DE SATISFACTION... SOIGNEZ LA VÔTRE AVEC JON-WAX

JON-WAX NETTOIE, FAIT BRILLER ET PROTÈGE EN UN SEUL TEMPS CHROMES ET PEINTURES (DE TOUTE COMPOSITION). PÂTE SOUPLE, DE FORMULE NOUVELLE.



JON-WAX S'APPLIQUE AUSSI FACILEMENT QU'UN LIQUIDE.

C'EST UN PRODUIT JOHNSON.

ELVINGER-7287

ALGÉRIE

Enquête dans l'Armée

● ***Pendant et après le voyage du général de Gaulle, notre envoyé spécial Jean Daniel a rencontré « les experts des popotes ». Il a eu, aussi, d'autres interlocuteurs.***

« POUR moi, une chose au moins est bien claire : le général de Gaulle est venu prévenir l'Armée d'Algérie qu'il allait utiliser la carte de l'autodétermination dans sa diplomatie... »

Mon interlocuteur est un ancien instituteur, aujourd'hui mobilisé dans une S.A.S. Il est jeune, débordant de vitalité malgré un soleil torride qui brûle le chemin où nous sommes engagés vers les montagnes de Chréa.

C'est une région où l'on sent, intense et omniprésente, l'activité rebelle. De quel bord sont ces vieux paysans musulmans qui nous saluent selon la tradition montagnarde et qui sont couverts de burnous par 35° de chaleur ? Mon compagnon l'ignore.

Mais ce qu'il sait, c'est que, pour ces paysans, « *l'autodétermination* » cela ne signifie rien... Donc, c'est bien de la diplomatie. Pour l'étranger seulement ? Ou bien aussi pour les élites algériennes de l'intérieur ou en exil ?

C'est la question que se posent les officiers que je suis finalement arrivé à rencontrer, par entêtement et par chance, malgré tous les obstacles que les autorités civile et militaire ont dressés devant moi et qui ont failli rendre impossible ce reportage.

Aux yeux de ces hommes, un certain tournant est pris.

L'autodétermination

Le président de la République n'a donné les clés de sa tactique que le dernier jour seulement de son voyage dans les secteurs opérationnels : « *Le monde entier*, a-t-il déclaré, *doit comprendre que ce que nous faisons en Algérie n'est pas une œuvre de domination et de conquête. Nous le faisons avec la population, par elle et pour elle.* » Pourquoi n'est-ce pas une œuvre de conquête ? Parce que l'objectif de la pacification c'est l'autodétermination. Et pourquoi ne s'agit-il pas de domination ? Précisément parce que la guerre y est civile et que dans nos rangs les musulmans abondent. De toute façon, la mission de mener l'Algérie à l'autodétermination appartient à la France.

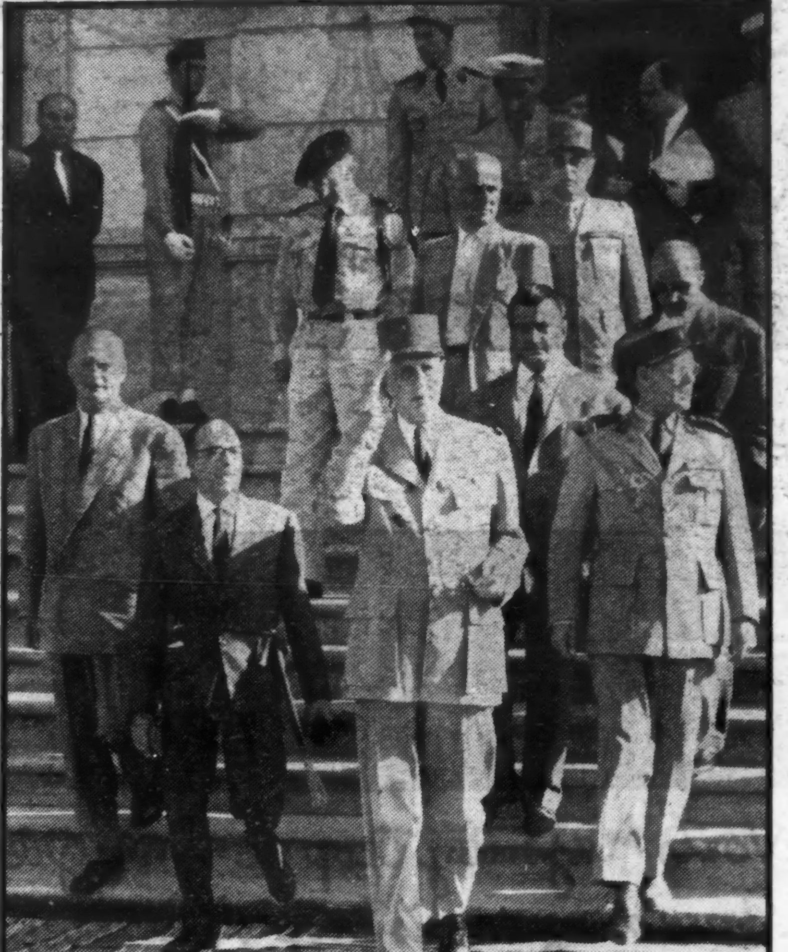
L'officier S.A.S. reprend : « *Pour le référendum, c'était évident, les musulmans voulaient que de Gaulle — lui et pas un autre — ramène la paix. C'est la seule détermination vraiment libre qu'on ait pu voir s'exprimer en Algérie. Après, il y a eu les élections !...* » Aujourd'hui il y a l'O.N.U.

On voit bien la charpente actuelle de la nouvelle défense française à l'O.N.U. — en fonction même de la Charte des Nations Unies qui prévoit le droit des peuples à l'autodétermination. On voit clairement le thème des entretiens avec le président Eisenhower.

Il s'agira de demander l'appui total des Etats-Unis et, en général, des membres du Pacte Atlantique pour une entreprise qui ne vise qu'à faire en sorte que, sous la tutelle de la France, un territoire évolue comme ses habitants le désireront. La tutelle française garantissant plus ou moins que ces désirs iront dans le sens de l'Occident...

Le président Eisenhower est aussi un général. En tant que soldat, il comprendra bien, espère-t-on, qu'on ne saurait traiter, sous la menace, et dans la guerre, et que l'engagement solennel, à la face du monde, de conduire les populations algériennes à l'autodétermination, compense largement une négociation qui agiterait l'Armée française, sans qu'on soit certain qu'elle puisse déboucher sur une solution positive.

C'est pourquoi le thème de l'autodétermination est revenu constamment dans les courtes allocutions que le général de Gaulle a prononcées soit devant les musulmans, soit devant les militaires. « *Sans le vœu des Algériens, la France ne peut rien faire.* » « *La France ne peut rester que si les Algériens le souhaitent.* » « *Il faudra que les Algériens se déterminent eux-mêmes, et librement, cela est nécessaire.* » « *Nous ferons*, je crois, *notre avenir ensemble* », etc.



(A. P.)

L'ÉTAPE DE TIZZI-OUZOU (1)
« Avec la population, par elle et pour elle... »

Un dyptique

Au fond, c'est cela l'*initiative* si attendue et tant de fois annoncée. Il faut voir ce qu'elle comporte et comment elle est reçue. Elle comprend en premier lieu un désaveu total du référendum et des élections qui ont eu lieu en Algérie. On se demande vraiment comment les élus d'Algérie (« *et du Sahara* ») peuvent se prévaloir d'une autorité quelconque après les propos du chef de l'Etat sur l'autodétermination. Si une libre consultation est « *nécessaire* », c'est évidemment que la dernière consultation n'était pas libre. A la vérité, convient aujourd'hui le général de Gaulle, il ne saurait y avoir d'élections en temps de guerre. Le F.L.N., les ultras algérois, l'Armée française et l'opinion métropolitaine l'ont toujours pensé...

Au triptyque de M. Guy Mollet (« *cessez-le-feu, élections, négociations* ») le général substitue un diptyque « *cessez-le-feu puis référendum* ». Dans les deux cas, la priorité est donnée à un cessez-le-feu exclusif de toute négociation politique. Le cessez-le-feu devant être obtenu par la pacification faute de pouvoir convaincre le F.L.N. de participer à une consultation. Dans les deux cas aussi les états-majors acceptent, parce qu'on leur laisse l'essentiel : la conduite de la guerre.

Sur ce dernier point, le chef de l'Etat a été formel : la pacification doit être menée à bien, il faut s'implanter dans le djebel, occuper les zones refuges, terminer les opérations ; d'ailleurs, les succès sont nombreux et importants, et l'on peut entrevoir l'aube d'une victoire. Après ces paroles, il y a eu (les correspondants de la presse locale algéroise l'ont écrit souvent) « *un grand ouf de l'Armée* ».

De tous ces sujets, assis dans un coin d'ombre, nous discutons sans cesse depuis deux heures, tandis que défilent les véhicules militaires sur la grand-route. Mon compagnon est direct. Je le connais depuis longtemps. J'ai confiance en lui. Il représente des centaines de militaires qui essaient de se tenir le mieux possible dans une situation difficile. Il reproche aux libéraux métropolitains d'ignorer cette situation dans ses détails.

Il dit qu'il faut savoir ce que l'on veut, et que si après avoir gagné à l'O.N.U. on veut rester en Algérie, il faudra abandonner l'autodétermination. Ce n'est pas une arme de guerre psychologique. « *Vous me voyez*, demande-t-il, *répondant à tous les fellahs qui viennent me voir : « Nous luttons pour que tu puisses décider un jour si tu veux que nous restions ou pas » ? C'est incroyable ! Ils me prendraient pour un imbécile. Faire la guerre pour qu'on puisse un jour nous dire de partir, c'est un peu absurde, non ?* »

Je lui ai répondu : « *Si le F.L.N. prenait de Gaulle au mot ? S'il disait : entendons-nous pour fixer la période de transition avant l'autodétermination ?* » « *Ce ne serait pas c... de sa part*, rétorque-t-il vivement. *Mais alors ce serait la fin de tout, les gens qui sont avec moi craignent le F.L.N. par-dessus tout. S'il y a le moindre dialogue ils basculeront plus vite encore que le Glaoui au Maroc. Ce serait la fin de toute une œuvre...* »

Je le regarde. A l'idée de la négociation, ou même d'un dialogue, voici qu'il perd tout sang-froid.

Sa vie n'est pas enviable. Il est loin de toute ville, isolé dans le bled montagnard le plus aride, administrant seul quelques mechtas pour lesquelles, après des années de démarches administratives, il a réussi à obtenir les moyens d'apporter l'aide alimentaire, l'assistance médicale et l'éducation. Il fait lui-même une heure de classe tous les matins. Lorsqu'il y a une embuscade ou un engagement, son travail est détruit mais il recommence, sans sourciller, à tisser sa toile de Pénélope. Il a construit sa vie ici et comme cela. Négocier c'est lui ôter la vie.

Contre le diable

J'avais toujours pensé que, contrairement à ce que l'on croit communément, l'armée d'Algérie avait bonne conscience, mais j'ignorais jusqu'à quel point. Il n'y a pas de héros solitaires à la Nietzsche en Algérie. Il n'y a pas de monstres. Pendant la bataille d'Alger, certains tortionnaires se référaient à une loi de la communauté, celle des Français d'Alger, qu'il fallait défendre contre un terrorisme qui s'attaquait indistinctement aux femmes et aux enfants. Ils savaient, pendant qu'ils torturaient, qu'ils étaient approuvés par la communauté à laquelle peu à peu ils s'intégraient.

Dans le bled, l'apostolat de certains officiers leur tient lieu de philosophie et d'alibi. Comme ils sont sincèrement désireux de construire des routes et des hôpitaux, d'être bons envers les Arabes, de lutter contre l'exploitation coloniale des Européens et qu'ils voient le F.L.N. détruire systématiquement, les meilleurs d'entre eux arrivent à penser que leur combat est justifié par « le satanisme » de l'ennemi.

La sainteté individuelle leur fait oublier la culpabilité collective au point de prêter aux populations musulmanes le désir de se délivrer du F.L.N. comme on prête aux gens qu'on aime le désir de se délivrer du mal. Et ces gens, on les aime parce que les aider vous donne l'impression d'être bons. Alors, contre Satan et ses forces rien n'est trop mauvais ni indigne. Quoi de plus normal que de torturer le diable ?

L'ami qui me parle a dîné hier soir avec un général connu de tous et qui est nommé en métropole après trois ans d'Algérie. Le général parle du F.L.N. comme du diable. Il n'est pas contre l'indépendance de l'Algérie. Il est contre le « caractère démoniaque » du F.L.N...

Et mon ami ajoute : « *En tout cas, s'il y a entente pour livrer l'Algérie, même à terme, alors « le coup de torchon » aura lieu.* »

Je le quitte pour retourner à Alger où je suis attendu. Trois rencontres m'ont confirmé que cet ami exprimait ce qu'on appelle, en généralisant trop vite peut-être, l'opinion de l'Armée. Où en est celle-ci en effet ? L'Armée est fière de ce qu'elle fait en Algérie. C'est une chose plutôt déroutante après les informations que d'autre part on recueille. Mais on se met en situation de ne rien comprendre au drame algérien si l'on ferme les yeux sur un aspect de ce drame.

Il n'y a pas seulement un million de Français d'Algérie aux côtés des forces de l'ordre et dans le camp de la France en ce moment. Il y a aussi désormais, pour tout rendre encore plus complexe, quelque 500.000 familles musulmanes. L'armée des harki, les commandos musulmans de

(1) De g. à dr. : M. Delouvrier, M. Valensot, maire de la ville, et le colonel de Bonneval.

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

TRES IMPORTANT
GROUPE INTERNATIONAL
DE SOCIÉTÉS FABRIQUANT ET VENDANT DES PRODUITS DE GRANDE CONSOMMATION, RECHERCHE JEUNES GENS, 28 ANS MAXIMUM, LIBÉRÉS OU BIENTOT LIBÉRÉS OBLIGATIONS MILITAIRES, DIPLOMÉS ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR (SCIENCES PO, H.E.C., LETTRES, DROIT, GRANDES ÉCOLES SCIENTIFIQUES), DÉSIREUX DE FAIRE
CARRIERE DANS LES SECTEURS ADMINISTRATIFS, COMMERCIAUX OU TECHNIQUES
ET ATTIRÉS PAR LES PROBLÈMES DE POLITIQUE GÉNÉRALE ET LES POSTES DE RESPONSABILITÉ A L'ÉCHELON LE PLUS ÉLEVÉ QU'OFFRE UNE GRANDE ENTREPRISE INTERNATIONALE
ADRESSER CURRICULUM VITAE AVEC PHOTO A MASSON (SERVICE V.) BOITE POSTALE 320-08 PARIS

(A. P.)

L'ÉTAPE DE SAÏDA (1)
« ...*Eux-mêmes et librement, cela est nécessaire.* »

choc (comme ceux, cruels et redoutés, de Bigeard), les groupes d'autodéfense, tous ceux dont la bataille d'Alger a fait des renégats après en avoir fait des victimes, les conseillers municipaux qui ne peuvent prendre langue avec le F.L.N. pour jouer le double jeu (qui n'a pas réussi au malheureux sénateur Benhabylès), les paysans engagés dans des rivalités tribales, les ouvriers qualifiés qui, profitant du pétrole saharien, sont payés cinq fois plus qu'ils ne l'étaient auparavant, tous ces gens craignent sans aucun doute la victoire du F.L.N. et même la négociation avec lui. Et collés à l'événement, ne pouvant prendre aucune distance à son égard, oubliant ses causes et la part qu'eux-mêmes y ont prise, attentifs aux seuls élans de leur scoutisme moral, le seul mot de « négociation » indigne les officiers, même libéraux, au nom de l'affection sincère qu'ils vouent à leurs protégés. Alors qu'ils se voient chaque jour meilleurs à leurs propres yeux, tout en marchant vers la victoire, on prétendrait en somme leur voler tout à la fois, le salut et la gloire.

Le plan X...

Lorsque je quitte cet ancien militant progressiste que ses fonctions ont transformé, il me dit : « *N'oublie pas ce que je te dis, si c'est autre chose qu'une astuce diplomatique, l'histoire de de Gaulle, alors à Alger ce sera « le coup de torchon »*.

En revenant dans la capitale j'ai vu des hommes dans le secret du « coup de torchon ». C'est sérieux, et on m'assure que la Délégation générale, l'Elysée et le gouvernement ont été mis au courant depuis trois mois.

Il y a dans le corps d'armée d'Alger un certain nombre d'officiers supérieurs et en particulier un général et deux colonels qui ont décidé de reprendre « les missions de vigilance », c'est-à-dire de remettre sur le pied de guerre les organisations insurrectionnelles algéroises *et métropolitaines* qui depuis quelque temps sommeillaient. A l'origine de cette décision, une série d'articles prêtant au général de Gaulle des initiatives « libérales ».

D'autre part, certains officiers supérieurs d'Allemagne ou de France, certains députés extrémistes ont prévenu « l'Organisation » algéroise que le président de la République s'apprêtait à bannir l'intégration à tout jamais et à tenter une « forme de négociation », et qu'il fallait réagir massivement en *préparant le plan X pour la période comprise entre le 5 et 15 septembre.*

Qu'est-ce que le plan X ? Il traduit le nouvel état d'esprit des revanchards du 13 Mai. Sur une lettre qui m'a été communiquée on peut lire : « *Nous n'avons pas été dans la rébellion pour que l'on puisse vendre « L'Express » et « L'Observateur » dans tous les kiosques d'Alger et que Ben Bella soit traité comme un prince tandis que les affaires des colonialistes du système prospèrent.* »

C'est un singulier mélange « d'anticolonialisme », de militarisme et de fascisme au profit de l'intégration de l'Algérie dans l'Etat français.

Les organisateurs qui ne veulent pas laisser travestir leur mouvement par les Européens d'Alger ont fait une sorte de répétition générale au dernier 13 Mai 1959. Et point, comme on l'a cru, au profit de l'ordre gaulliste et de M. Delouvrier.

La tactique

En intimant aux « ultras » l'ordre de se tenir tranquilles, c'est leur autorité que certains officiers du corps d'armée d'Alger ont établie, les propos tenus par le général M... hors de la présence de M. Delouvrier ne laissent place à aucune ambiguïté.

« *Il n'y a plus d'initiative de rues,* a-t-il déclaré. *Le seul chef, c'est moi. Je n'agirai que sur ordre des X à Paris. Si vous désobéissez, je vous briserai.* » Et dix mille civils algérois armés se sont soumis parce qu'ils ont eu la certitude, cette fois, qu'on leur tirerait dessus s'ils s'agitaient.

C'est pourquoi on peut voir, autour d'Alger surtout, le feu couver sous la cendre et apparaître des signes qui furent annonciateurs du 13 Mai 1958. Dans quelle mesure est-ce grave ? L'objet du voyage du général dans les secteurs algériens était de connaître la réponse à cette question. Il est bien évident que le corps d'Alger est loin, très loin d'avoir été tout entier acquis à « l'Organisation ». Depuis que le général de Gaulle s'est *personnellement* occupé de rallier à ses thèses certains collaborateurs militaires de M. Delouvrier (à commencer par son propre gendre, le colonel de Boissieu) et les généraux Challe et Massu, la division s'est installée et l'on pouvait entendre, à Tizi-Ouzou, en Kabylie, au cours du seul déplacement auquel on m'ait permis de participer, un commandant déclarer : « *Si l'O.N.U. nous condamne, nous serons acculés le dos au mur, c'est pourquoi nous comprenons qu'il faut tout accepter de ce que de Gaulle va entreprendre.* » La tactique du général a été payante sur ce point.

On s'accorde à dire qu'à aucun moment avec des officiers subalternes ou supérieurs il n'est entré dans le détail de la politique gouvernementale ou de ses intentions personnelles. Il ne les a pas consultés. Il les a entendus parler de problèmes techniques, locaux, militaires ou humains. Il a ensuite rappelé aux armées, avec plus de précision encore qu'il ne l'avait fait à Bourges, que « *l'Armée n'existe que par et pour la France* » et qu'il convenait avant tout d'être disciplinés. Il a fait admettre l'élimination de l'intégration mystique pour laquelle on était prêt à se faire tuer il y a quelques mois. Prenons acte de cela. Et je dois me rappeler qu'un leader algérien m'a dit il y a quelques jours à Tunis : « *Si encore l'intégration était solennellement abandonnée, on pourrait éprouver notre maturité diplomatique !* »

Eh bien ! c'est chose faite...

Il reste à voir en quoi consiste cette prime donnée aux pacificateurs et à la pacification, si elle constitue une concession essentielle aux généraux « antigaullistes » et si, surtout, elle réduit à une pure tactique diplomatique l'initiative algérienne.

Le général de Gaulle ne peut pas ne pas savoir que l'Armée a parfaitement raison lorsqu'elle affirme qu'on ne peut pas pacifier au nom de l'autodétermination. Si donc il a choisi de lancer « l'autodétermination », cela ne peut être qu'en espérant amener *très vite* nos alliés à faire pression sur le F.L.N. pour qu'il accepte que de Gaulle conduise l'Algérie vers l'autonomie. Sinon, il est manifeste que ce sera l'anarchie partout et en particulier dans ce bled, ce djebel où le capitaine aujourd'hui gaulliste aura à faire face à une inextricable situation. Quelles chances diplomatiques l'initiative a-t-elle de réussir ? L'Amérique ne cherche qu'un prétexte pour soutenir la France sans perdre la face auprès du bloc afro-asiatique. Un certain encouragement pourrait venir des Russes si la déclaration attendue pour le 15 septembre suscite chez quelques pays africains un assentiment, et cela n'est pas invraisemblable. Il suffirait surtout que l'opposition algéroise à de Gaulle se fasse, à nouveau, tant soit peu violente dans la rue pour qu'aussitôt le crédit de de Gaulle monte rapidement.

Et le F.L.N. ?

Et le F.L.N. ? Il y a toutes les raisons de penser que le gouvernement algérien, qui était dédaigneux même à l'égard d'une République algérienne indépendante à l'intérieur de la Communauté, conteste ce mandat vers l'autodétermination, sans garanties internationales, que s'octroie la France et repousse cet acte de foi en la personne de de Gaulle qui lui est demandé. Mais si, en même temps, on facilitait une rencontre où le F.L.N. pourrait enfin exprimer des revendications précises, qui permettrait un départ entre le possible et l'inacceptable, le dialogue ne serait pas forcément stérile.

Et pendant ce temps au moins la guerre cesserait. Une guerre dont ce n'est pas ici l'objet de parler, mais dont ceux qui ont pu voir les « villages sans hommes » de la Kabylie savent combien elle est, chaque mois, plus atroce...

JEAN DANIEL.

(1) A la droite du général de Gaulle, le colonel Bigeard et le colonel Godard.

La Camargue
13, rue du Petit-Pont (5e)
ODE. 80-71
SON CADRE - SES STEACKS AU BARBECUE - SES SAVOUREUSES ET TYPIQUES SPECIALITES CONSTAMMENT RENOUVELEES
Ouvert seulement pour le dîner et le souper de 20 h. à 2 h. du matin.
Fermé le lundi.
Il est prudent de réserver

UN CADEAU PUBLICITAIRE DE CLASSE
Albair Cartonnages édite pour 1960 un *calendrier mensuel photographique.*
Les photos sont signées par Agnès Varda, René Burri, Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Jean Lattès, Chris Marker, Marc Riboud et Willy Ronis.
75, rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS. Tél. OBE. 24-20.

ANGLETERRE

L'étape familiale

● *Plus d'un demi-million de Londoniens ont accueilli, avec enthousiasme « Uncle Ike ». Voici le reportage de notre correspondant permanent à Londres, Paul Johnson :*

DES que le Président Eisenhower est apparu à la portière du Boeing 707 orange qui venait d'atterrir sur l'aéroport de Londres, attendu par la masse la plus imposante de journalistes et de cameramen qui ait jamais été rassemblée en Grande-Bretagne, nous avons tous su que ce que les Américains proclamaient depuis un mois était vrai : il s'agissait d'un « nouvel Ike ». Bronzé, souriant, l'air bien portant et énergique, le Président des Etats-Unis semblait avoir trouvé une nouvelle assurance. C'était comme s'il avait découvert qu'en acceptant le grand saut dans l'inconnu que constitue une rencontre avec M. Kroutchev, il faisait enfin ce qu'il avait toujours souhaité faire. Délivré de la tutelle de M. Foster Dulles, « gardien de la guerre froide », Ike a repris la peau du personnage qui lui avait valu son éclatante victoire électorale de 1952 : l'homme de la paix.

La nouvelle confiance d'Ike semble s'être communiquée aux foules londoniennes. Depuis que sir Winston Churchill en a lancé l'idée pour la première fois en 1952, l'enthousiasme des Anglais pour une rencontre au sommet n'a cessé de croître. Les sondages d'opinion indiquent maintenant que plus de 80 % des Britanniques considèrent une telle rencontre comme le meilleur moyen de mettre fin à la guerre froide. M. Macmillan avait pris le risque de défendre cette cause contre l'hostilité et la méfiance de la plupart de ses alliés. Il y a quelques semaines, enfin, les Etats-Unis alignaient leur position sur la sienne. A Londres, ce fut du délire.

Depuis le couronnement

Le long de la route qui conduisit Eisenhower de l'aéroport jusqu'à la somptueuse ambassade américaine de Regent's Park (ancien hôtel particulier de Barbara Hutton), 500.000 Londoniens se pressaient pour l'acclamer. C'était la première fois depuis les cérémonies du couronnement qu'ils descendaient si nombreux dans la rue. Le système de sécurité minutieusement élaboré par 200 experts de Scotland Yard et des services secrets américains fut totalement bouleversé. L'horaire également. Ralenti par la pression d'une foule enthousiaste, Ike avait 55 minutes de retard lorsqu'il atteignit le centre de Londres.

Pour lui, c'était un peu comme un retour au foyer. La foule criait : *« Oncle Ike »*, et Ike répondit : *« Londres est une ville que j'ai appris à aimer. »* En 1945, vainqueur de la bataille d'Europe, il avait reçu le titre convoité de citoyen d'honneur de la ville. Ses amis avaient ouvert une souscription pour lui acheter un appartement dans un château écossais, afin qu'il puisse y trouver le calme chaque fois qu'il reviendrait en Grande-Bretagne. Harold Macmillan, la reine et sa famille sont pour lui de vieux amis. La foule le savait et s'en réjouissait. Il ne s'agissait pas d'une de ces rencontres diplomatiques artificielles entre des hommes d'Etat dont la cordialité apparente cache de profonds antagonismes nationaux : c'était la rencontre symbolique des deux grands peuples de langue anglaise, enfin unis sur une politique commune, comme à l'époque de la deuxième guerre mondiale.

Un « Comet » emporta Ike jusqu'au château royal de Balmoral, en Ecosse. Balmoral n'est pas un palais national ; c'est une résidence privée où la réception de la famille royale fut chaleureuse et sans cérémonie. Enfreignant le protocole, la reine vint ellemême jusqu'à la porte du château accueillir la voiture du Président des Etats-Unis. Ike passa là-bas la nuit de vendredi à samedi, joua avec les enfants royaux (en kilt) sur la pelouse et repartit dans son « Comet » pour la maison de campagne du premier ministre, aux Chequers, afin d'y entamer les discussions sérieuses.

(A.F.P.)
M. MACMILLAN, SON INVITÉ ET L'AMBASSADRICE DES ETATS-UNIS (1)
Entre un thé de dames et la télévision

Apaiser de Gaulle

A Londres, 1.200 journalistes s'entassaient dans les luxueux bureaux de presse de Carlton House Terrace — où Ribbentrop orchestrait avant la guerre les fastes de l'hospitalité nazie. Au rythme de deux par jour, les conférences de presse étaient tenues sous une immense tente rouge dressée sur la pelouse. Une escadrille d'hélicoptères assurait une liaison permanente avec les Chequers, emportant des attachés de presse anglais et américains chargés de recueillir les dernières nouvelles des entretiens.

Ils n'avaient pas grand-chose à rapporter. Après le déjeuner (mixed grill et compote de prunes cueillies dans le verger du premier ministre), le secrétaire d'Etat, M. Christian Herter, et le ministre des Affaires étrangères, M. Selwyn Lloyd, donnèrent aux deux principaux attachés de presse un compte rendu des entretiens de la matinée sur le désarmement et l'affaire du Laos. Tout le monde s'établit ensuite sur la pelouse pour taper des balles de golf, le général Snyder, médecin personnel du Président, servant de cible. Puis, séance restreinte, sans conseillers. Principaux sujets discutés : la pression de la Chine communiste sur l'Inde et le difficile problème de la stratégie nucléaire de l'O.T.A.N.

M. Macmillan, dont toute la diplomatie repose sur le succès de la conférence au sommet, est désespérément soucieux de voir Ike « apaiser » de Gaulle. Comme le Dr Adenauer, il a beaucoup insisté auprès du Président pour qu'il promette à de Gaulle le soutien des Etats-Unis dans le prochain débat de l'O.N.U. sur l'Algérie. Personnellement, Ike souhaiterait aussi adopter une telle attitude. Mais pour des raisons de politique intérieure et extérieure — la nécessité pour l'Amérique de gagner la sympathie des nations non engagées, surtout maintenant que l'Inde amorce un glissement vers le camp occidental — il ne peut le faire que si de Gaulle lui donne des preuves convaincantes de ses efforts pour aboutir à une solution libérale.

Un mauvais souvenir

M. Macmillan a également insisté pour que le Président fasse certaines concessions à de Gaulle sur la question délicate du contrôle des armes nucléaires stockées en territoire français. Sur ce point, M. Macmillan suggère : 1) un accord aux termes duquel les officiers français et américains posséderaient des clefs « complémentaires » des dépôts de bombes ; 2) un amendement de la loi sur l'énergie atomique américaine permettant à la France un accès limité aux secrets nucléaires anglo-américains.

Il estime que ces concessions suffiront à maintenir la France au sein de l'O.T.A.N. et à calmer les revendications nationalistes qui sont en train de faire éclater l'alliance.

Ike n'a pas encore pris de décision et celle-ci dépendra sans doute beaucoup de la façon dont de Gaulle présentera son dossier. Le Président n'a pas oublié, en effet, les propos injurieux que de Gaulle a tenus à Dulles au début de l'année, après que M. Cabot Lodge eut invité des représentants du gouvernement algérien en exil à un cocktail donné dans les bâtiments de l'O.N.U. à New York.

Mais les conversations ont été extrêmement faciles et détendues. Il n'y avait jamais eu, depuis 1945, une telle harmonie entre les politiques des deux pays. Pour les journalistes de Carlton House Terrace, c'était un maigre réconfort. Faute d'informations diplomatiques, ils se rabattaient sur les détails :

— *Ike couchera-t-il aux Chequers, dans un lit à colonnes ?*

— Oui.

— *Sera-ce la première fois de sa vie ?*

— Je n'en sais rien. Nous vérifierons.

(Vérification faite, la réponse est « non ».)

La prochaine étape

— *Ike mange-t-il uniquement des plats sans graisse ?*

— Oui.

— *Macmillan est-il obligé de manger la même chose ?*

— Non.

Le visage de bois, imperturbable, l'attaché de presse Jim Hagerty grognait les réponses.

Cette semaine, les affaires sérieuses étant terminées, Ike est retourné à Londres pour participer :

— à un dîner officiel au 10 Downing Street (« l'invitation la plus recherchée de l'année », selon la presse) ;

— à un « thé de dames » à l'Ambassade américaine ;

— à un dîner offert à ses anciens compagnons d'armes, y compris son ancien ami lord Montgomery (qui a déclaré : « Rien ne m'a jamais fait autant de plaisir que cette invitation ») ;

— enfin, à une conversation télévisée de vingt minutes avec M. Macmillan au 10 Downing Street.

Sa visite a été l'une des plus encourageantes et des plus réussies de l'Histoire anglaise moderne. Alors qu'il se préparait à partir pour Paris, un de ses conseillers a déclaré : « Ici, tout a bien marché. Mais la prochaine étape sera plus difficile. »

PAUL JOHNSON.

(1) Mrs John Hay Whitney.

Il rase au 4/100 de mm

une grille
«microsouple»
pour raser
au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse
«supercoupe»
pour tailler
pattes,
moustaches
et tous les poils longs...

c'est
le premier rasoir
complet :

SYNERGIE

rasoir
double-service
THOMSON

Thomson... c'est sérieux !

Une page de TIM

QU'EST-CE QU'ILS ONT DONC CES RUSSES ?...

Les Américains semblent entichés des Russes. Tim se demande pourquoi. Après tout, nous n'avons rien à envier aux Russes ! La preuve, dit-il, la voici :

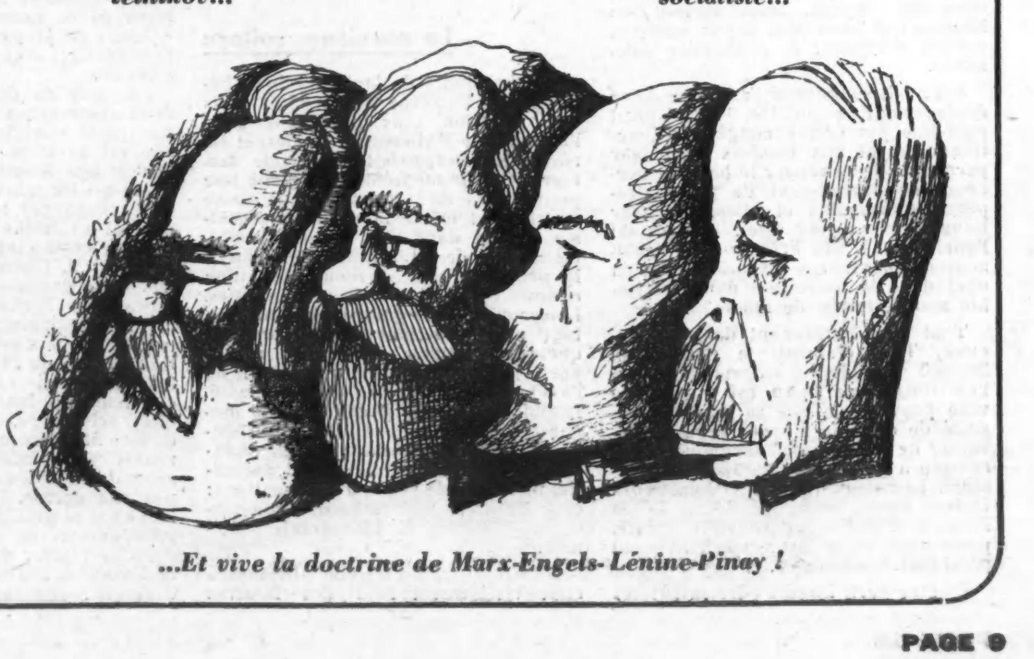
Nous aussi, on a notre petit père des peuples

...Un premier ministre inimitable, le camarade Michel...

...Notre doctrinaire démocrate Soustelnikov...

...Le camarade Malroff, chef des services de culture et de l'irréalisme socialiste...

...Le général M., principal animateur du Mouvement de la Paix...



...Et vive la doctrine de Marx-Engels-Lénine-Pinay !

(A.F.P.)

L'ACCUEIL DE BONN A EISENHOWER
Sur 100.000 *habitants,* 300.000 *spectateurs.*

ALLEMAGNE

Surprise pour le Chancelier

La visite du président Eisenhower à Bonn a révélé au chancelier Adenauer un nouveau visage du peuple allemand. Voici le reportage de notre envoyé spécial, François Erval:

LA présence de 300.000 personnes enthousiastes le long des 37 kilomètres que dut parcourir le président Eisenhower pour se rendre de l'aéroport de Wahn, près de Bonn, à l'ambassade américaine de Godesberg, n'étonna pas seulement le président des Etats-Unis et les 600 représentants de la presse mondiale qui le suivent dans son voyage, mais surtout un homme qui avait tout prévu sauf cet accueil délirant : le chancelier Adenauer.

S'il avait soupçonné l'ampleur de ce déplacement populaire, il n'aurait peut-être pas donné congé aux fonctionnaires et aux écoliers pour leur permettre de se ranger le long du parcours en brandissant de petits drapeaux américains et allemands (sur lesquels on pouvait lire : « Buvez du Pepsi-Cola »). Ces brigades des acclamations spontanées disparaissaient en effet dans le tourbillon d'une véritable manifestation de masse.

Tout était surprenant dans cet accueil, Tout d'abord, le chiffre de 300.000 spectateurs, extraordinaire si l'on songe que Bonn est une petite ville provinciale que sa nouvelle dignité de capitale n'a pas réussi à réveiller de son sommeil séculaire et qui compte à peine plus de 100.000 habitants. Les deux tiers des spectateurs étaient donc venus de loin, de la Ruhr, du Palatinat, de Bavière, même, pour manifester leur confiance au président Eisenhower.

D'autre part, à qui s'adressaient ces acclamations ? Aucun des manifestants ne pouvait oublier que l'homme qui passait devant eux était, il y a quinze ans à peine, le commandant en chef des armées alliées, dont les soldats occupent encore une partie importante de la République fédérale. Imagine-t-on, vers 1930, lorsque l'armée française était encore stationnée en Rhénanie, le maréchal Foch acclamé par des centaines de milliers d'Allemands? Pourtant la semaine dernière, ceux qui criaient « I like Ike » comme de braves électeurs républicains du Maine ou du Nevada, côtoient encore chaque jour des troupes américaines dont la présence est loin d'être symbolique : dans les petites villes, au pied des châteaux médiévaux, le long des rivières romantiques, les longues voitures silencieuses de la Military Police patrouillent chaque soir, rappelant aux Allemands qu'ils ont perdu la guerre.

Paradoxalement, ce souvenir amer est la raison principale de l'accueil inattendu fait au président Eisenhower. La guerre est encore trop proche dans la mémoire de tous les Allemands, avec son cortège de misère, de faim, de ruines, pour qu'ils ne saluent pas d'emblée toute tentative d'éviter une nouvelle conflagration mondiale.

La neuvième voiture

Les habitants de la République Fédérale se trouvent aujourd'hui dans une situation sans précédent dans l'histoire de l'Allemagne moderne. La révolution industrielle du siècle dernier avait immensément enrichi une petite partie de la population, la classe ouvrière et même la petite bourgeoisie restant dans une situation matérielle précaire. L'inflation qui suivit la première guerre mondiale ruina définitivement les classes moyennes. La seconde après-guerre, au contraire, tout en permettant l'édification de quelques fortunes colossales, a apporté le bien-être à des classes qui ne l'avaient jamais connu dans le passé. Il était donc normal que dans la longue file de voitures officielles qui suivaient celle du Président et du Chancelier, ce fût la neuvième qui déclencha une seconde vague d'acclamations: celle du professeur Erhard, vice-chancelier, ministre de l'Economie nationale.

Le « ministre du miracle allemand » était visiblement ravi des hourras qui saluaient son passage. Il n'avait pas encore oublié les brimades récentes que lui a fait subir le chancelier Adenauer (qui n'aime pas les fortes têtes) et il savait qu'il était peut-être le principal responsable de la nouvelle attitude de ses compatriotes.

Les Allemands de 1914 et de 1939 avaient peu de choses à perdre et beaucoup à gagner. Ceux d'aujourd'hui se trouvent dans la situation de nouveaux riches qui savent ce qu'ils possèdent et n'ignorent pas qu'une nouvelle guerre le leur ferait perdre. Ils ont des emplois stables, des salaires convenables, des magasins remplis de marchandises dont leurs pères ne rêvaient même pas. En trouvant dans leurs journaux des pages entières d'offres d'emplois, ils voient s'éloigner le cauchemar de la République de Weimar qui, à la veille de l'avènement de Hitler, comptait près de sept millions de chômeurs.

Des revendications déplacées

Il serait pourtant trop simple d'imaginer cinquante millions d'Allemands ravis de leur sort et délivrés de toute rancune. S'ils ont acclamé le président Eisenhower, ce n'est pas uniquement parce qu'il était à leurs yeux « l'ange de la paix ». Des sentiments plus égoïstes sont intervenus dans leur attitude.

La ligne de démarcation entre les deux Allemagnes n'est pas seulement une plaie ouverte au cœur du pays, elle est aussi pour les Allemands de l'Ouest une frontière entre deux civilisations. Ils savent qu'elle ne pourra être reculée par la force mais ils voudraient au moins que la force les garantisse contre une pénétration venant de l'Est. M. Eisenhower incarne pour eux cette garantie et ses paroles très fermes sur Berlin ont beaucoup augmenté sa popularité.

Plus de deux millions de réfugiés de l'Allemagne de l'Est, qui vivent maintenant parmi eux, leur rappellent constamment leur situation économique privilégiée. C'est ce privilège qu'ils entendent conserver d'abord, la réunification n'étant qu'un objectif secondaire qui ne vaut certainement pas une guerre. Le long du parcours suivi par le président Eisenhower, des groupements de réfugiés venus d'au-delà de l'Oder, de Silésie et du pays des Sudètes avaient déployé des banderoles réclamant le retour de ces territoires à l'Allemagne. Elles ont été déchirées par les Allemands eux-mêmes, qui jugeaient ces revendications déplacées.

« *Manifester, c'est tout ce qu'ils savent faire,* m'a dit un spectateur placide. *Aucun n'a l'intention de rentrer dans son pays. Un travail très dur les attendrait là-bas, alors qu'ici, ils ont presque tous de bonnes situations.* »

La douceur de vivre

Il ne faut pas sous-estimer des gestes de ce genre dans un monde déchiré par le nationalisme — nationalisme dont l'exagération démentielle a été le péché capital des Allemands pendant trois générations. Une telle réaction eût été inimaginable dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, où le seul mot de « corridor » suffisait à déclencher des manifestations de masse.

Bien qu'il n'aime guère s'incliner devant des idées qui ne sont pas exactement les siennes, le chancelier Adenauer lui-même a dû tenir compte de cette évolution de l'opinion publique : dans ses discussions avec le président Eisenhower, il a renoncé à lier le problème du désarmement à celui de la réunification.

Pour la première fois depuis un siècle, très exactement depuis Bismarck, les Allemands ne se considèrent plus comme les rouages d'un Etat tout-puissant mais comme des individus. Après deux échecs dans leur tentative de domination du monde, ils admettent maintenant que l'Allemagne n'est plus un des géants du monde moderne. De quel poids pèsent les cinquante millions d'Allemands de l'Ouest devant les 170 millions d'Américains et les 200 millions de Russes ? Même s'il s'y ajoutait les 17 millions d'Allemands de l'Est, le rapport des forces ne serait pas fondamentalement changé. Ils semblent se contenter aujourd'hui de mieux manger (l'occupation française a laissé des traces dans ce domaine), de mieux s'habiller, de lire davantage (l'industrie des « livres de poche » est florissante). Les Allemands ont découvert la douceur de vivre. Ce nouveau matérialisme les a peut-être rendus plus « Suisses » qu'autrefois, mais aussi — du moins pour leurs voisins — beaucoup plus rassurants.

F. E.

MON VOYAGE EN U.R.S.S.

par ANEURIN BEVAN

MM. *HUGH GAITSKELL et ANEURIN BEVAN, les deux leaders du parti travailliste britannique, viennent de partir pour un voyage en U.R.S.S., au cours duquel ils auront cette semaine plusieurs entretiens avec M. Khroutchev. Notre collaborateur K.-S. Karol, qui sera l'un de nos envoyés spéciaux en Amérique pendant le voyage du président du Conseil soviétique, accompagne en Russie les deux leaders britanniques. Dans nos prochains numéros, les lecteurs de « L'Express » pourront lire ses reportages, ainsi que les comptes rendus de voyage de M. Bevan, dont nous nous sommes assuré l'exclusivité. « L'Express » publie ici cette semaine le premier article de M. Bevan, écrit au moment de son départ pour Moscou.*

(Norman MacKenzie.)

MM. Aneurin Bevan et Hugh Gaitskell a leur départ pour Moscou (1).
« Pour comparer le présent au passé. »

DANS quelques heures, je quitte l'aéroport de Londres avec M. Gaitskell pour une visite de l'U.R.S.S., à laquelle nous ont invités les autorités soviétiques. C'est la première fois que M. Gaitskell se rend en Union Soviétique. Ce sera ma cinquième visite. Je serai donc mieux placé pour comparer le présent au passé.

Ce qui m'intéresse le plus, c'est de voir dans quelle mesure les Russes peuvent récolter aujourd'hui les fruits des sacrifices et des privations qu'ils ont acceptés depuis quarante ans.

Quelle a été l'élévation de leur niveau de vie ? Il y a deux ans déjà, les blocs de maisons neuves qui s'élevaient partout, à la périphérie de Moscou, dans les grandes villes de province et même dans les villages, indiquaient que le gouvernement s'attaquait enfin avec de puissants moyens au problème du logement, le plus grave, peut-être, des problèmes intérieurs russes.

Après les maisons, les meubles...

Les autorités soviétiques seront sans doute les premières à admettre que le manque de logements restera pendant longtemps encore une de leurs principales préoccupations. Elles savent aussi, d'autre part, que la solution de ce problème en soulèvera de nouveaux. Lorsque les maisons seront construites, il faudra trouver les appareils et les meubles nécessaires pour les équiper. Les autorités soviétiques prétendent que le plan septennal actuellement en cours accorde une priorité à la production des différents biens de consommation.

Les Russes manifestent même leur confiance en eux en affirmant que ce que les Occidentaux considèrent comme utopique sera bientôt la réalité quotidienne de la vie soviétique. A cet égard, l'Union Soviétique commence à ressembler aux pays occidentaux, et plus spécialement à l'Amérique, les deux pays étant engagés dans une même course à la standardisation et à la production de masse.

Nouvelle venue sur la scène sociale moderne, l'Union Soviétique aura l'avantage de pouvoir commencer directement avec les formules et les recettes les plus récentes. Sur ce plan, elle n'a rien à effacer, sinon le souvenir de sa misère passée.

C'est dans ce contexte que mes collègues et moi chercherons à découvrir l'état d'esprit des dirigeants russes.

Des exigences contradictoires

Beaucoup d'Occidentaux pensent que M. Kroutchev et ses collègues ne sont jamais embarrassés par les pressions de leur opinion publique et sont plus libres que nous ne le sommes de prendre des initiatives politiques.

C'est une image beaucoup trop simpliste de leur situation. Actuellement, les dirigeants soviétiques doivent s'efforcer de concilier les exigences contradictoires de trois éléments différents.

Il y a d'abord les besoins croissants de la machine de guerre russe. Il y a ensuite le désir de plus en plus marqué des Soviétiques de bénéficier des avantages et des commodités d'une société industrialisée moderne. Enfin, il y a l'ambition récemment manifestée par la Russie de jouer un rôle de plus en plus important dans l'assistance aux pays sous-développés ou, pour prendre un terme plus significatif, aux pays « non engagés ».

Tous ces problèmes se posent également à l'Amérique, et c'est pourquoi je ne serais pas étonné que MM. Eisenhower et Kroutchev, lorsqu'ils se rencontreront, soient l'un et l'autre enclins à étudier la possibilité d'une limitation et d'une réduction du fardeau des armements.

Chacun de nous espère qu'un accord sera possible sur ce point, mais il ne faut pas sous-estimer les difficultés.

Si nous envisageons la possibilité d'un désarmement général pour la seule raison qu'un accord politique s'est révélé impossible à la Conférence des ministres des Affaires étrangères de Genève, nous risquons de sérieuses déceptions.

Plus nos espoirs seront grands, plus la déception sera amère, car une discussion sur le désarmement fait aussitôt apparaître deux problèmes : celui de l'inspection mutuelle et celui du contrôle.

Un premier nuage

L'un et l'autre ne pourront être résolus que si une certaine détente est obtenue dans la guerre froide par un accord au moins partiel sur les grands problèmes politiques.

C'est là que les perspectives deviennent plus sombres et que mon optimisme se tempère.

On peut craindre que le président Eisenhower ne se lie par tant d'engagements au cours de ses conversations avec le Dr Adenauer et le général de Gaulle, qu'il ne lui reste plus aucune souplesse de manœuvre lorsqu'il entamera ses discussions avec M. Kroutchev.

Un premier nuage vient déjà d'apparaître à l'horizon avec la déclaration du président Eisenhower, dans laquelle il souhaite « que M. Kroutchev présente des idées nouvelles ». M. Kroutchev pourrait facilement formuler le même souhait de son côté.

Si les deux hommes s'en tiennent là, ils aboutiront à la même impasse que les ministres des Affaires étrangères à la Conférence de Genève.

Il est vain de prétendre que les rencontres entre le président des Etats-Unis et M. Kroutchev se limiteront à des formalités diplomatiques.

Les réalités et les espoirs

Il est vrai que le président a dit qu'il n'avait pas l'intention de négocier, et d'ailleurs il ne pourrait pas le faire derrière le dos des autres partenaires de l'Alliance atlantique.

Mais le fait que M. Eisenhower ait tenu à rendre visite aux dirigeants de Bonn, de Londres et de Paris avant de rencontrer M. Kroutchev suffit à faire de cette rencontre bien autre chose qu'un simple contact diplomatique.

C'est cette conviction — indépendamment de sa popularité personnelle — qui explique le chaleureux accueil fait en Angleterre au président Eisenhower.

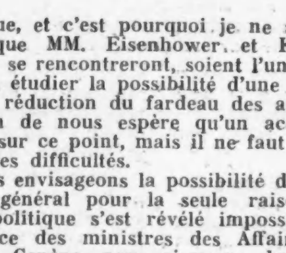
Le peuple anglais souhaite ardemment un relâchement de la tension internationale.

Il va de soi que la visite que nous allons effectuer, M. Gaitskell et moi, en U.R.S.S. est d'un ordre tout différent. Le mieux que nous puissions faire, c'est de nous informer aussi précisément et aussi complètement que possible des réalités économiques, des espoirs et des intentions soviétiques. Nous tenterons également de faire comprendre aux Russes le point de vue des millions de gens au nom desquels nous pouvons parler.

Les perspectives actuelles ne permettent pas d'abandonner toutes nos inquiétudes, mais elles sont certainement plus encourageantes qu'on ne pouvait l'espérer il y a quelques mois seulement.

A. B.

(1) Entre eux, notre collaborateur K.-S. Karol.



classeurs verticaux tout acier

réellement les moins chers au mètre linéaire de classement

Y.A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours PARIS-3e. Téléph.: TURbigo 84-35+

CE JOUR-LA...

L'invention du colonel Drake

● *Vers 1856 on vendait près de Pittsburgh « un élixir de vie semblable à celui des Indiens ». Trois ans plus tard, il y a très exactement cent ans, un obscur aventurier américain faisait la plus grande découverte du siècle... et la fortune des Rockefeller.*

VOULEZ-vous que cela commence comme un conte de fées ? Comme l'une de ces aventures où il est bien entendu qu'un fou, en brûlant ses meubles, découvre le secret des émaux, un dormeur les lois de la gravitation et un illuminé amoureux des Indes l'Amérique ? Voulez-vous du « merveilleux » ? En voici :

Nous sommes le dimanche 27 août 1859. Il est 4 heures de l'après-midi à Titusville, méchante bourgade du nord-ouest de la Pennsylvanie (Etats-Unis). C'est l'ennui des dimanches presbytériens du Nouveau-Monde, mais quelqu'un travaille dans ce village de quelques centaines d'habitants — des fermes, des puits d'eau salée, une scierie, un hôtel groupés autour d'une chapelle où l'on chante des cantiques. Quelqu'un travaille : « l'oncle » Billy Smith qui ressemble à Karl Marx et dont le métier est de creuser des trous ou plutôt des puits à sel.

Ce jour-là, il creuse pour le compte d'un nouveau client, un original qui se fait appeler « Colonel Drake », mais que tous les habitants qualifient de « Crazy Drake », savoir: « Drake le Cinglé ». Cela dure depuis bientôt trois mois. Le colonel a creusé des dizaines de trous. Il a son idée : trouver, par forage, des nappes de pétrole. Il est, dit-on, complètement cinglé. Il s'obstine. James Townsend, son bailleur de fonds, lui a écrit, il y a quelques jours, pour le prévenir qu'il coupait les vivres. Drake a alors emprunté 500 dollars et décidé de creuser jusqu'à la fin du mois d'août. L'oncle Billy transpire. Soudain — au bruit de la machine — il déclare que la tige de forage a du s'enfoncer dans une crevasse. « *On continuera lundi* », dit le colonel.

Une petite pyramide

Le lendemain, oncle Billy s'approche du derrick et une odeur lui saute au visage : le puits est rempli de pétrole. Une petite pyramide plantée en 1914 dans cette région qui allait s'appeler l'Oil Creek Valley commémore l'étonnement du colonel Drake et de l'oncle Billy ainsi que le jour anniversaire de la naissance de l'industrie du pétrole.

Nous disons bien *l'industrie* et non point la découverte. En effet, l'huile de pierre (Petra oleum), grasse et épaisse, qui suintait des roches, avait déjà servi à calfater le berceau de Moïse et à souder les pierres de la Tour de Babel (il est prouvé que le bitume fut un des « ciments » de l'Antiquité). Plus tard, un shah de Perse gagnera certaine bataille en faisant charger des chameaux enduits de goudron enflammé contre des éléphants lancés à l'assaut ; plus tard encore, les Croisés éprouveront les ravages causés dans leurs rangs par le « feu grégeois ».

(Magnum.)

JOHN D. ROCKEFELLER, FONDATEUR DE LA DYNASTIE
Posté sur les grands chemins.

En Amérique, les Peaux-Rouges Sénécas ont appris aux Blancs à recueillir l'huile à la surface des marais, à l'employer contre les douleurs, les brûlures, les entorses, les plaies des chevaux ou du bétail, ou pour graisser les chariots du Far-West...

En 1830, un chimiste de l'Université de Yale, J.B. Silliman, a l'idée de distiller ce liquide magique : « *J'ai obtenu un extrait léger, inflammable, qui dispense une vive lumière...* »

Mais les suintements de pétrole sont trop avares pour justifier une commercialisation de « l'huile des Sénécas ».

On s'intéresse pourtant de plus en plus à tout ce qui peut brûler lumineusement. L'huile de baleine, utilisée depuis cinq siècles pour l'éclairage, se raréfie, son prix monte d'année en année. Moby Dick, à la poursuite de laquelle le capitaine Akhab lance sa chasse mystique, symbolise aussi la lutte de l'homme pour échapper à la mort quotidienne du soleil !

On recherche alors des dérivés du charbon. Le kérosène va conquérir le marché.

Cependant, vers 1856, un maître-saulnier de Pittsburgh, Samuel Kier, vend des flacons à 45 cents « d'élixir de vie semblable à celui des Indiens » qu'il a extrait à 400 pieds sous terre.

Samuel Kier possède en effet un puits « empoisonné » : le pétrole qui y suinte interdit l'exploitation du sel. Il ne sait comment s'en débarrasser. Il a alors l'idée de prendre le problème à l'envers : jeter le sel, garder le pétrole, le distiller, l'enflaconner pour le vendre aux apothicaires comme un baume à tous les usages.

Le premier banquier

Avec un peu de publicité, les deux barils de 250 litres qu'il livre chaque jour en tonnelets accrochés aux flancs d'un âne, lui rapportent une petite fortune.

Le prospectus du charlatan, surmonté d'un derrick à sel, tombe un jour sous les yeux d'un avocat de New York qui s'intéressait aux premières lampes à huile minérale dont l'Autriche commençait à exporter un nouveau modèle. Le prospectus de Samuel Kier prouve qu'il y a du pétrole en Pennsylvanie. Il en parle au banquier Bissel et tous deux fondent une petite société de recherches pétrolières ; la « Pennsylviana Rock Oil Co » qui loue pour 99 ans cinquante hectares de terrain au meunier de Titusville, Watson. La compagnie recueille l'huile des suintements : sa production est dérisoire, ses affaires mauvaises face au succès du kérosène. Deux ans plus tard, en 1858, elle agonise — quand arrive le colonel Drake.

« Colonel », il ne l'est pas plus que vous et moi. C'est la compagnie qui lui a acheté ce titre pour impressionner les culs-terreux de Titusville et avoir quelque autorité sur les effectifs d'ouvriers qui, au fil des jours et des découragements, se trouveront réduits au seul Billy Smith. Fils de fermier, il est de son métier chef de train sur le New York-New Haven. Souffrant d'une faiblesse des reins, il marche avec une canne et promène gravement sa barbe assyrienne, sa redingote et son chapeau haut-de-forme de brave bourgeois pour western « série B ».

Débarqué de la diligence Erié-Titusville, Drake, trois semaines durant, visite, questionne, s'intéresse aux forages de puits salins. Puis à New York : « *Titusville est plein de pétrole,* assure-t-il à Bissell, *mais il dort sous la terre.*

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Il nous en faudrait tout de suite et beaucoup !

— Il n'y a qu'un moyen : abandonner la vieille méthode des tranchées qui suintent, forer un puits, aller chercher le pétrole où il est emmagasiné : sous le sel, sous l'eau saumâtre ».

Une idée sans importance

Ainsi débute la « Drake's Folly », nom donné par les Titusvillois à l'entreprise du colonel : un derrick de charpente, un trépan dont la corde glisse sur une poulie animée par une machine à vapeur de 6 CV.

« *Toute votre vie, vous avez recherché de l'eau salée en évitant les roches emplies de pétrole. Je veux maintenant que vous fassiez le contraire* », a dit le colonel au foreur William Smith.

De longues semaines, on creuse dans un sol mou et spongieux. Drake tombe malade, tousse continuellement. Bissell le relance : il n'y a plus d'argent... Il faut tout abandonner... D'ailleurs, les puits s'effondrent dès qu'on retire les mèches de forage. Tout est toujours à recommencer.

Alors l'inspiration visite le colonel Drake. Il n'a jamais creusé un trou, ni tenu une pioche, ni n'a aucune idée sur le forage. Cependant, il invente une nouvelle technique : creuser à l'intérieur de tuyaux de fer qu'on enfoncera à mesure. Le tubage évitera l'effondrement. Si on atteint le pétrole, il montera naturellement à l'intérieur.

Et, le 27 août, c'est le miracle. Le pétrole monte dans l'appareil pour concours Lépine du colonel Drake. La Rock Oil est sauvée !

Exit « Crazy Drake ». Il assiste au rush sur Titusville, devient un moment juge de paix puis spécule et se ruine dans... une affaire de pétrole vers 1865. On le retrouve dans le New Jersey : la névralgie dorsale s'est accentuée. Il termine sa vie dans un fauteuil roulant. Car le colonel Drake n'a oublié qu'une chose : breveter son procédé de forage à travers un tube. « *Une petite idée sans importance* », a-t-il toujours assuré... Cent ans plus tard, on l'utilise encore.

Cette histoire — arrêtée là — serait fort morale et mériterait d'être racontée aux enfants. A l'intention des adultes, voici la suite.

En 1862, un austère jeune homme de vingt-trois ans appartenant à cette race qu'ont fabriquée conjointement la Bible, le puritanisme et le Nouveau-Monde en ébullition, vient s'installer à Oil Creek Valley. Ses ancêtres — gloire à la France ! — étaient les Languedociens du nom de Roquefeuille. D'avatar en avatar, Roquefeuille est devenu Rockefeller et le jeune homme a été prénommé John Davidson. Il est né le 8 juillet 1839, près de Richford, dans l'Etat de New York, d'un père maquignon, dur à la peine et âpre au gain. Chez les Rockefeller, à table ou aux offices, on loue le Seigneur, mais, au marché, on n'hésite pas à baptiser étalon n'importe quelle rosse claudicante. Le père de John D. n'élevait pas les chevaux et ne transpirait pas derrière l'araire. Il se contentait de vendre des chevaux élevés par des paysans à d'autres paysans. John Davidson a de qui tenir.

L'huile « standard »

L'œil froid, il considère les admirables crétins qui depuis trois ans se sont abattus sur la Pennsylvanie comme un vol de sauterelles et qui, à perdre haleine, creusent et creusent chacun leur trou. Titusville et la Pennsylvanie sont devenus une foire, un camp gigantesque, une kermesse au milieu d'une forêt de derricks. On creuse partout, sans méthode, au ha-

(*Suite page 21.*)

C'est aujourd'hui jeudi 3 septembre que le nouveau paquebot « Rotterdam » doit quitter le grand port néerlandais à destination de New-York.

La mise en service de cette unité de 38.000 tonnes représente de la part des dirigeants de la Holland America Line, qui en ont décidé la construction, un bel acte de foi dans la destinée des grands paquebots sur l'Atlantique Nord.

Par sa ligne tout à fait moderne (on remarquera l'absence de cheminée), aussi bien que par son confort (stabilisateurs anti-roulis, conditionnement d'air généralisé), et tous les perfectionnements techniques dont il dispose, le « Rotterdam » est l'aboutissement de longues années d'expérience.

Nul doute qu'il ne constitue une arme efficace dans la compétition maintenant de plus en plus vive entre le transport maritime et le transport aérien.

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

MADAME EXPRESS

Supplément 8 pages pratique

L'ANTI-NYMPHETTE EST EN MARCHE

(Voir pages IV, V, VI, VII)

Notre photo : ***tailleur-tunique gris anthracite, de Guy Laroche***

ENFANTS

Calendrier des urgences

Pour les mères d'écoliers, septembre, cette année, ne dure que quinze jours...

LES problèmes que pose aux mères de famille, quel que soit l'âge de leurs écoliers, la rentrée des classes, devront cette année être résolus quinze jours plus tôt qu'à l'habitude. « Madame Express » a donc établi pour ses lectrices, un peu bousculées par cette rentrée précoce, et qui veulent répartir leurs achats sur une période aussi longue que possible, un « calendrier des urgences » et parcouru les magasins parisiens pour faciliter le choix de l'indispensable.

● *Avant le 15 septembre.*

A ne pas oublier

● Amener tous les enfants qui portent des lunettes chez l'oculiste. Des verres mal adaptés peuvent faire d'un enfant bien doué un mauvais élève et même un malade.

● Se procurer la liste des livres pour les lycées, mais ne pas se précipiter pour les acheter, chaque professeur ayant ses préférences qu'il formulera lors de son premier cours. En revanche, vendre les livres de l'année précédente, sauf les dictionnaires, bien entendu.

● Faire couper les cheveux des garçons et des fillettes quelques jours avant la rentrée (pas la veille si on ne prend pas rendez-vous).

● Marquer tous les vêtements de dessus que l'écolier laissera au vestiaire et les munir de pattes pour les accrocher.

A acheter

● LES TABLIERS : Il en faut trois par enfant. La mode est sans aucun doute aux tabliers fantaisie pour les très jeunes enfants. Mais les plus grands préfèrent parfois les classiques, qui sont d'ailleurs obligatoires dans les lycées. En fantaisie, les choisir en tout cas solides : la grosse toile genre « jean » est à la mode et aussi très résistante.

Nous avons vu :

— Tablier-cardigan en toile bleu roy, irrétrécissable, poche-crayons sur la poitrine, piqûres apparentes jaunes, martingale piquée. (De 4 à 14 ans, 1.900 fr. le 6 ans. *Manby, 19, rue Auber.*)

— Tablier-cardigan en toile « blue-jean », pattes de hanches. (Le 6 ans, 1.590 fr. *Printemps.*)

— Blouse normande pour la « maternelle », coudes renforcés en même tissu matelassé, poignet et ourlet du bas « avec ressources » de 3 à 6 cm. (*Notre photo,* le 4 ans, 1.700 fr. environ. Marque « Anik », chez 60 dépositaires, dont *Vicky, 43, rue Claude-Bernard* et *Bécassine, 34, bd Bonne-Nouvelle.*)

— Cardigan de toile grise à piqûres jaunes, poche crayon sur la manche gauche. Boutons dorés. Col réglable. (Le 6 ans, 1.090 fr. *Louvre.*)

— Tablier classique, style uniforme, quatre poches. En coton bleu nattier ou bis. (1.550 fr. le 6 ans, 1.900 fr. le 12 ans, *Halphen, 52, rue de Passy.*)

● LES CHAUSSURES : Il en faut deux paires mais pas plus, les pieds des enfants grandissant trop vite, parfois, pour les user. Les couleurs 1960 : tous les marrons clairs ou foncés et le noir pour le jeudi. N'attendez en aucun cas le premier jeudi après la rentrée pour acheter les chaussures. La cohue, ce jour-là, est insoutenable dans les magasins.

Nous avons vu :

Pour la classe

Garçons ou filles : Bottillon classique à voûte plantaire en box marron et semelle de cuir. (5.200 fr. du 29 au 34. *Céline, 237, Fbg-Saint-Honoré*).

Garçons : Bottillon en grainé havane, semelle caoutchouc translucide, intérieur molletonné (du 28 au 34, 2.500 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Mocassin lacé en cuir grainé, semelle de caoutchouc sous une semelle de cuir intercalaire. (Du 28 au 34, 2.800 fr. Marque « Kiddysport ». *A l'enfant voué au bleu et au blanc, 103, boulevard Malesherbes.*)

— Richelieu à boucle, semelle Vibram, intercalaire cuir intérieur. (28 au 34. *Céline, 237, Faubourg-Saint-Wagram.*)

Filles : Derby grainé assez décolleté, forme italienne, semelles caoutchouc, piqûres apparentes. Gold, marine ou beige clair. (Du 28 au 34, 2.950 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Bottine sport, semelle cuir ou crêpe, toutes teintes. (28 au 34, 4.600 fr. *Maralex, 87, avenue de Wagram.*)

Pour le jeudi

Garçons : Richelieu fin, monté sur Vibram, toutes teintes, particulièrement joli en beige. (4.900 fr. du 28 au 34. *Céline, 237, Faubourg-Saint-Honoré.*)

Fillettes : Charles IX à une bride large, boucle dorée. Très résistant grâce à un montage spécial de la semelle légèrement débordante. Toutes teintes. (4.900 fr. du 28 au 34. *Céline, 237, Faubourg-Saint-Honoré.*)

● LE CARTABLE : Les juniors peuvent bénéficier des fantaisies à la mode :

— Porte-documents en toile plastifiée écossaise et blanche, poche extérieure, fermeture à glissière et « poche à journal ». (1.490 fr. *Printemps.*)

— Sac à main porte-documents très confortable pour une jeune fille. Deux grandes poignées de côté. Deux petites poches extérieures, l'une verticale, l'autre horizontale et une grande poche intérieure. En plastique rouge bordé marine. (1.800 fr. Grand étui à stylos assorti : 300 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Fourre-tout rond en matière plastique bouleau, plusieurs agrafes permettent de régler la courroie pour le porter en bandoulière, à l'épaule ou à la main. Fenêtre de mica pour glisser sa « carte ». (1.250 fr. *Louvre.*)

Mais les bons modèles classiques restent de loin les meilleurs pour toutes les classes, jusqu'à la 3e au moins.

— Serviette américaine-gibecière en cordoual. Double face. Se porte sur le dos ou à la main (courroie et poignée). Un grand soufflet, une poche, fermeture à glissière à l'intérieur et deux poches plaquées sur le devant. (1.850 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Porte-documents-gibecière en plastique beige, deux poches extérieures, très grande capacité. Mica pour mettre le nom. Peut aussi se porter à la main. (2.590 fr. *Louvre.*)

● LA TROUSSE : On peut l'acheter tout de suite de belle qualité, car elle servira très longtemps. Elle doit contenir au moins un stylo (ou porte-plume), une gomme. des crayons — ne pas oublier le buvard.

— Pour fille : En cuir de teintes claires, corail, turquoise, ciel ou jaune. Deux vastes compartiments, accessoires en plastique ivoire. (995 fr. *Printemps.*)

— Trousse de lycéen en cuir à deux volets s'ouvrant complètement dans le sens de la largeur. Très bien équipée (instruments de géométrie et même un canif). Au centre, une poche à fermoir pour les crayons de couleur. (2.200 fr. *Louvre.*)

● LE CAHIER DE TEXTES : Le seul cahier qu'il soit nécessaire d'avoir dès le premier jour.

— Avec des feuilles de couleurs différentes pour chaque jour et reliure spirale. (160 fr. *Printemps.*)

● *Première semaine de classe.*

A ne pas oublier

● Noter l'emploi du temps que l'enfant aura rapporté de l'école. L'afficher dans sa chambre s'il comporte des heures irrégulières.

● Munir l'écolier d'un réveil et l'habituer, si besoin est, à le remonter et à le faire sonner lui-même.

A acheter

● Les livres, les cahiers et les accessoires indiqués par chaque professeur. Vous trouverez cette année du matériel d'excellente qualité et de belle présentation.

● Le papier pour recouvrir livres et cahiers et les étiquettes pour y inscrire le nom de leur propriétaire.

● *Courant septembre.*

A ne pas oublier

● Prendre contact avec le ou les professeurs.

● Si c'est la première année d'école, une fois l'excitation de la rentrée passée, les quinze premiers jours risquent d'être les plus difficiles : il faut aider l'écolier au maximum pour qu'il prenne l'habitude de faire seul sa toilette, de s'habiller et de prendre son petit déjeuner assez rapidement mais sans se bousculer.

● Contrôler son cartable avant de partir pour lui apprendre à ne rien oublier.

Une bonne habitude : faire le cartable le soir. Le matin, chaque minute de sommeil compte.

● S'entendre si possible, avec une autre mère, pour organiser un roulement dans les conduites à l'école et les retours.

A acheter

● L'IMPERMÉABLE : On peut le choisir léger et le réchauffer avec des chandails ou prévoir une doublure amovible. En tout cas il servira de manteau de demi-saison et, si on le prend clair, il doit être lavable. Les matières nouvelles le permettent.

Si vous avez la chance que votre enfant ne soit pas au courant de la mode, le duffle-coat reste parfaitement commode et pratiquement inusable.

Pour fillettes : Trench-coat raglan en tergal comtal beige doublé nylon. Boutonnage croisé et ceinture. (13.200 fr. le 8 ans. *Printemps.*)

— Trench-coat popeline marine, boutons dorés. (Le 6 ans, 2.950 fr. *Galeries Lafayette.*)

Garçons : Gabardine croisée marine à empiècement et boucles dorées. (5.700 fr. *Printemps.*)

— Trench-coat en gabardine imperméabilisée (beige ou marine), double épaisseur, boutons et boucle de ceinture en cuir. (11.640 fr. le 8/10 ans. *Manby.*)

— 7/8 en popeline de méryl, fermeture velcro. (Le 6 ans, 7.600 fr. *Galeries Lafayette.*)

Juniors : Taffetas de nylon écossais, fond bleu ou beige et vert, manches raglan, petite cloche assortie. (9.900 fr. *Printemps.*)

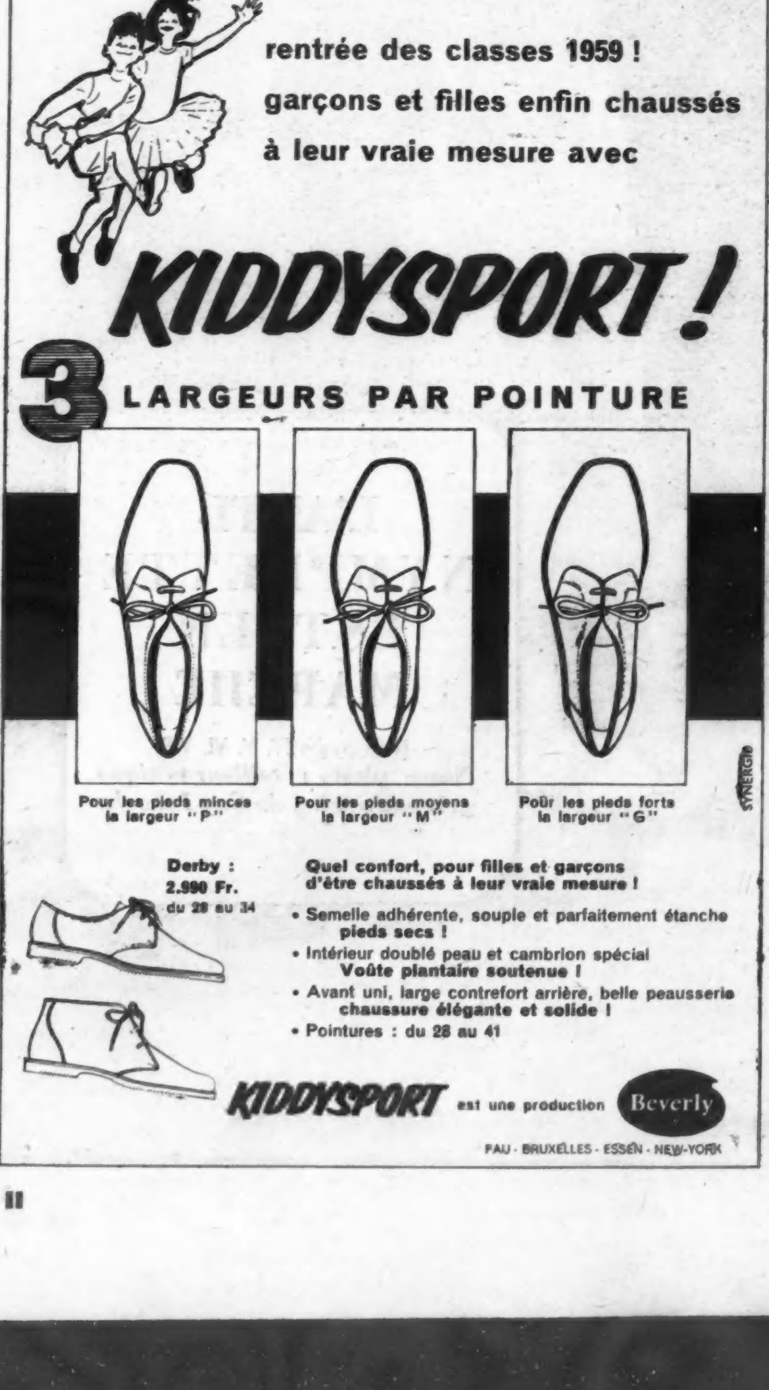
● LES PANTALONS DES GARÇONS : Culotte courte avec ou sans bas relevé. En velours côte de cheval gris ou beige (2.955 fr. le 8 ans) ou en tergal gris (à partir de 3.255 fr. le 8 ans. *Tom, 30, boulevard Poissonnière.*)

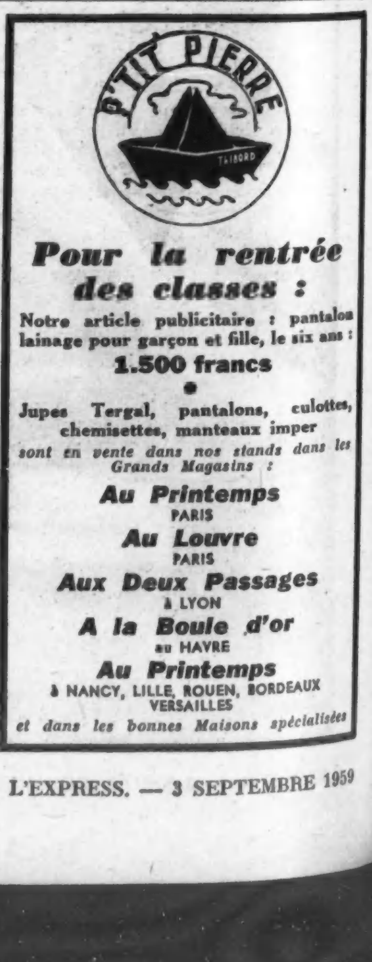
— Pantalon long de velours grosse côte de cheval, beige, caramel, bronze, bleu et rouge. Lavable et ne se repassant pas. (De 2 à 6 ans à partir de 2.600 fr. Marque « P'tit Pierre ». *Printemps.*)

— Pantalon tergal et laine, gris moyen. (Le 6 ans, 2.300 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Pantalon velours, côtes moyennes, gris, noisette, bronze, pour junior. (4.470 fr., le 14 ans. *Manby.*)

— Pantalon de flanelle, forme « jeans », avec piqûres et poches « revolver ». (2.250 fr. le 6 ans. *Louvre.*)





En octobre.

A ne pas oublier

● Les jeudis : Sous toutes leurs formes. En profiter pour les indispensables visites au médecin et au dentiste. Mais aussi trouver une occupation régulière pour les écoliers : sports, scoutisme, musique, gymnastique, clubs. Madame Express publiera en temps utile une liste d'organismes spécialisés dans les « loisirs efficaces ».

A acheter

● CHEMISES, CHEMISETTES : Chemisier en coton pour fillette, parmenture et col surpiqués, manches longues. (Le 6 ans, 1.690 fr. *Printemps.*)

— Chemise velours côtelé, col réglable, rouge, roy, chamois ou marron. (Le 8 ans, 1.490 fr. *Galeries Lafayette.*)

Les chemises chaudes : Coton gratté uni ou à petits carreaux, pattes d'épaules et poches poitrine. (A partir de 2.070 fr., le 8/10 ans. *Manby.*)

— Chemisier fillette en coton gratté à carreaux, coloris divers. (Le 8 à 12 ans, 1.000 fr. *Prisunic.*)

— Flanelle de coton écossaise, gris, blanc et rouge. Deux poches. (Le 6 ans, 995 fr. *Printemps.*)

● LES JUPES (OU ROBES) DE CLASSE : En tergal écossais. (Le 8 ans, 4.790 fr. *Printemps.*)

— En tergal gris, marine ou écossais à plis. (Le 8/12 ans, 3.000 fr. *Prisunic.*)

— En flanelle pure laine, à plis « couchés ». (Le 10 ans, 3.050 fr. *Printemps.*)

— Robe-chemisier junior, en flanelle, manches courtes, piqûres blanches, col pointu évasé. (6.500 fr. environ. *Printemps.*)

● LES SOUS-VÊTEMENTS : Porte-jarretelles junior à partir de 8 ans. (920 fr. *Printemps.*)

— Pyjama garçonnet, style « homme », jaune, rouge ou bleu, large passe-poil noir, pantalon à élastique. (A partir du 8 ans, 2.450 fr. *Manby.*)

● LES CHANDAILS : En grosse laine, maille anglaise, larges emmanchures, encolure en V. Sept coloris. A partir de 4 ans. Le 8 ans, 2.970 fr. *Manby.*)

— Laine et mohair, maille fantaisie, encolure en V, ciel, jaune ou rouge. (A partir du 4 ans, 2.990 fr. Au *Printemps.*)

— Polo de fille double boutonnage, maille fine, tilleul, corail, jaune ciel ou gris. (Le 8 ans, 3.100 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Polo de fille double boutonnage, maille fine, tilleul, corail, jaune ciel ou gris flanelle. (Le 6 ans, 3.100 fr. *Galeries Lafayette.*)

● LES ENSEMBLES DU JEUDI : Pour fillettes : Jupe écossaise en lainage gratté doublé nylon, très juponnante, élastique dos. (Le 6 ans, 3.790 fr. *Printemps.*)

— Robe de tricot fin, jupe à plis ronds, haut forme polo à double boutonnage, manches trois quarts. Ciel, chiné, corail ou amande. (Le 6 ans, 5.200 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Chemisier, jupe et pantalon en velours côtelé miel ou bronze. (Le 6 ans, 3.990 fr. jupe et chemisier ; 2.490 fr. le pantalon. *Printemps.*)

— Polo « habillé » en bouclette, col à côtes, boutons style ancien argentés, coloris variés. (Le 8 ans, 2.900 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Robe écossaise, décolleté carré, jupe à très larges plis creux. (Le 10 ans, 2.250 fr. *Prisunic.*)

— Ensemble écossais à jupe plissée et veste courte, col glacé. Le 6 ans, 5.995 fr. *Louvre.*)

Garçons : Ensemble de velours uni, pantalon à bretelles, élastique dos, veste droite, doublée rizon. Noisette ou vert bronze. (Le 6 ans, 6.370 fr. la veste, 4.150 fr. le pantalon. *Manby.*)

— Costume serge grise, veston droit, pantalon à ceinture et bretelles en même tissu. (Le 8 ans, 15.995 fr. *Tom, 30, boulevard Poissonnière.*)

Junior filles : Robe-chasuble velours milleraies, coloris variés, deux grandes poches plaquées sur la jupe, patte de ceinture boucles cuir. (A partir du 12 ans, 10.460 fr. *Manby.*)

— Robe velours côtelé, vert bouteille, manches courtes, col ras du cou bordé d'un biais, ceinture de gros grain. (10.950 fr. *Printemps.*)

— Robe-chemisier velours beige, style « Babette », quatre poches, boutons argentés. (12.500 fr. *Printemps.*)

(Anick.)

RENTRÉE LE 15 SEPTEMBRE
Les lunettes et le coiffeur passent avant le manteau.

Début novembre.

A ne pas oublier

● Les vacances de Noël : S'occuper dès le début du mois du départ des enfants. Madame Express publiera également dans un prochain numéro les adresses utiles et les prix 1959-1960.

A acheter

● LE MANTEAU D'HIVER. — Pour les garçons : 7/8 droit et vague, deux boutons. Petite chaîne de sécurité, pour le suspendre. Tissus variés doublés rizon. (Le 10 ans, en Prince-de-Galles fondu gris foncé, 9.590 fr. *Manby.*)

— 7/8 en loden gris, capuchon amovible doublé lainage écossais, fentes de côté. (Le 10 ans, 4.700 fr. *Printemps.*)

— Short-coat en arraché gris, doublé écossais dos ouatiné, martingale et capuche amovibles. (Le 6 ans, 8.100 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Kabik beige ou marine, col rond, patte de boutonnage, doublé mi-corps. (10-12 ans, 5.000 fr. *Prisunic.*)

— Manteau croisé garçon, à chevrons gris et blancs, doublé de lainage rouge, capuchon, martingale. (Le 6 ans, 7.250 fr. *Louvre.*)

Pour les fillettes : Shetland gris, forme anglaise, ourlet à « ressource », doublé ou non lainage. (Le 10 ans, 8.850 fr. *Manby.*)

— Manteau croisé bouclette, col rabattu, pli creux et petite martingale. Corail, tilleul ou beige. (7.300 fr. le 6 ans. *Galeries Lafayette.*)

— Croisé laine et mohair, teinte « chameau », se porte avec ou sans ceinture, col Claudine, boutons cuir, doublure lainage écossais. (Le 8 ans, 8.995 fr. *Louvre.*)

Pour les juniors. — Filles : Ratine marine, col Claudine, boutons dorés. (9.900 fr. *Printemps.*)

— Ecossais, forme ample à pli creux, martingale détachable. (14.900 fr. *Printemps.*)

Garçons : Pardessus vague en velours de laine doublé satin couleur, manches montées à piqûres apparentes, poches-tickets, boutonnage sous patte. Beige, gris ou bleu. (12.500 fr. *Manby.*)

● LES ACCESSOIRES D'HIVER : Béret écossais à pompon. (950 fr. *Printemps.*)

— Bonnet, gants, écharpe en laine et mohair ciel, jaune ou mandarine. (795 fr. le bonnet, 785 fr. l'écharpe, 485 fr. les gants. *Printemps.*)

— Cagoule de laine fine, quatorze coloris. (1.450 fr. *Manby.*)

— Béret écossais classique « clans » variés, deux pans de gros grain derrière. (A partir de 1.390 fr. *Galeries Lafayette.*)

— Douillette en nylon matelassé à petits damiers. (A partir du 4 ans, 3.000 fr. *Prisunic.*)

IL POUSSE BIEN !

L'eau d'EVIAN source Cachat, sans sulfate de chaux inassimilable, facilite la digestion du lait. C'est par excellence l'eau du nourrisson : ajoutée au lait condensé ou en poudre, elle ne se fait pas bouillir et reconstitue aussi exactement que possible le lait naturel

EVIAN
si pure ! si légère !

Petite robe de lainage marron, ceinturée souple. (Givenchy)

EN MARCHE : L'ANTI-NYMPHETTE

LES couturiers français ont fait, cette saison, leur métier. Ils ont « cassé » la mode de printemps, dont un long et bel été a encore accentué les juvéniles exubérances, en lui opposant son contraire. Opération irritante parce que, une fois encore, il faudra changer ou souffrir un peu de ne pas pouvoir changer. Excitante parce que c'est le privilège des femmes d'avoir cent visages, fût-ce avec une jupe et un chandail, et en tout cas d'en avoir deux : un visage d'été et un visage d'hiver.

Il y a des hivers où elles se retirent dans une coquille, d'autres où elles se mettent sous housses, d'autres encore où une écorce leur pousse.

Cet hiver, c'est simple, elles se présenteront : soit dans un étui, c'est la tunique, quelque chose de « liquide » sur un bout de jupe qui dépasse plus ou moins, que l'on verra partout dans un mois, en lainage, en jersey, en velours, en crêpe, en lamé. Idée simple, éphémère, facile à adapter (*voir notre couverture*).

Soit dans un fauteuil à oreillettes : c'est le dos élargi. Le dos. Pas les épaules. Idée compliquée, fondamentale, difficile à adapter, qui met en question la coupe et l'aplomb même des vêtements et des manches. Pour empêcher la confection de les suivre trop vite dans cette voie, les couturiers ont eu recours à tous les artifices techniques. Les plus faciles : la berthe, la pèlerine, l'anneau, la manche gonflée par des pinces. Les plus difficiles : la manche « à même » de Nina Ricci (*voir photo ci-contre*).

A ne pas aborder sans le secours d'une excellente couturière... mais à garder dans l'œil. Quelque chose continuera à se passer de ce côté-là.

Que faut-il encore savoir d'essentiel de cette mode 1960 ?

● LA LONGUEUR, autour de laquelle on a fait un grand tapage, est pratiquement inchangée. Pour les clientes particulières, Dior rallonge un peu, Lanvin raccourcit un peu... et ils arrivent à la même longueur, c'est-à-dire au-dessous du genou.

● LE STYLE GÉNÉRAL il tend vers la sophistication. La mode fait « dame ». Bas sombres, lourds colliers à plusieurs rangs, rouge à lèvres mat et petite tête lisse accentueront ce style. Il est évident que les jeunes femmes qui s'inspirent de Brigitte Bardot plutôt que de la haute couture ne porteront pas des dos enveloppés de broché et des tuniques de crêpe. Quant au lampion-Dior (*voir photo ci-contre*), sensationnel au vrai sens du terme,

TRES 1960 :

L'ÉCHARPE DE TÊTE. Ici en lainage noir doublé d'ocelot. (*N. Ricci*).

LE LAMPION. Ici en flanelle grise. (*Dior*).

LA MANCHE A MÊME. Ici sur une robe de broché bleu. (*N. Ricci*).

LA MODE GIVENCHY

(Dambier.)

... de gros jersey gris, portée sous un 7/8 de cuir noir.

Manteau reversible, beige et noir, porté sur une robe marron.

Aucun achat précipité n'est justifié dans ce domaine : il n'y a pas une robe noire de l'année dernière qui ne se puisse porter très agréablement cette année.

● **Les couleurs** sont fines et éteintes. Tous les beiges, les gris, les marrons, et les harmonies entre ces trois couleurs. Pour les tweeds, le noir et blanc. Seule couleur lumineuse : le violet, du parme au cardinal. Un peu de rouge vif.

● **L'écharpe** détrônant le foulard, est partout. Dans l'encolure des tailleurs de Dior ; entourant les encolures des robes de jersey de Givenchy ; accompagnant les manteaux de Cardin. Elle est toujours dans le même tissu que le vêtement qu'elle complète. Elle s'est même transformée en chapeau, substitut, pour l'hiver, du foulard de mousseline. Droite, ou coupée en capuchon, elle est fixée sur un tout petit tambourin qui l'empêche de glisser.

● **Le tailleur.** En gros, les vestes rallongent, mais Chanel ne bronche pas et Dior raccourcit plutôt. On verra au printemps.

● **Les brochés et les lamés** sont très largement employés. Idéal pour les tuniques. Chanel en use beaucoup, pour des tailleurs de dîner, conformes à son style, qui ont un triomphe à Paris.

● **Le bicolore,** empiècement noir sur une robe rouge, jupe de satin blanc et haut de satin écaillé, etc., est souvent employé par Dior et par Nina Ricci. Balenciaga présente même une veste blanche sur une jupe tête de nègre. Commode pour les arrangements.

● **Les ceintures** se posent encore, chez quelques - uns, façon corselet, mais le climat de la mode ne va pas dans ce sens. Il y a partout des ceintures souples, posées sous la taille, qui reste molle.

● **Les détails** caractéristiques de la saison :

Les ganses, de soie et surtout de laine. Elles bordent les tuniques, elles terminent les manches, elles soulignent les épaules.

Les fentes de côté, sur les manteaux, sur les vestes, sur les robes-tuniques.

Les boutons géants. Le bouton doré a, en tout cas, complètement disparu.

● **Les robes du soir** se divisent en trois catégories :

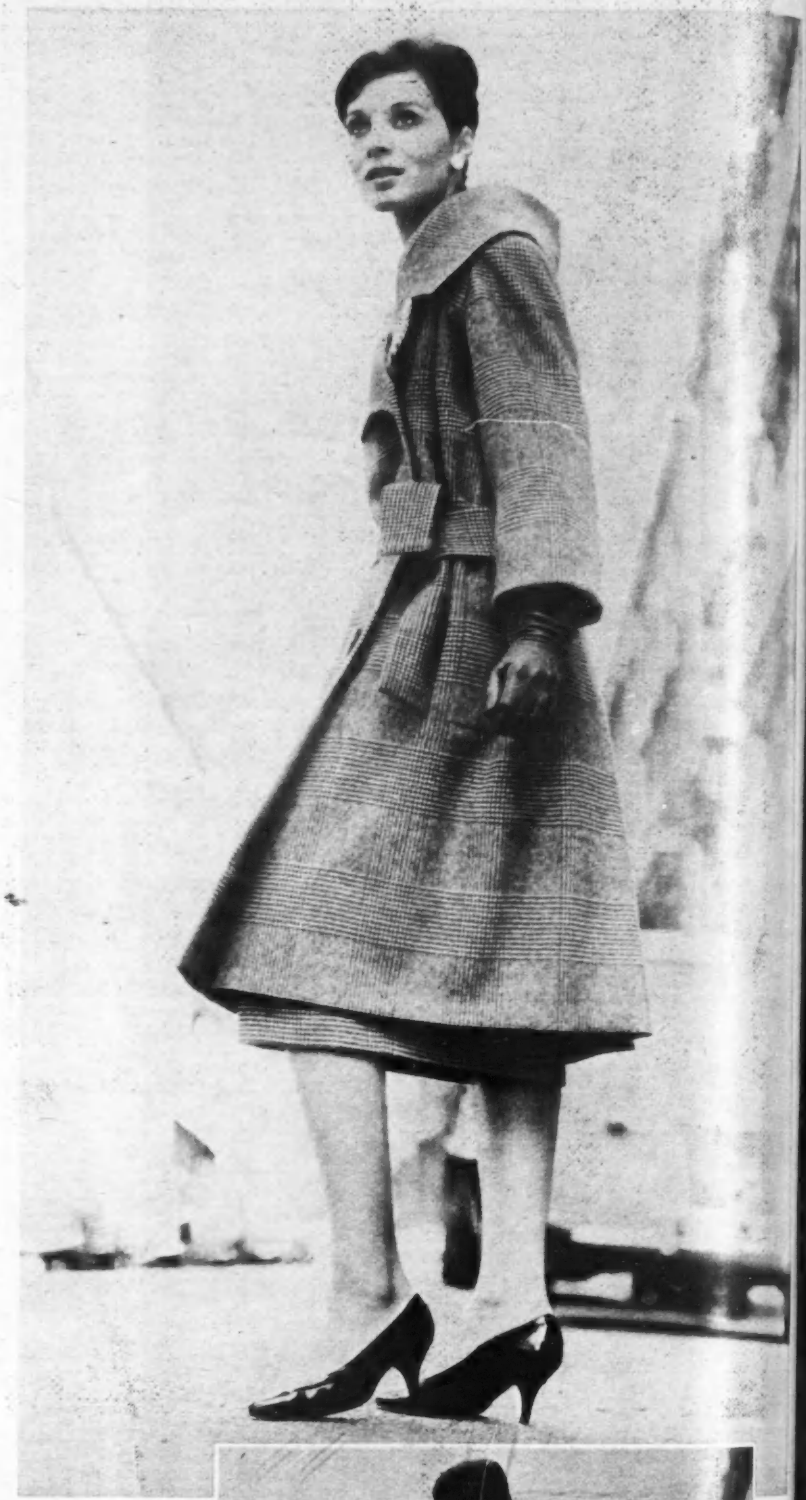
La robe courte. Rien de neuf sinon le lampion Dior, traité en velours et en taffetas. Beaucoup de noir et de blanc.

La robe à mi-cheville. Très nouvelle et qui essaye de tuer la précédente.

La robe longue, que tous tentent de relancer pour les grandes soirées. Les unes et les autres reprennent strictement les thèmes des robes de jour.

● **Enfin, le manteau.** Pièce majeure d'une garde-robe, le manteau était stationnaire depuis plusieurs années. C'est que son renouvellement dépend moins des couturiers que... du pouvoir d'achat ; l'amortissement d'un manteau s'effectue toujours sur plusieurs hivers. Mais cette année, il bouge... (*voir pages suivantes*).

V



(Dambier.)

A NOTER : le dos, large mais plat. (Dior).

Attirant : le 7/8^e

QUAND la tunique se fait manteau, la jupe dépasse de 30 centimètres environ. Traité par tous les couturiers, le 7/8 est en lainage serré, dans la gamme des beiges, des gris, des caramels, en tweed, à carreaux, en Prince-de-Galles.

Noir, broché, lamé, il accompagne les robes habillées, en même tissu.

Les deux modèles que nous avons choisi de vous présenter résument tous ses aspects « couture ».

Droit et ceinturé bas, comme celui de Lanvin, il accompagne une petit robe bête, ou une jupe de même tissu, et un chandail ou une chasuble de jersey. Col tailleur. Double boutonnage. Prince-de-Galles gris et blanc.

Ample comme celui de Dior, il peut se porter sur le tailleur. Col rond. Petits carreaux gris et blanc. Double boutonnage.

A NOTER : la ceinture basse (Lanvin).

Important : le manteau

Quand le manteau « bouge », il change complètement de ligne parce qu'il a une taille, ceinturée ou décintrée.

Tous les couturiers ont fait des tentatives dans ce sens. Et ils s'obstineront, encouragés par les acheteurs, parce que c'est la seule façon de « tuer » le manteau classique qui vit un peu trop longtemps au gré de ceux qui le vendent.

C'est dans le manteau que s'exprime le mieux la science d'un couturier, parce qu'il est fait de coupe et non d'ornements.

Les deux modèles que nous avons choisi de vous présenter sont de Pierre Cardin, dont la maîtrise, dans ce domaine, est totale. Ils vous indiqueront très précisément ce vers quoi tend la mode.

D'une part, le manteau ceinturé (à gauche), **Cardin le blouse, ce qui est hardi, et le ceinture bas, ce qui annonce l'avenir. Celui-ci est en poil de chameau.**

D'autre part, la fausse redingote (à droite), **c'est-à-dire la redingote décintrée à jupe montée bas. Et le col important. Celle-ci est en shetland parme.**

(Dambier.)

A NOTER : *l'ourlet non repassé* (Cardin).

A NOTER : *la jupe à godets* (Cardin).

RECETTES

Samedi 6, la chasse sera ouverte dans la majorité des départements français. Voici quelques recettes qui vous permettront d'utiliser au mieux les trophées d'ouverture.

● CORDON BLANC

Perdreau rôti

1 *perdreau. — 1 barde de lard. — 1 grande feuille de vigne. — 50 gr. de beurre. — Des tranches de pain. — 1 citron. — Un peu de cresson (facultatif).*

Préparation : 20 minutes.

Cuisson : 15 minutes.

Vous beurrez d'un côté la feuille de vigne et vous l'appliquez sur le devant du perdreau (celui-ci étant vidé et flambé). Vous bardez de lard et vous ficelez. Vous faites rôtir à four très chaud pendant douze à quinze minutes. La chair, pour être à point, doit être rosée. En cours de cuisson, vous retournez deux fois mais sans arroser.

D'autre part, vous avez fait dorer au beurre et dans la poêle de petites tranches de pain (coloration doré clair). Vous les disposez les unes à côté des autres dans un plat. Vous posez dessus le perdreau. Autour, vous mettez quelques quartiers de citron et de petites touffes de cresson. Le jus est servi à part. Chaque convive doit avoir avec sa part de perdreau, un croûton de pain, un morceau de la barde et de la feuille de vigne et quelques gouttes de jus.

● CORDON BLEU

Râble de lièvre rôti

1 râble de lièvre (et le foie). — De la marinade (pour 1 verre d'huile d'olive, 1 verre de vin rouge, 1/2 verre de vinaigre de vin, sel, poivre, thym, persil, oignon, carotte). — 30 gr. de beurre. — 2 échalotes. — 1 cuillerée à bouche de farine. — 1 verre de vin blanc. — 1 citron.

Préparation : 20 minutes.

Cuisson : 30 à 35 minutes par kilo.

Vous préparez une marinade : huile, vin rouge, vinaigre, sel, beaucoup de poivre, thym, persil (coupez les tiges en petits morceaux), oignons et carotte coupés en rondelles très fines. Vous faites mariner le râble pendant deux ou trois jours au cours desquels vous le retournez et vous l'arrosez plusieurs fois. Mettez la marinade dans un récipient de terre et servez-vous d'une cuiller et d'une fourchette de bois.

Quand vous retirez le râble, vous le placez dans un plat à rôtir avec un peu de beurre et la moitié de la marinade. Vous faites rôtir en comptant 30 à 35 minutes par kilo.

D'autre part, vous pilez le foie, vous le faites revenir à la poêle pendant environ 2 minutes dans un peu de beurre avec les échalotes. Vous jetez dessus la farine, le vin blanc, le persil, le thym, et vous laissez cuire pendant 15 minutes. Vous passez ensuite le tout à la passoire fine en pressant bien. Vous ajoutez le jus de citron, le reste de la marinade puis vous mélangez avec la sauce du rôti. Vous faites réchauffer et vous servez.

Sanglier ou chevreuil

Du filet de sanglier ou du cuissot de chevreuil. — De la farine et du beurre. — Des tomates, oignons, carottes, persil, thym, laurier, échalotes. — Du bouillon (ou de l'eau). — 100 gr. de lard. — 1 morceau de zeste d'orange. — 1 verre de madère. — 3 cuillerées de gelée de groseille. — 1 cuillerée de crème. — De la marinade.

Préparation : 30 minutes.

Cuisson : 30 à 40 minutes par kilo.

Après avoir fait mariner et rôtir, vous servez avec la sauce suivante :

Vous faites un roux brun que vous mouillez avec du bouillon ou de l'eau, et auquel vous ajoutez les tomates coupées en morceaux (ou de l'extrait).

D'autre part, vous faites sauter dans la poêle avec le lard coupé menu et un peu de beurre (ou de graisse), les carottes finement hachées, les oignons émincés, le persil, le thym, le laurier et, en dernier, les échalotes. Puis vous ajoutez 2 verres de la marinade et vous laissez cuire environ 20 minutes à feu doux. Au bout de 10 minutes, vous ajoutez le zeste d'orange et le madère.

Vous mélangez les deux préparations que vous laissez à feu modéré pendant encore 15 minutes.

Alors, vous passez la sauce en pressant bien afin d'exprimer tous les sucs. Vous lui incorporez la gelée de groseille délayée dans la crème. Vous remettez chauffer quelques minutes sans laisser bouillir et vous servez avec la viande rôtie.

SUZANNE ET HENRIETTE.

CHAUSSURES

Pieds moyens s'abstenir

● ***Chez les soldeurs vous pouvez trouver : petites ballerines, grands escarpins, et tons pastels.***

S'IL fait beau cette semaine, tout ira bien. Sinon, le problème des chaussures se posera de façon urgente pour tout le monde, les retours de vacances s'effectuant généralement dans le plus complet dénuement à cet égard.

Comme les hausses dans ce domaine varient de 25 à 35 % mieux vaut éviter les achats inconsidérés que vous regretteriez en octobre, une fois choisie votre garde-robe d'hiver. Pour cela, nous vous proposons d'avoir recours aux boutiques de soldes.

Les chaussures vendues dans ces magasins ont en général deux origines : les fins de série des bonnes maisons et les stocks de celles qui font faillite. En principe, les modèles n'ont pas de défaut, mais il vaut cependant mieux les examiner avec soin. Les articles valent de 40 à 50 % moins cher que les modèles correspondants vendus chez les chausseurs. Cette semaine, nous avons trouvé une paire d'escarpins verts à talon 7 cm. et bout pointu pour 2.895 fr.

Bien entendu, il ne faut pas aller dans ces boutiques avec une idée précise en tête. Il faut voir sur place.

Sachez cependant que :

● Si vous chaussez une petite pointure : 35, 36 ou 37, vous trouverez facilement des ballerines. Les pieds des Françaises grandissent, et la plupart des jeunes filles (ce sont elles qui constituent la grosse clientèle de cet article) chaussent au moins du 39.

● Si vous chaussez une grande pointure, vous aurez un plus grand choix d'escarpins, puisque les escarpins sont surtout destinés aux femmes de plus de 20 ans, et dont les pieds correspondent encore aux anciennes normes : 36, 37, 38, 38 1/2.

● Vous trouverez beaucoup de chaussures pastel : elles sont un peu démodées, mais faciles à teindre.

● Les hommes trouveront également des chaussures en solde. Surtout avec un très petit pied : 39/40, ou un très grand : 43/44. Là, il faut faire très attention. Les chaussures d'hommes se démodent moins vite que les chaussures féminines, il y a de plus grands risques pour que les modèles vendus aient un léger défaut. Une paire de « Richelieu » coûte environ 2.000 fr.

● Pour les enfants : les modèles sont très bon marché : 700, 300 ou 900 francs. Mais ils sont rarement jolis. Vous avez cependant une chance de trouver une bonne paire de sandales blanches qui « fera la soudure » jusqu'à la rentrée.

Trois adresses de soldeurs :

Armelle, 22, *boulevard des Italiens.*

L.S.C., 361, *rue de Vaugirard.*

Albert, 14, *rue de Belleville.*

A VOIR

● cinéma

L'AMOUR COUTE CHER : observation minutieuse et amusée de l'univers américain, par José Ferrer, auteur-acteur. (*Voir critique page* 29.) (*Marbeuf.*)

LES YEUX DU TÉMOIN : ceux d'une petite fille de onze ans, Hayley Mills, comédienne-née qui n'est pas encore une cabotine. (*Voir critique page* 29.) (*La Rotonde.*)

LE BEAU SERGE : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Rio-Opéra, Astor, Cinévog-Saint-Lazare.*)

LES ENFANTS DU PARADIS : Carné-Prévert sur le boulevard du crime. (*Celtic.*)

DOUZE HOMMES EN COLÈRE : Henry Fonda à la recherche de la justice. (*Lux, v.o. en soirée seulement.*)

LE CUIRASSÉ « POTEMKINE » : d'Eisenstein. Le plus grand classique du cinéma. (*Studio 43.*)

PÉPÉ LE MOKO : le premier triomphe de Jean Gabin dans sa période « dur ». (*Studio Feria.*)

FAIBLES FEMMES : beaucoup de goût, d'entrain et trois jolies (jeunes) femmes. (*Studio Raspail.*)

MONSIEUR RIPOIS : René Clément désinvolte et ironique. (*Ranelagh.*)

MOI UN NOIR : un documentaire sans précédent, improvisé par des Noirs. Un peu long, mais passionnant. (*Ciné Panthéon.*)

LA BANDERA : la Légion étrangère, selon le « réalisme » de 1935. Ce qui faisait vibrer nos parents. (*Dejazet, Moulin-Chanson, Pacific, Studio 28.*)

KANAL : épopée dans les égouts de Varsovie. (*Pagode.*)

JULIE LA ROUSSE : un petit rien, agréable grâce à Daniel Gélin et Pascale Petit. (*Lord-Byron.*)

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Vendôme, George-V.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

LES 400 COUPS : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Marivaux, Colisée.*)

DROLE DE DRAME : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

LES TRICHEURS : surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. (*Hollywood.*)

IVAN LE TERRIBLE : en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*Agriculteurs.*)

LES FRAISES SAUVAGES : l'histoire d'une solitude ; du pur Ingmar Bergman. (*Bonaparte, Plaza.*)

YANG KWEI FEI : Un des derniers films de Mizogushi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. Au même programme : NUIT ET BROUILLARD, un implacable témoignage d'Alain Resnais. (*Studio de l'Etoile.*)

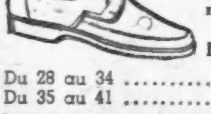
● télévision

JEUDI 3 SEPTEMBRE, A 22 H. 10 : « Jean Jaurès », émission-évocation présentée à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Réalisation Jean Boyer. Présentation : Jean Rabaut.

SAMEDI 5 SEPTEMBRE, à 20 H. 35 : « L'équipage au complet », de Robert Mallet, présenté en seconde diffusion, avec René Havard, Giani Esposito, Paul Bisciglia, etc.

LUNDI 7 SEPTMEBRE, A 20 H. 35 : « Valse de Paris », un des seuls films réalisés par Marcel Achard (de l'Académie française), avec Pierre Fresnay dans le rôle de Jacques Offenbach et Yvonne Printemps dans celui d'Hortense Schneider.

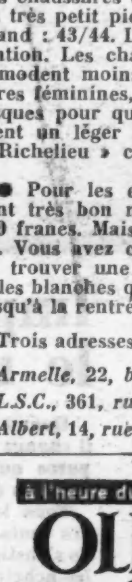
Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Djenane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Suzanne et Henriette
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

Maralex
CHAUSSEUR DES JEUNES

a sélectionné ce modèle pour la RENTREE DES CLASSES
Du 28 au 34 .... 2.990 francs
Du 35 au 41 .... 3.600 francs
85 *bis, avenue de Wagram - PARIS*
WAG. 93-93

Ce berceau est extensible...

Il grandira avec votre enfant, passant progressivement et sans transformation de 1 m. 10 au divan de 1 m. 70
C'est une exclusivité du Fabricant :
Babyclub
319, rue du Faubourg-Saint-Antoine - PARIS
Métro : Nation - DOR. 72-18
Chez lequel vous pourrez également choisir quelques créations :
Armoires - Secrétaires - Bureaux - Coffres à jouets - Commodes en chêne, manille ou rotin
Catalogue EX sur demande

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

à l'heure du cocktail
OLD NICK


le véritable « petit punch » antillais
bien glacé
sur un cube de glace
2 doigts d'OLD NICK PUNCH
1 zeste de citron
préférez-vous le préparer ?
2/3 OLD NICK RHUM BLANC
1/3 sirop de sucre de canne
1 zeste de citron
exclusivités Bardinet-Negrita

SILHOUETTE
RETOUCHES-SERVICE
DAMES
SEUL SPECIALISTE DANS PARIS DE LA TRANSFORMATION
49, rue de la Victoire - PARIS
Tél. TRI. 14-82

La marche du temps

(Suite de la page 12.)

sard. On creuse, on patauge dans la boue noire et odorante, on s'arrache les concessions, on creuse plus profond pour aspirer le pétrole du voisin dont le puits, ainsi, se tarit, on se tue de temps en temps.

« *Notre puits déborde* », hurlent un jour des prospecteurs : 600.000 litres de pétrole en 24 heures ! Aucun stockage de prévu ! Loin autour du geyser, on construit un mur circulaire de soutènement. L'huile grimpe dans ce bol, le franchit, se perd dans la nature, imprègne le terrain, descend en ruisseaux gluants des collines jusqu'à Oil Creek... Résultat : le pétrole valait 2 dollars le baril en 1859 ; on l'offre à 10 cents en 1862. Une misère, pense John D., pour un petit creuseur de puits. Lui, il a son idée : les autres creuseront et feront jaillir le pétrole et John D. Rockefeller le raffinera et le vendra.

Que ce pétrole devienne ensuite huile d'éclairage, gaz, huile de graissage, colorants, goudron, paraffine, produits pharmaceutiques, etc. n'intéresse pas le moins du monde le fils du maquignon de Richford. En 1859, il construit une raffinerie minable qui, en trois ans, rapporte 100.000 dollars à lui et à ses associés. En 1865, il déplore si fort le peu de rendement de l'affaire qu'il la rachète pour 72.500 dollars seulement à ses trois associés ravis de se partager un si beau magot.

De l'aventure à l'industrie

Cinq ans plus tard, le 10 janvier 1870, John D. Rockefeller fondait la Standard Oil au capital d'un million de dollars. Pourquoi « Standard » ? Parce qu'il était évident pour John D. qu'il fallait « standardiser » la qualité du produit, d'où qu'il vienne. Encore quelques années et il est le premier milliardaire — en dollars — des Etats-Unis. « *Désormais, pendant un demi-siècle* (écrit Harvey O'Connor (1), ancien délégué de l' « Oil Workers International Union » (2), *l'histoire du pétrole se confondit avec celle de John D. Rockefeller (...). Rockefeller avait préféré, laissant à l'entreprise individuelle les risques de la prospection, se poster sur les grands chemins, voies ferrées ou pipe-lines qui acheminaient le pétrole vers le marché. Les chemins de fer lui versaient des ristournes, non seulement sur ses propres expéditions, mais sur celles de ses concurrents. Quand de nouveaux pipe-lines de la Pennsylvanie à la côte menacèrent son monopole, il les acheta (...). Pour évincer ses concurrents dans la vente au détail du pétrole lampant, il alla jusqu'à se faire épicier en gros. C'était à la fois le forban qu'ont décrit ses ennemis et un homme avec qui on pouvait collaborer; plutôt un meneur de meute qu'un solitaire (...). Il ne ruinait un concurrent sérieux qu'après avoir essayé de l'acheter. Quand il payait en actions de la Standard, le concurrent était riche à jamais, comme le seront ses héritiers tant que la compagnie vivra.* »

« *Plus que quiconque*, écrit l'un de ses biographes, Max Ball (et cela est aussi vrai) *John D. Rockefeller a su transformer ce qui menaçait de demeurer longtemps encore un exploit hasardeux d'aventurier en une industrie méthodiquement organisée.* » Aujourd'hui, la Standard Oil Company (New Jersey), société dont le chiffre d'affaires n'est égalé par aucune entreprise au monde « *ne produit, ne raffine, ne transporte ni ne vend une seule goutte de pétrole.* » Elle se contente de « contrôler » un cinquième environ des affaires de pétrole dans le monde. Pour qui crie au trust, au capitalisme et à l'immoralité, la Jersey répond que 71 % de ses actionnaires détiennent moins de 100 titres chacun. Elle n'ajoute évidemment pas que « *les chiffres du comité temporaire de l'Economie nationale établissaient à la veille de la seconde guerre mondiale que les cent plus gros actionnaires — pour la plupart descendants du premier Rockefeller et de ses associés — possédaient 47 % du capital.* »

Depuis, au flanc du Léviathan, ont proliféré d'autres monstres : la Shell, la Texas Company, la Gulf Oil, la Mobil Oil, etc. Depuis, le moteur à essence, le moteur à mazout — et la première guerre mondiale — ont assuré une formidable expansion à l'industrie pétrolière. En 1917, Clemenceau s'écriait : « *Chaque goutte de pétrole vaut une goutte de sang !* »

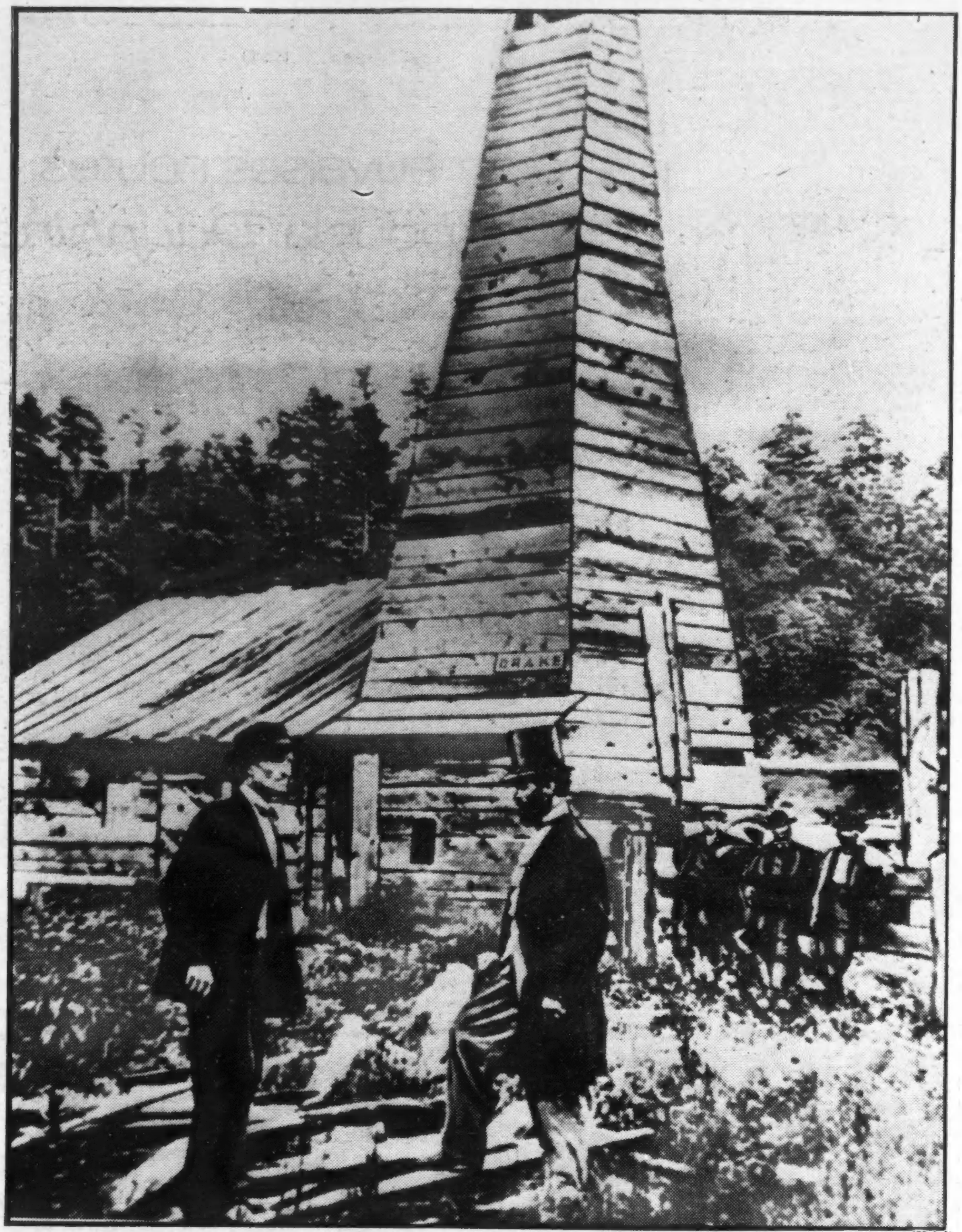
Depuis, l'appétit d'essence — cet « esprit volatil » du pétrole dont, à l'origine, on ne savait que faire : on le jetait — est devenu monstrueux : 420.000 litres en 1859, 300 milliards en 1958. Et rien à craindre du moteur atomique : la chimie propose chaque jour de nouveaux débouchés.

Vieux chers (comme on dit en anglais) colonel Drake et oncle Billy, vous creusiez des trous, il y a tout juste cent ans ! Un heureux coup de votre trépan préhistorique et vous avez forcé la serrure de la boîte de Pandore. Votre aventure, un jeune homme aux yeux gris et à l'abord glacial en a fait une « affaire » et si, aujourd'hui, nous voulions continuer à raconter cette longue histoire dont vous fûtes les premiers Robinsons, nous parlerions « politique ».

THOMAS LENOIR.

(1) « L'Empire du Pétrole ». Editions du Seuil.

(2) Syndicat des travailleurs du pétrole dépendant de la centrale syndicale C.I.O.



(Usis)

LE PREMIER PUITS DE PÉTROLE (A DROITE : LE COLONEL DRAKE).
« Un brevet ? A quoi bon ? »

Mots croisés n° 203

HORIZONTALEMENT : 1. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, peut fort bien être commise avec hauteur. — 2. Chipé et percé. — 3. Ne laisse pas des intérêts intacts. Le revuiste est presque aussi oublié que l'opérette. — 4. Gibier liquide pour le douanier pyrénéen. — 5. Précède souvent une date secrète. Pierre scandinave ou môle anglais. — 6. Descend dans une fameuse sérénade. — 7. Dans Avignon, Limoges, Strasbourg. Permet aux choses et aux hommes de se faire. — 8. Visite qui ne se fait pas sur invitation. — 9. De blanche, il y a quarante ans, est devenue noire, mais trop souvent rouge. En épelant, disparition. — 10. Pas à son aise.

VERTICALEMENT : I. Permet de décrire des arcs de cercle, sans déplaisir. — II. Met fin à un flottement. Le populaire dit aussi châtaigne. — III. Semblent vraiment monovitellins. Dans le champ. — IV. Perd du poids. Maniée par l'infirmière ou le tapissier. — V. Initiales d'un célèbre biographe trégorois. Joindre des fils ou des câbles, sans les nouer. — VI. Assemblerai deux pièces métalliques. — VII. Son esprit permet des réussites laborieuses. Présente des plis mal venus. — VIII. Intéresse doublement le vieux physicien.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	P	E	T	T	E
2	A	V	E	R	S	I	O	N
3	T	A	P	O	T	E	N	T
4	O	R	A	■	E	P	A	R
5	B	O	R	D	■	O	L	E
6	L	■	T	E	I	L	■	M
7	E	L	A	■	S	O	L	E
8	P	I	G	E	E	■	E	L
9	A	N	E	U	R	I	N	E
10	S	O	R	R	E	N	T	E

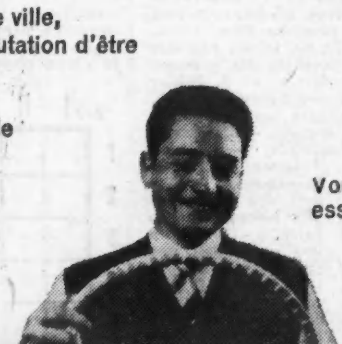
Solution du n° 202

203	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4								
5				■				
6		■					■	
7			■					
8								
9						■		
10								

pas de mauvaises routes
pour la Dauphine 1960...

Quand on va de Saint-Omer à Cassel, à l'entrée de cette dernière ville, il y a un bout de route que vous connaissez peut-être : il a la réputation d'être impitoyable pour la voiture et pour les passagers.
C'est à cet endroit que nous avons posté notre photographe.
Le compteur de notre nouvelle Dauphine à suspension Aérostable marquait 90 quand ce cliché a été pris.
M. Landrot, concessionnaire à Boulogne-sur-Mer était au volant.
Il nous a avoué ne pas avoir reconnu la route...
et pourtant il y passe toutes les semaines.
Demain, vous prendrez la route (toutes les routes)
en vitesse, en douceur,
en sécurité, c'est-à-dire en Aérostable.

simples, increvables et n'exigeant aucun entretien particulier les coussins pneumatiques Aérostable ajoutent à la sécurité de la formule amortisseur télescopique + ressort hélicoïdal l'élasticité douillette d'un matelas d'air à la pression atmosphérique véritable régulateur anti-choc et anti-tangage



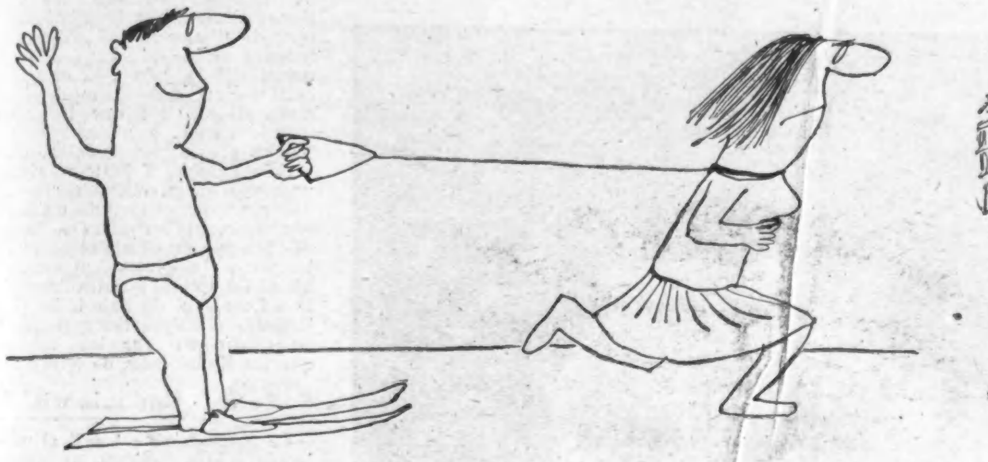
Vous aussi, essayez-la !

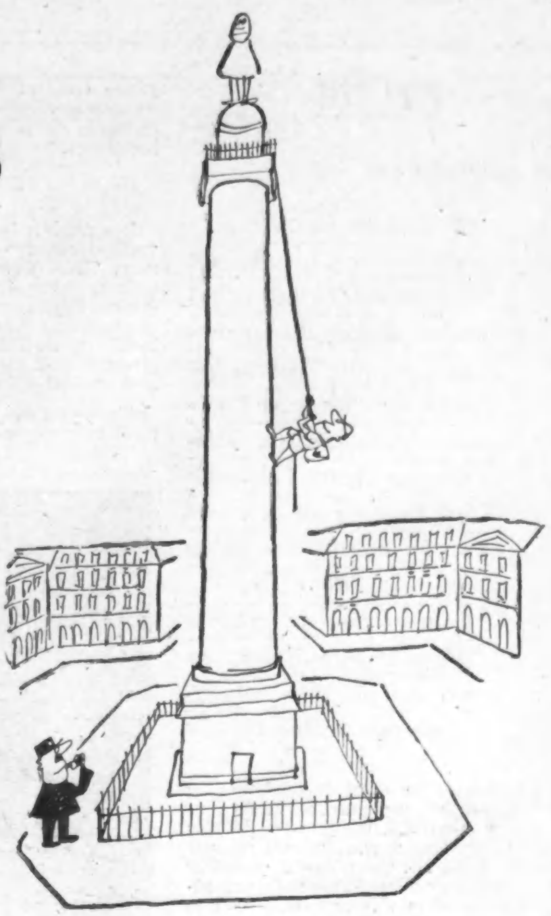
Dauphine à suspension AEROSTABLE brevet Grégoire

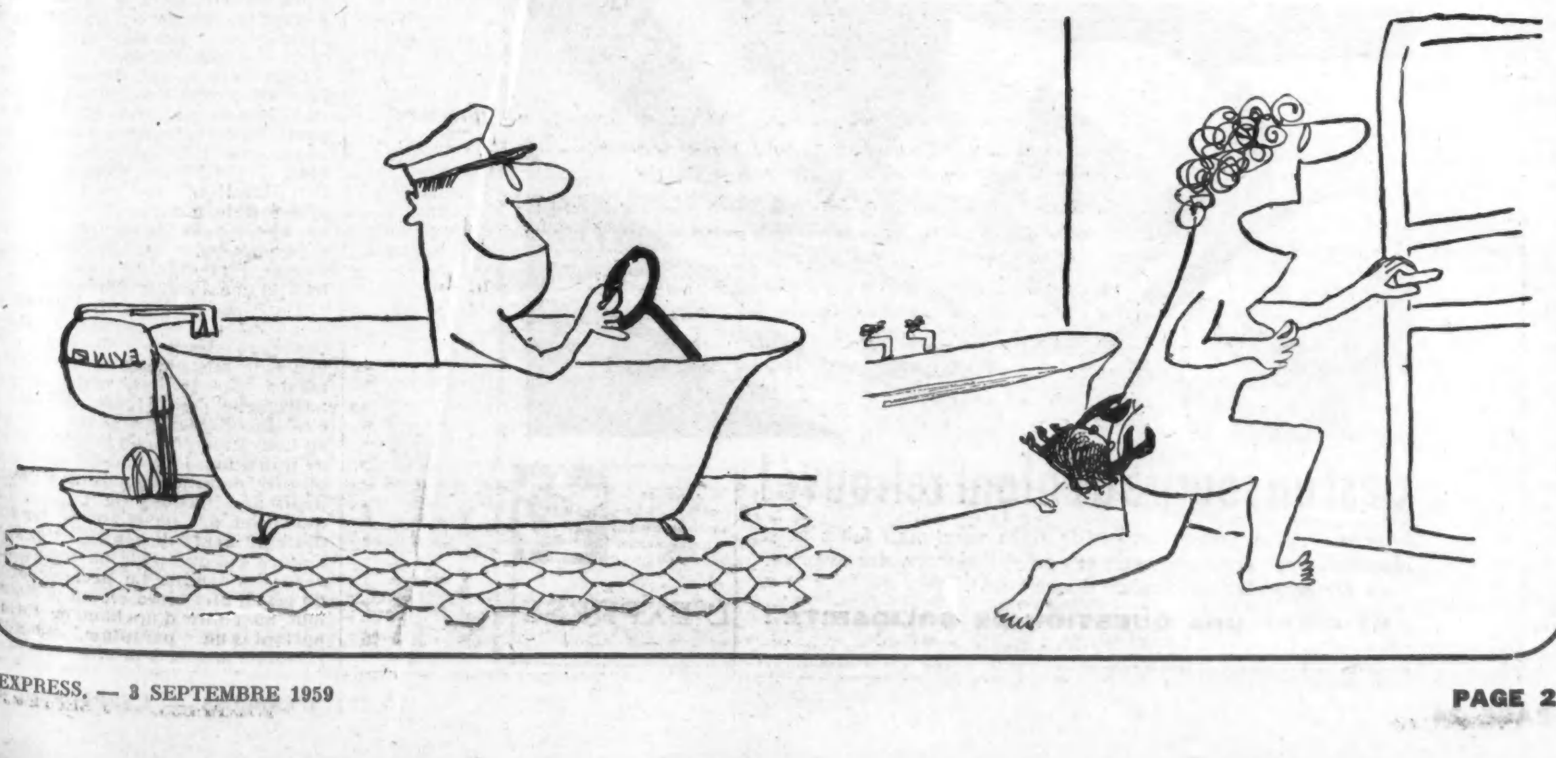
RENAULT

RETOUR DE VACANCES

par SINÉ







ETUDE

Le nouvel âge

Arthur Koestler, le célèbre auteur du « Zéro et l'Infini », qui mène depuis de longues années une campagne personnelle contre l'univers communiste, s'interroge cette semaine sur l'avenir au moment où le monde sort de ce qu'il appelle « l'âge de l'Apocalypse ». « L'Express » publie ici, en exclusivité, ses conclusions inattendues.

DANS un restaurant de pêcheurs du Lavandou, un jour de septembre d'il y a vingt ans, la serveuse déclara d'une voix neutre en déposant un plat sur la table : « *On vient d'annoncer à la radio que les Allemands ont envahi la Pologne.* » A côté de nous, une grosse Française en deuil commenta avec une évidente satisfaction : « *Nous entrons dans l'âge de l'Apocalypse.* »

Maintenant que les jours de l'Apocalypse se sont enfoncés dans le passé, on peut se demander comment les historiens futurs désigneront l'âge qui leur a succédé. Plusieurs noms ont été proposés : l'âge de l'Homme moyen, l'âge de l'Angoisse, l'âge du Jukebox, l'âge de l'Espace. Chacun d'eux correspond à une vérité partielle sans toutefois que la somme des parties aboutisse à un tout cohérent. C'est pourquoi on pourrait suggérer une autre dénomination : l'âge du Paradoxe.

Le paradoxe le plus spectaculaire est peut-être que la planète n'a jamais été si profondément divisée *politiquement* alors qu'elle n'a jamais présenté une plus grande uniformité culturelle. Voyageant à la vitesse du son et communiquant à la vitesse de la lumière, nous sommes entrés dans une ère d'osmose culturelle où les influences rayonnent à travers des frontières poreuses, où les traditions s'étiolent, où les individualités s'effacent et où une civilisation homogène, un style de vie standardisé commencent à s'imposer dans le monde entier.

Pour prendre les exemples comme ils viennent, nous avons maintenant une sorte d'esperanto architectural qui rend les quartiers neufs de Tokyo indifférenciables de ceux de Stuttgart ou du Cap. Les mêmes blocs de béton armé et de verre se dressent à Zurich et à La Nouvelle-Delhi, bercés du même concert de doléances sur l'insoluble problème de la circulation, et entourés de la même prolifération de banlieues.

Sur toute la terre

Les modes, les goûts, les styles, les vogues ont toujours été exportables, mais ils voyageaient autrefois à un rythme nonchalant. Aujourd'hui, des ondes électromagnétiques les répandent en un éclair sur toute la terre. La boîte de nuit la plus populaire du quartier des geishas de Kyoto s'appelle aujourd'hui « Bar Brigitte Bardot ».

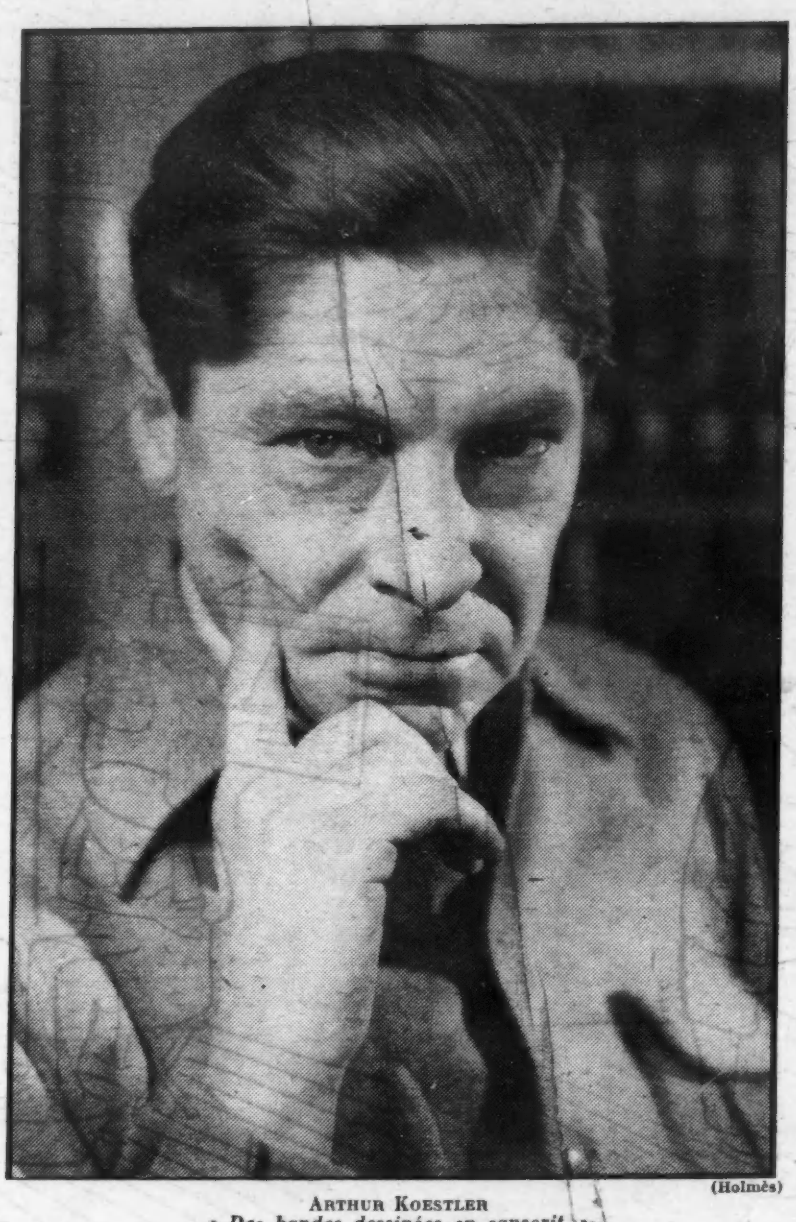
L'autocar qui, à 5 heures du matin, relie l'aérodrome de Bangkok au centre de la capitale thaïlandaise, est équipé d'un haut-parleur qui diffuse les derniers succès des chanteurs de charme américains et fait douter le voyageur de la nécessité d'un si long voyage. Le désert d'Arabie est labouré par les Cadillacs et les produits de l'artisanat eskimo vendus à l'aéroport d'Anchorage, en Alaska, évoquent le même style « grand magasin » que les statuettes de Krishna en matière plastique adorées dans les maisons indiennes.

Qu'on s'en réjouisse ou non, le glissement vers une culture uniforme et stéréotypée est devenu irrésistible.

Il est irrésistible parce que les moyens de communication modernes ont engendré une nouveauté historique : une culture contrôlée par réaction. Autrefois, l'individu créateur s'adressait surtout à une élite instruite et ne pouvait jamais connaître exactement l'étendue de son public. Sa gloire dépendait en grande partie, à ses yeux, de la postérité. Aujourd'hui, un formidable appareil de transmission et de réception s'est interposé entre le créateur et son public.

Cela aussi bien pour le potier que pour le poète, pour le fabricant de meubles que pour le compositeur ou le savant. Le mécanisme qui amplifie, multiplie et distribue la production culturelle fonctionne également dans l'autre sens : il renvoie au producteur (sous forme de chiffres de vente ou de nombre d'entrées) des informations précises sur le genre de musique, de papier mural, de roman historique ou de philosophie populaire que désire le public. Et ce que révèle cette « réaction » des moyens de communication, c'est que le public du monde entier, à quelques variations locales près, désire la même chose.

Cela conduit à l'étape suivante du processus de nivellement : le contrôle par réaction permet de préparer des réponses préfabriquées à la plupart des besoins matériels et culturels. Les journaux imprimés en sanscrit publient les mêmes bandes dessinées que le « Courier » de Salt Lake City. Les jodleurs du Vorarlberg dansent avec leurs *dirndls* sur les mêmes airs que les Komsomols de Sverdlovsk.



ARTHUR KOESTLER
« Des bandes dessinées en sanscrit. » (Holmès)

Une minorité lucide

Le phénomène est déjà si universellement admis que nous ne remarquons même plus à quel point nos émotions sont préfabriquées. La « pin-up » aux proportions hanches-buste et à l'expression soigneusement calculées est devenue le rêve préfabriqué de millions d'hommes de toutes les races et de tous les goûts, ramenés à un commun dénominateur. Quel que soit l'émetteur sur lequel on branche son poste de radio le soir, il y a de grandes chances — là encore avec quelques variations locales mineures — pour qu'il en sorte une purée acoustique destinée à satisfaire certains besoins émotionnels fondamentaux : le bromure des pots-pourris Musak, le sirop des chanteurs de charme, le stupéfiant ou l'aphrodisiaque du jazz ou du rock-and-roll.

Sans doute les éditions à bon marché et les concerts du dimanche ont-ils donné un plus large public à la bonne musique et à la bonne littérature. Mais le progrès est mince comparé à la grande régression due à la télévision commerciale et aux autres distractions de masse.

Une minorité lucide s'inquiète de cette évolution. Mais cette minorité ne cesse de diminuer en importance relative, en raison d'une double révolution : l'entrée en scène, depuis la guerre, d'une part, des anciennes classes sous-privilégiées et, d'autre part, des races sous-développées, comme consommateurs de culture et contrôleurs du processus de réaction. De même que les anciens lieux de plaisir des privilégiés, du golfe de Naples jusqu'à l'Engadine, ont été envahis par une nouvelle classe de « vacanciers », qui les rend pratiquement indifférenciables de Coney Island ou de Blackpool, de même, partout et dans tous les domaines, ce sont les groupes autrefois étrangers à la culture qui dictent le style de vie, les canons de la beauté, les formes destinées à remplacer celles d'autrefois.

D'un autre point de vue, pourtant, l'évolution vers une culture mondiale, stabilisée au niveau du plus petit commun dénominateur, contient certaines promesses. Elle est conforme, après tout, à l'idéal de Tolstoï, pour qui l'art devait utiliser un langage compréhensible à tous. Il s'en remettait au « goût inné du peuple », refusant de comprendre que le goût naturel, comme l'intelligence naturelle, est le fruit d'une longue éducation.

Tous les mouvements de réforme démocratique et sociale, depuis les Gracques jusqu'à nos jours, ont affirmé que leur but n'était pas le « nivellement » par le bas, mais l'élévation universelle des niveaux de vie. Mais c'est inévitablement le premier qui a eu lieu, au moins pendant les périodes de transition. La même loi semble s'appliquer dans le domaine culturel, en dépit des illusions de Tolstoï. La liquidation des quartiers de taudis ou des continents de taudis exige que la culture s'aligne pour un temps au niveau des taudis. Le premier produit du réveil africain a été un personnage tout nu coiffé d'un haut de forme et portant un parapluie. L'âge de l'Homme moyen a produit Liberace.

Ce n'était qu'un peu de VOTRE SANG...

c'est un sourire d'enfant retrouvé !

N'hésitez pas à donner un peu de votre sang, mais faites aussi identifier votre groupe sanguin et portez toujours votre carte sur vous. De toutes façons, c'est un drame évité...

...ET C'EST UNE QUESTION DE SOLIDARITÉ !

ADRESSEZ-VOUS AU CENTRE DE TRANSFUSION DE VOTRE VILLE. A PARIS : 1, R. A. CABANEL, XV^e

ANNONCE OFFERTE AUX GRANDES CAUSES NATIONALES PAR L'EXPRESS

DANS UN BAR DE PIGALLE. (Charpentier)

DANS UN BAR DE KYOTO. (Magnum)

« Une nouvelle mutation est en cours... »

Dans le domaine politique, le glissement par osmose vers l'uniformité et l'homogénéité se traduit par le développement de divers mouvements fédératifs dans le monde entier : en Arabie, dans l'Asie du Sud-Est, sur le continent européen. Dans ce dernier cas, le sentiment d'unité des représentants de la jeune génération qui, à travers des frontières de plus en plus transparentes, voyagent sans passeport de la Hollande jusqu'en Sicile, est très en avance sur celui qui se dégage des débats de l'Assemblée de Strasbourg. Pour cette « génération silencieuse » de jeunes gens graves et si étonnamment semblables d'allure et d'aspirations, l'unité européenne est devenue une réalité psychologique, même si elle ne doit être politiquement réalisée que dans longtemps.

Un Martien débarque...

Contrastant avec cette tendance générale à l'unité politique et à l'uniformité culturelle, une frontière court cependant tout autour du globe, sorte de canal martien protégé par des champs de mines et le long duquel des soldats patrouillent avec des baïonnettes démodées. Ce canal n'est interrompu que sur les territoires des races encore nouvelles sur la scène politique ; là, les champs de mines sont disposés entre les partis et les classes.

Pourtant, si un Martien d'une intelligence supérieure, débarquant de sa soucoupe, tentait de définir l'essence du conflit, il aurait le plus grand mal à s'y reconnaître.

On lui dirait, par exemple, que le conflit oppose la « droite » et la « gauche ». Il découvrirait ensuite que le terme de « gauche politique » est né dans l'Assemblée nationale française après la Révolution de 1789, qu'il est devenu associé aux « opinions libérales », qu'il a perdu peu à peu toute signification précise tout en augmentant sa valeur sentimentale, au point qu'à la veille de la dernière guerre, une demi-douzaine de partis réactionnaires siégeant à la droite de l'hémicycle dans la Chambre des Députés faisaient figurer le mot « gauche » dans leur nom. Le terme « extrême gauche », lui, désignait les adorateurs de la tyrannie et de la terreur.

Le Martien serait également déconcerté par la signification du mot socialisme, qui apparaît dans des combinaisons aussi variées que « National socialisme », « Socialisme soviétique », « Socialisme chrétien » qui recouvrent des philosophies et des politiques diamétralement opposées. Il en conclurait que l'âge du Paradoxe a sombré dans un chaos sémantique où les Etats policiers sont appelés « démocraties populaires » et où les idoles de bois ont été remplacées par des idoles verbales.

Sémantique et Martiens mis à part, les raisons pour lesquelles nous sommes contraints de vivre dans un monde divisé au moment même où les moyens de communication modernes resserrent son unité restent difficiles à déterminer. Une très forte proportion de la population des deux camps et surtout des territoires « non engagés » continue à croire que le canal sépare le camp « socialiste » du camp « capitaliste », le « socialisme » étant généralement défini comme l'application de la philosophie de Marx et d'Engels.

Mais cette philosophie était d'inspiration cosmopolite et rejetait la notion même de souveraineté nationale, alors que celle-ci est devenue aujourd'hui le mot d'ordre de la diplomatie soviétique qui a fait du mot « cosmopolite » (précisé par l'adjectif « déraciné ») un terme d'injure. Quant aux partis socialistes de notre hémisphère, ils ont aussi perdu leur élan internationaliste. Lorsqu'il était au pouvoir, le Labour Party est resté constamment hostile à l'intégration européenne, dont les fondations ont été posées par des ultra-conservateurs comme les vétérans catholiques de Gasperi et Adenauer. Partout, dans le monde d'après guerre, les partis socialistes ont donc cessé d'être socialistes dans la mesure où ils ne représentent plus le fer de lance de l'internationalisme.

Un équilibre convenable

Si nous quittons la scène internationale pour la politique intérieure, nous trouvons une confusion plus grande encore. Du point de vue de la liberté d'expression et d'assemblée, des élections représentatives, du droit à l'opposition politique, la situation dans les deux moitiés « capitaliste » et « socialiste » du monde est presque exactement l'inverse de ce que leur désignation semblerait suggérer. S'il existait une boussole politique réglée selon les oppositions traditionnelles, son aiguille ne cesserait de pivoter en tous sens et le navigateur perdrait rapidement la tête. C'est précisément ce qui semble être arrivé à d'innombrables navigateurs politiques.

Ce n'est que dans le domaine économique qu'une distinction claire apparaît. Mais là encore, les réalités ne correspondent ni d'un côté ni de l'autre aux cadres théoriques traditionnels.

Il est devenu évident, d'une part, que, *ceteris paribus,* le Socialisme d'Etat ne se distingue pas du Capitalisme d'Etat. D'autre part, la « libre entreprise » a cessé d'être libre dans une économie contrôlée, et la propriété « privée » devient de moins en moins privée dans une société technocratique. Le problème qui se pose à chaque pays n'est plus de choisir entre les formules abstraites de la nationalisation ou de la libre entreprise mais de trouver un équilibre convenable entre les deux.

Retour à la modération

Quant à l'« exploitation capitaliste », elle continue indéniablement d'exister, mais il en va de même de l'exploitation par l'Etat dans l'autre moitié du monde. Dans le camp « socialiste », les syndicats ont été transformés d'instruments de défense en instruments de contrôle de la classe ouvrière. Dans le camp « capitaliste », ils sont devenus des groupes de pression qui se soucient aussi peu de l'intérêt national que n'importe quel autre groupe d'intérêts particuliers.

Ainsi, bien que la cassure entre les deux mondes reste aussi tranchée que jamais, les luttes idéologiques sont devenues des batailles confuses. Les alternatives « gauche ou droite », « capitalisme ou socialisme » n'ont plus rien à voir avec le conflit entre l'Est et l'Ouest ni avec les problèmes intérieurs des pays occidentaux. Elles reposent sur des concepts vieux d'un siècle, transportés d'un âge de guerre de position entre les classes dans le monde infiniment plus fluide et plus complexe du XXe siècle. Elles apparaîtront bientôt comme aussi dépourvues de sens que la guerre entre les Cavaliers et les Têtes Rondes.

Il existe des précédents connus à une telle situation. A différents moments de l'Histoire, il a semblé que le monde civilisé tout entier allait devenir musulman ou chrétien, catholique ou protestant, monarchiste ou républicain, capitaliste ou socialiste. Le conflit s'est chaque fois terminé sans qu'aucun des camps remporte la victoire et l'arrêt des combats a chaque fois provoqué un déplacement d'intérêt, les mots d'ordre d'autrefois perdant toute signification et les passions d'hier étant dirigées vers de nouveaux objectifs. D'un conflit entre Eglises, la guerre de Trente Ans s'est transformée pendant son déroulement même en un conflit entre dynasties et nations. Par une série de sauts évolutifs, la conscience religieuse s'est transformée en conscience nationale, puis en conscience sociale.

Certains signes indiquent qu'une nouvelle mutation de ce genre est en cours. Si l'équilibre peut être maintenu entre les deux camps pendant quelques dizaines d'années encore, il est possible qu'une nouvelle génération, sourde aux vieux slogans et immunisée contre les idéologies, mette un terme à l'âge du Paradoxe. Car les générations d'après guerre manifestent à un remarquable degré la tendance à l'uniformisation culturelle que j'ai signalée tout à l'heure et les informations dont nous disposons indiquent qu'il en est de même dans l'autre camp. Les jeunes technocrates, bureaucrates, ingénieurs et administrateurs de là-bas semblent considérer les statues de Marx comme des reliques victoriennes et adopter envers sa philosophie la même attitude que les étudiants de nos universités à l'égard du « Fardeau de l'Homme Blanc ».

Après les débauches idéologiques de la première moitié du siècle, un retour à la modération s'est amorcé qui nous entraîne vers un monde sans doute assez morne, fade et standardisé, mais unanime dans sa volonté de survivre.

ARTHUR KOESTLER.

(Copyright Opera Mundi and « L'Express »).

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Arthur CONTE

Les hommes ne sont pas des héros

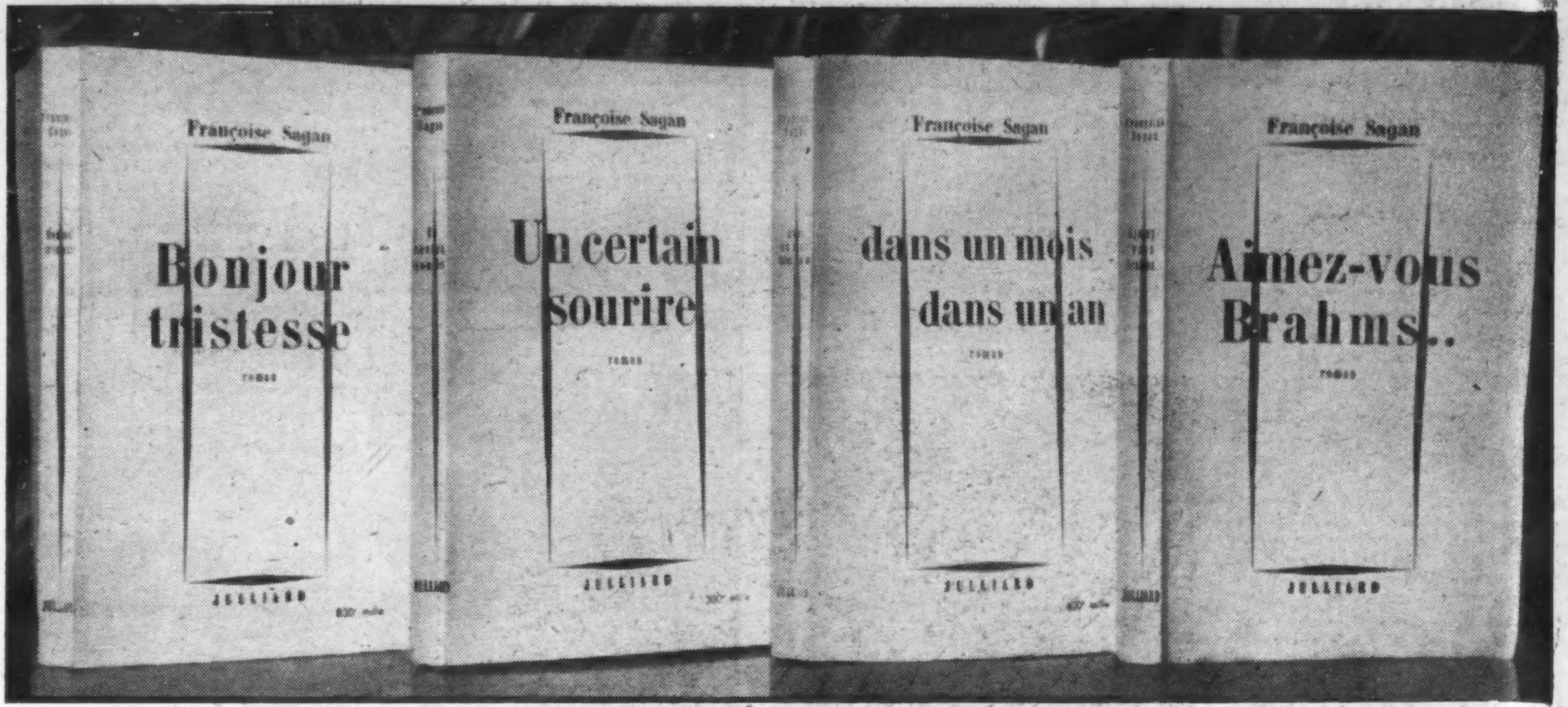
A travers le destin d'une famille de paysans catalans, les Forner, c'est en fait l'histoire d'une génération — celle de 1940 — que retrace dans son nouveau roman Arthur Conte. Les quatre enfants Forner vont en effet, chacun dans la direction qui lui est propre, vivre le drame de leur époque et en assumer tous les risques. On voit l'ambition de l'auteur. Brossant une fresque qu'animent une foule de personnages et de multiples décors, Arthur Conte a écrit avec « LES HOMMES NE SONT PAS DES HEROS » un très beau roman social qui est en même temps, sur le plan historique, un passionnant document sur ces vingt dernières années.

Maurice DENUZIERE

Les trois dés

Trois hommes — un père jésuite, un journaliste et un peintre célèbre — se trouvent réunis dans un petit village de Savoie. Dominique, le peintre, est en train d'achever dans l'église du village une fresque dont le thème est l'Art, l'Amour et la Mort, et il veut donner au visage de la femme qui symbolisera l'Amour les traits d'Ilse, avec laquelle il a vécu jadis une grande passion spirituelle. Mais Ilse refuse de revoir Dominique et amenée par ses amis devant la fresque elle ne reconnaîtra pas son image. Le sacrifice du réel au profit d'une réalité plus haute est le thème profond de ce roman sensible et grave récemment paru en librairie, où l'on peut retrouver en écho la beauté platonicienne de l'œuvre de Charles Morgan.

JULLIARD



1954 — 1956 — 1957 — 1959

Une œuvre qui n'a pas encore atteint mille pages...

CRITIQUE

● *Peut-elle aller ailleurs ? Peut-elle aller plus loin ?*

Aimez-vous Brahms..

par Françoise Sagan. Ed. Julliard. 187 pages, 690 francs.

IL est toujours difficile de parler des monstres sacrés, surtout lorsque ce monstre se présente sous l'aspect d'une jeune femme frêle de 24 ans. Sa renommée est venue trop rapidement, trop brusquement, alors que la gloire lentement conquise des quelques très grands écrivains vivants nous semble normale, presque organique : le temps a permis de nous habituer à leur réputation. Rien de tel chez Françoise Sagan. Chacun de ses nouveaux romans se présente comme une nouvelle épreuve à la face du monde, un examen qu'elle passe devant ses quelques millions de lecteurs éparpillés sur tous les continents, sans parler, bien entendu, de ceux « qui l'attendent au tournant », avec un sentiment d'où toute bienveillance est radicalement exclue.

Son succès mondial reste, en effet, ambigu. D'autres écrivains — surtout des femmes — ont déjà connu des réussites comparables dans le domaine du tirage. Mais personne n'a considéré un seul instant que leurs romans relèvent de la littérature et dépassent le cadre du délassement fugitif. Françoise Sagan, elle, a obtenu deux réussites : elle a atteint le grand public, sans perdre l'estime de la critique. Dans tous les pays du monde, elle a gardé, malgré son succès commercial, des partisans farouches parmi ses collègues, qu'ils soient de sa génération ou de la précédente.

N° 4

Il y a donc un phénomène Sagan, à deux aspects. Chacun de ses romans appelle deux explications : une critique purement littéraire, c'est-à-dire un jugement de valeur, et en second lieu une explication sociologique de leur succès.

Son dernier roman, « Aimez-vous Brahms.. », permet de voir, plus clairement peut-être que ses précédents livres, ses mérites et ses limites au point de vue littéraire. D'abord, parce qu'il est son quatrième roman et qu'il nous autorise à l'examiner comme fragment d'une œuvre d'ensemble, même si la totalité de cette œuvre n'a pas encore atteint mille pages.

Cette minceur, à elle seule, marque une limite. Les plus convaincus vont invoquer, je sais, Mme de La Fayette ou Benjamin Constant, pour écarter cette objection. Je ne crois pas qu'on serve Françoise Sagan avec des comparaisons si augustes : on risque plutôt de l'écraser. Certains écrivains ont remplacé le souffle épique par la perfection, mais on chercherait en vain chez elle cet achèvement que seule confère la maturité. Radiguet est une exception dans le domaine romanesque parce qu'il a accepté la jeunesse comme un état définitif ; alors que toute l'œuvre de Françoise Sagan est *une quête de la maturité.*

Moins vite

« Aimez-vous Brahms.. » s'insère parfaitement dans cette quête, le thème majeur de l'auteur. Ils sont trois : un quadragénaire, un jeune homme de 25 ans et une femme vers la fin de la trentaine. Paule s'efforce de croire un instant que la jeunesse de Simon la consolera de l'inconsciente cruauté de Roger. Mais, la crise dépassée, elle retourne chez Roger, ou plutôt elle continue sa vie *avec* Roger. Aucun lecteur attentif de Françoise Sagan ne pouvait douter un seul instant de cette issue : dès les premières pages, nous avons un jeune homme seul qui ne s'attaque pas à une femme seule pour la détourner d'un homme, également seul, mais qui conteste un couple, un couple qui a construit sa vie, édifié une existence à deux éprouvée par le temps. Simon se heurte à cette œuvre bâtie ensemble grâce à la durée, cet élément mystérieux que conjure dans chacun de ses livres la jeune romancière.

« Le temps l'instruirait mieux qu'elle et moins vite. » Il semble que le « moins vite », la patience, soit un élément capital dans la conception du monde de Françoise Sagan. « Il lui faudrait beaucoup de patience, beaucoup de tendresse et sans doute beaucoup de temps. Et il se sentait patient, tendre, avec toute la vie devant lui. »

A la seule exception de « Dans un mois, dans un an », hommes et femmes mûrs sont les véritables héros de Françoise Sagan. Raymond (le père) et Anne dans « Bonjour Tristesse », Luc et Françoise dans « Un certain sourire », Paule et Roger dans « Aimez-vous Brahms.. ». Mais les narratrices des deux premiers livres représentaient ce type de jeune fille « moderne » qui a fait l'originalité profonde de Françoise Sagan. Cette fois, la jeune fille est remplacée par un jeune homme, Simon, personnage assez arbitraire et qui n'a pas l'évidence première de Cécile, de Dominique ou de la Josée de « Dans un mois, dans un an ». Les romans de Françoise Sagan ont toujours été considérés, à tort ou à raison, comme des témoignages sur la jeunesse d'aujourd'hui et en particulier sur les jeunes femmes. On peut se demander si ses lecteurs ne seront pas déçus par cette absence inattendue.

Cette élimination est pourtant refus de la facilité. L'auteur renonce à des expériences et réminiscences plus ou moins personnelles pour tenter le saut de l'autobiographie au roman. Je ne crois pas qu'elle ait pleinement réussi.

Déjà la construction un peu floue de « Dans un mois, dans un an » laissait insatisfait. Mais il s'agissait d'un roman à personnages multiples et quelle est la construction que le roman moderne, dans son infinie diversité, n'autorise pas ? Cette fois-ci nous sommes en présence d'un récit qui se veut classique, où chaque personnage doit occuper une place déterminée et indiscutable. Ce genre de récit ne tolère pas l'accident : la nécessité y est reine. Or, le personnage de la mère de Simon, par exemple, ne se justifie par aucune considération, qu'elle soit esthétique ou psychologique. Il ne fait que détourner l'auteur d'un récit rectiligne, sans pour autant conférer à son livre une richesse ou une profusion qu'elle ne semble d'ailleurs pas avoir recherchée.

Il serait cependant injuste de ne pas mentionner certains progrès. L'auteur semble avoir renoncé aux maximes qui émaillaient ses précédents récits et elle a serré également son style. Quelques facilités s'y sont cependant glissées ; « bête molle » provient trop directement de Sartre et si on a beaucoup admiré — trop peut-être — le « tout est roux » de « Dans un mois, dans un an » pour décrire l'automne, on se contente mal, une seconde fois, du même adjectif, censé épuiser l'atmosphère de septembre.

La peur des responsabilités

Au-delà de certaines imperfections inévitables chez une aussi jeune romancière — il ne faut pas oublier qu'elle n'a pas 25 ans — il reste une insatisfaction constante en lisant ce livre. D'où vient-elle ? Pour la quatrième fois, Françoise Sagan nous montre les mêmes personnages, le même univers, il faut bien le dire assez restreint et dont l'évocation répétée ne se justifierait que par un approfondissement. Or, nous retrouvons ces personnages non seulement dans le même milieu, mais aussi aux prises avec les mêmes problèmes, sans aucun apport nouveau. On se dit avec une certaine inquiétude que l'auteur ne peut sans doute aller ni ailleurs, ni plus loin...

Il reste cependant qu'on lit avec intérêt et sympathie ce roman où se retrouvent les qualités que nous connaissons : ce sens du raccourci, ce don inimitable d'évoquer une scène capitale en l'éludant presque pour y revenir brusquement par une petite phrase sèche et dure qui cerne d'un seul trait l'événement. Dans ces moments, on sait que le succès de l'auteur n'est nullement usurpé. On perçoit alors, au-delà de ses insuffisances, la voix d'un écrivain qui cherche. Quoi ? Je ne crois pas qu'elle le sache elle-même très bien. Mais cette recherche, qui recèle indubitablement les causes de son immense notoriété, mérite qu'on s'y arrête.

Comme « La Princesse de Clèves », les romans de Françoise Sagan se passent dans une société où « personne n'est tranquille ni indifférent », selon les termes de Mme de La Fayette. C'est cette indifférence et cette inquiétude qui accablent tous ses personnages et ce sont ces deux sentiments dont ils cherchent à s'évader. Cet effort aboutit chez cette jeune romancière, fêtée comme le porte-parole de la jeunesse, à une étrange dévaluation non seulement de la jeunesse d'aujourd'hui, mais de la jeunesse tout court. Les femmes de ses romans sont toutes attirées par des quadragénaires qui semblent représenter pour elles la sécurité dans son sens le plus profond. Même chez les hommes jeunes, c'est avant tout l'assurance qu'elles cherchent : « Il prenait ce que je ne pouvais supporter de prendre : les responsabilités », écrit Cécile dans « Bonjour Tristesse ».

La figure du père

La jeunesse est vacillante et ne représente qu'un état transitoire : telle semble être la pensée dominante de Françoise Sagan. L'image qu'elle donne dans tous ses livres des deux générations confrontées est assez contradictoire au point de vue esthétique. Elle voit les jeunes tels qu'ils sont et les peint avec réalisme. Les « vieux » sont toujours idéalisés. Le portrait que Françoise Sagan trace du père dans « Bonjour Tristesse », de Luc et maintenant de Roger, ne saurait que flatter tous les quadragénaires, mais s'ils sont sincères envers eux-mêmes, ils s'avoueront que c'est là un portrait magnifié. Ces quadragénaires sont toujours des hommes tranquilles, durs, sûrs d'eux-mêmes : leurs actes sont inspirés par une sagesse que seule l'expérience permet d'acquérir. On pense à un Clark Gable d'une assurance à toute épreuve, basée sur une séduction qui n'a jamais failli. Il serait beau que tous les quadragénaires soient ces puits de sagesse qu'imagine Françoise Sagan.

Il est vraisemblable que cette quête de la maturité et de la sagesse a inconsciemment retenu les innombrables lecteurs de Françoise Sagan. Dans le monde incertain d'aujourd'hui — les peuples, eux aussi, cherchent pour les gouverner cette figure de père — exposé à tous les dangers, quoi de plus séduisant que ce calme détachement, cette certitude perpétuelle, cette maîtrise de soi ? Une phrase de « La Princesse de Clèves » s'applique parfaitement à tous les personnages mûrs de Françoise Sagan : « Les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. »

C'est donc l'équilibre que poursuit notre jeune romancière dans un univers déséquilibré. Cette sérénité, ce bonheur immobile, elle croit les déceler dans le calme de la maturité, illusion qui trahit bien sa jeunesse. Dans son dernier roman, cette quête la mène un instant dans une autre direction : « Elle eût voulu une maison à la campagne, des jours qui se ressemblent : l'enfance, bref ! »

Qu'il s'agisse de la maturité ou de l'enfance, Françoise Sagan est toujours à la recherche de l'âge d'or.

FRANÇOIS ERVAL

ENTRETIEN

● ***Une heure de conversation à Equemauville avec Françoise Sagan.***

« Aimez-vous le turbot.. »

L'Express. — Votre quatrième livre a 188 pages, exactement comme les autres. Coïncidence ?

FRANÇOISE SAGAN. — Deux solutions : c'est fini pour moi à la page 188. Deuxième solution : j'ai le souffle court.

— Et vous y décrivez encore — c'est un reproche classique — le même milieu..

FRANÇOISE SAGAN. — Naturellement. Je n'oserais pas décrire un milieu que je ne connais pas. De plus, ça ne me paraît pas très important. Les réactions des gens, tout au moins dans le genre de situations que je décris, demeurent les mêmes.

— Vous imagineriez Paule, votre héroïne, dans une manufacture et Simon métallurgiste ? (1)

FRANÇOISE SAGAN. — Parfaitement. Cela se passerait plus brutalement, mais j'imagine très bien une femme vivant avec un homme en chômage, travaillant toute la journée et qui, un peu désemparée, désaxée, si un jeune métallurgiste lui offre ce que lui offre Simon, l'accepte... Quitte à savoir que sa vie est avec l'autre et qu'il n'y a rien à faire.

« Un quadrille un peu énervant... »

— C'est-à-dire que pour vous le thème prédomine ?

FRANÇOISE SAGAN. — Oui. Deux thèmes, toujours les mêmes : l'amour, la solitude. D'ailleurs, je devrais plutôt dire la solitude et l'amour.

— Pourquoi cette rectification ?

FRANÇOISE SAGAN. — Parce que mon thème principal est la solitude. L'amour est en quelque sorte le trouble-fête.

— Pourquoi ne situez-vous jamais vos personnages dans leurs relations avec leur travail ?

FRANÇOISE SAGAN. — Parce que leur travail ne m'apparaît pas essentiel dans la conduite du récit. Encore que, lorsque Simon ne travaille pas, Paule en vient à le mépriser et que les humeurs de Roger soient suspendues en grande partie à la bonne marche de ses petits camions. Mais, en effet, le travail d'un être humain, s'il m'apparaît fascinant dans l'œuvre de Zola par exemple ou piquant dans « Lucien Leuwen », ne m'intéresse pas dans mes propres livres. C'est d'ailleurs dommage, je pourrais peut-être ainsi atteindre 200 pages...

— Vous avez complètement recommencé votre livre après l'avoir fini, n'est-ce pas ? Et c'est la première fois.. Qu'est-ce qui « accrochait » ?

FRANÇOISE SAGAN. — Il y avait un personnage subsidiaire qui faussait le problème. Une jeune fille. La cousine de Simon, dont Roger s'éprenait, comme ça, vaguement... Ce quadrille était un peu énervant...

— « Aimez-vous Brahms.. » est donc votre premier livre sans jeune fille. Renonceriez-vous à ce personnage ?

FRANÇOISE SAGAN. — Non seulement j'y renonce, mais je le démolis. Je suis excédée par l'image que se font certaines personnes des jeunes filles de mes livres. Il y a d'ailleurs une caricature de la jeune fille style James Dean, gauloises, whisky, amour libre, dans « Aimez-vous Brahms.. ».

— Pourquoi ? Ça ne vous ressemble plus ?

FRANÇOISE SAGAN. — Question insolente (*elle rit*). Ça ne m'a jamais ressemblé. Tous les personnages se promènent avec des objets, ce ne sont pas les objets qui délimitent les personnages. C'est le personnage qui s'en sert selon son bon vouloir. Chacun son attirail.

— Quel sens faut-il attribuer à votre titre ?

FRANÇOISE SAGAN. — Pour moi, il résume le livre. Il s'agit d'une femme de 40 ans à qui brusquement un matin, par hasard, on demande : « Aimez-vous Brahms ? » C'est une question que l'on pose à 20 ans, une question de jeune homme.

— Quelles questions pose-t-on à 20 ans ? Et ensuite, d'après vous ?

(Charpentier)

FRANÇOISE SAGAN A EQUEMAUVILLE

« Je n'ai plus vingt ans... »

FRANÇOISE SAGAN. — A 20 ans, on demande : « Crois-tu en Dieu ? », « Aimes-tu Nietzsche, ou Brahms ? », des questions qui n'ont rien à voir avec la vie privée et quotidienne. Ce sont des questions qu'on bouscule après, qu'on remet de moins en moins souvent sur le tapis, qu'on oublie. Ensuite, on vous demande : « Aimez-vous le turbot ? », « Avez-vous vu tel film ? », « Avec qui couchez-vous ? ».

— Le thème de votre livre, ce n'est cependant pas la jeunesse..

FRANÇOISE SAGAN. — Non, c'est quand elle vous quitte, quand les renonciations s'en mêlent...

— Paule, qui est-ce ? Est-ce vous telle que vous vous projetez dans l'avenir ? Est-ce une femme que vous connaissez ?

FRANÇOISE SAGAN. — Non. C'est l'archétype de ce passage de la jeune femme à la femme jeune. D'une certaine angoisse...

— Peut-on la comparer à l'héroïne de « Chéri » ?

FRANÇOISE SAGAN. — Absolument pas. Dans « Chéri », Léa aime Chéri. Dans mon livre, Paule n'aime pas Simon. Léa court après sa jeunesse, alors que Paule cherche son équilibre. La différence est grande.

— Et Roger ?

FRANÇOISE SAGAN. — Il ressemble à tout le monde, Roger. C'est un homme. Plutôt bon, facilement cruel, limité par rapport à Simon qui n'est pas complètement dessiné et qui est la jeunesse. Avec tous les cadeaux que peut faire la jeunesse.

« Les gens ont les mêmes histoires »

— Vous parlez presque de la jeunesse avec nostalgie. A 24 ans..

FRANÇOISE SAGAN. — 24 ans ce n'est plus 20 ans. A 19 ans, si vous voulez, je pouvais complètement changer par quelqu'un ou découvrir quelque chose à travers quelqu'un ; maintenant, je ne crois plus. Je peux changer de vie, être heureuse ou malheureuse, mais je ne peux plus changer une suite de réflexes qui est moi-même. Je ne peux plus être modifiée que par moi.

— Vous vivez toujours parmi les mêmes personnes... Sinon les mêmes, du moins parmi d'autres, identiques... N'est-ce pas ce qui vous donne un peu cette impression ?

FRANÇOISE SAGAN. — Je vis avec cinquante personnes, d'abord. Même si je n'en voyais que cinq, ce serait pareil. Les gens ont les mêmes ennuis, les mêmes histoires, la même peur de mourir, ou de vivre, ou de perdre leur temps.

— On ne peut écrire sans se demander parfois quelle place on tient dans la littérature. Où vous situez-vous ?

FRANÇOISE SAGAN. — Pratiquement, je tiens une place dans l'édition. Dans la littérature, je ne sais pas... je ne peux pas dire... J'essaie d'écrire des livres décents... Savoir si c'est de la bonne littérature... Je ne sais pas. Je prie pour.

— Vous intéressez-vous aux recherches que font certains jeunes écrivains, comme Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, etc. ?

FRANÇOISE SAGAN. — Non. J'aime beaucoup « Martereau », de Nathalie Sarraute. Mais les recherches formelles m'ennuient. Je crois que l'important pour un écrivain, c'est d'avoir un ton, une voix, c'est qu'on sente un être humain derrière lui et qu'il soit sinon inimitable, en tout cas reconnaissable.

— Dans quelle direction allez-vous travailler maintenant ?

FRANÇOISE SAGAN. — J'aimerais écrire des romans dans lesquels il y aurait de moins en moins de circonstances dramatiques, de plus en plus de vie quotidienne, de petits accrochages de chaque jour. C'est la seule direction, si je peux dire, que je voudrais suivre toujours. Parce que le drame est là. Les événements extérieurs sont toujours des accidents. Le drame, c'est de se lever, de se coucher, de s'agiter entre temps et de se laisser glisser. Le drame, c'est la vie quotidienne... De temps en temps, on en prend conscience, mais très peu souvent... Le soir, dans son lit, quand on est seul, quand on est triste...

« Le mauvais petit canard »

— Vous avez dit un jour que votre livre préféré était toujours le dernier. Est-ce vrai pour celui-ci ?

FRANÇOISE SAGAN. — Eh oui... Le premier, c'était le premier, donc sans discussion. Il avait plein d'atouts séduisants pour les gens, une certaine niaiserie dans l'emploi du « je ». Le second était assez facile à faire, c'est celui que j'aime le moins. Le troisième m'a amusé beaucoup. Je quittais la narration, ils étaient douze, les lecteurs s'embrouillaient, c'était le mauvais petit canard, en quelque sorte pour moi le cobaye, il me plaisait. Celui-ci, il est encore chaud, je le préfère aux autres, il n'y a aucune ficelle... Je crois qu'il est enfin un peu « humain » si ce mot existe encore.

— L'accueil qu'on va lui faire vous inquiète-t-il ?

FRANÇOISE SAGAN. — Non. Je veux dire que je ne sais pas s'il va « marcher », mais même s'il ne marche pas, ce n'est pas tellement important pour moi — mis à part les questions d'impôts. Du moment que les cinq ou six personnes en qui je crois le trouvent bon, ou du moins en progrès...

— Une dernière question : Croyez-vous qu'un romancier peut et doit, par son œuvre, tenter de contribuer à la transformation de la société ? Le souhaiteriez-vous ?

FRANÇOISE SAGAN. — Je crois que je ne puis avoir aucune influence, d'une part parce que je suis une femme, d'autre part parce que je n'ai pas de culture politique. Sartre, par exemple, a un potentiel de travail et d'intelligence qui lui permet d'écrire des romans et de prendre part aux événements. Moi pas. Il y a des choses que je hais et des journaux et des gens que je ne pourrais jamais lire ou voir, mais c'est surtout une attitude négative. Beaucoup de gens pensent que ce n'est pas suffisant. Je ne sais pas qui a raison... Moralement, ça ne me gêne pas, enfin ça me gêne comme de ne pas pouvoir voler en l'air. J'aimerais voler. Socialement, ça me gêne, car il m'est impossible de ne pas être sensible à certaines horreurs, mais je peux toujours croire que dans une situation plus décisive ou qui m'apparaisse plus décisive, plus tragique si vous voulez, je n'hésiterais pas.

(*Copyright « L'Express » : Mondial Presse.*)

(1) Paule, trente-neuf ans, l'héroïne de « Aimez-vous Brahms.. » est décoratrcie. Elle vit avec Roger, quarante ans, directeur d'une entreprise de transports. Elle rencontre Simon, vingt-cinq ans, avocat stagiaire. « Aimez-vous Brahms.. », lui demande un jour Simon. Et c'est le début de leur aventure.

PRESSE

● ***Un sujet pour Orson Welles.***

Un siècle de chasse aux nouvelles

par Pierre Frederix. Préface d'André Siegfried. Ed. Flammarion, 445 pages, 1.700 francs.

ON le disait d'ascendance hongroise à moins que ce ne fût portugaise; mais cela importe peu ; il est né le « Samedy, cinquième jour de juillet 1783 à Rouen ». Il s'appelait Charles-Louis Havas. Cinquante-deux ans plus tard, sous la Restauration, il fondait un « bureau de nouvelles » qui devait s'appeler bientôt l'Agence, la fameuse Agence Havas, dont les nouvelles parcoururent le monde pendant plus d'un siècle.

Vers le premier tiers du XIXe siècle, dans une Europe maîtresse du monde, il apparaissait de plus en plus nécessaire de savoir rapidement ce qui se passait dans les cinq continents. C'est ici qu'apparaît cet organisme jusqu'alors inconnu, l'agence d'information. Née en 1835, l'Agence Havas fut la doyenne de ces agences. L'Associated Press américaine date de 1848, Wolff (Allemagne) de 1849, Reuter (Grande-Bretagne) de 1851.

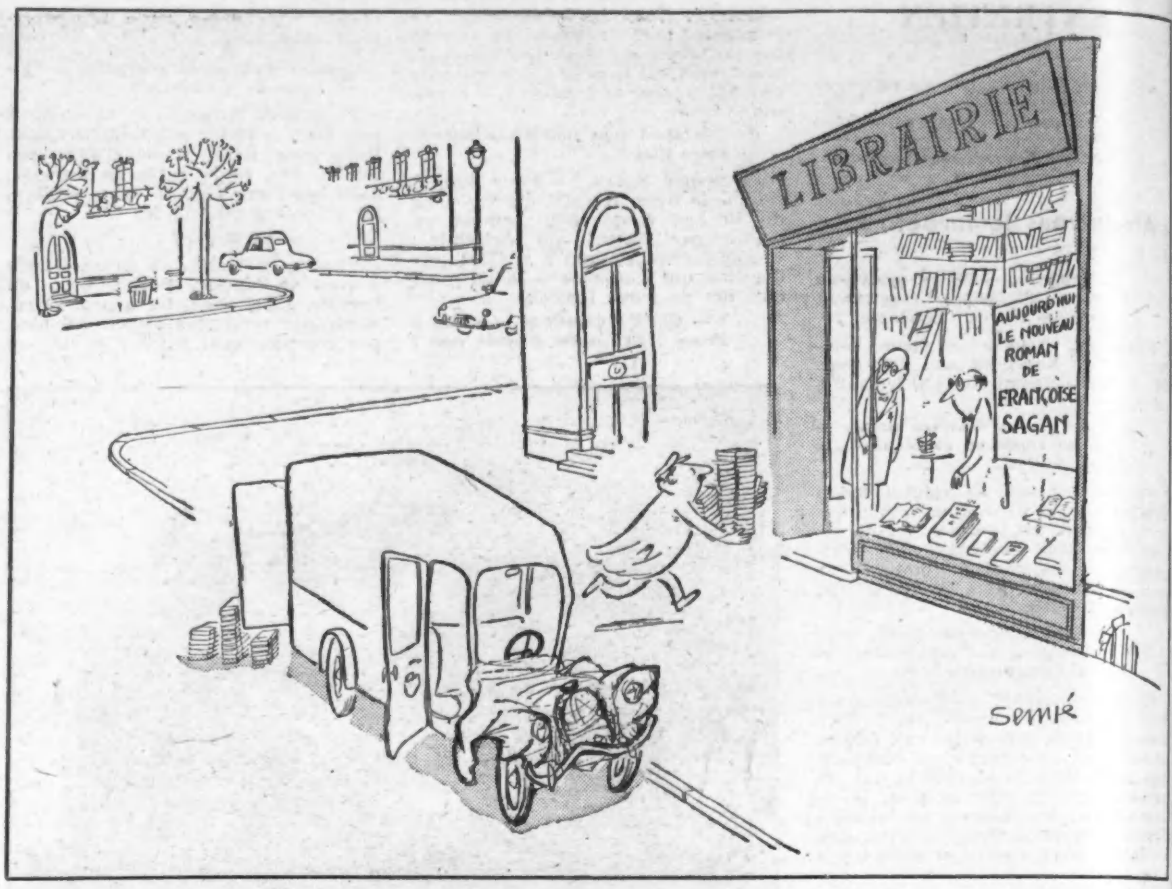
Il faut conseiller vivement aux lecteurs épris d'histoires aventureuses le livre que M. Pierre Frederix consacre à Havas. Sa documentation est précise et rigoureuse comme une étude bénédictine. Avec lui — par la grâce aussi des archives Havas — nous refaisons presque toute l'Histoire du monde en ce XIXe siècle bouillonnant. Mais combien intéressante, ou piquante, ou tragique.

Depuis que ce Charles-Louis a fondé son agence, a dispersé ses correspondants dans les quatre coins du monde, vend ses nouvelles aux journaux, partage comme un roi l'univers avec ces autres grands rois du capitalisme naissant : Reuter et Wolff, tout s'enchaîne, s'articule, se développe sous ce mot : « Vérité ».

Tous ces directeurs d'agence, ces correspondants, ont l'air de nous dire : « Voilà, nous vous vendons de la vérité, à vous d'écrire l'Histoire ».

Bientôt l'Agence Havas, s'agrandissant, est en mesure de retransmettre au jour le jour les dernières nouvelles de la guerre de Crimée, puis celles de la guerre d'Indépendance italienne. On passe de la guerre de Sécession à la Commune, de la Commune à l'affaire Dreyfus, de l'Affaire à la prise de Tananarive, à la révolte des Boxers et à la chute de Pékin. Puis, c'est l'après-guerre 18, l'U.R.S.S., la guerre d'Espagne, Hitler... et la nouvelle Agence France Presse qui, au lendemain de la Libération, succède à son illustre devancière et en recueille les fruits.

L'aventure des Havas pourrait faire un film dans un genre que sait traiter Orson Welles. Pour l'instant, l'histoire de cette famille et la « petite histoire » d'un siècle, contenues ensemble dans ce livre, se mêlent avec bonheur en un instructif et passionnant passe-temps.



les Nouveautés
LES TEMPS ET LES DESTINS

LES GALATES
par Fernand Lequenne — Une suite d'aventures d'une vie frémissante.

LE MERVEILLEUX HUMOUR DE LUCIEN ET SACHA GUITRY
par Hervé Lauwick — Les histoires les plus drôles des deux hommes les plus spirituels de notre temps.

NOS ENFANTS SONT-ILS DES MONSTRES ?
par Christiane Fournier — Ce livre apporte la réponse des jeunes.

CE PETIT CURÉ D'ARS
par Henri Queffélec — Un saint de notre temps car son drame et son espérance sont toujours les nôtres.

LETIZIA, MÈRE DE L'EMPEREUR
par Alain Decaux — La vie d'une femme qui fut Mère de l'Empereur, de trois Rois, d'une Reine, et de deux Princesses souveraines.

DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

● ***Une éminence grise de la IIIe République.***

Un homme, un journal, Jean Dupuy (1844-1919)

par Micheline Dupuy. Préface de Jacques Chastenet, de l'Académie française. Ed. Hachette. 240 pages, 900 francs.

VOILA une histoire exemplaire, presque un roman, qui pourrait commencer de la sorte : « Un jour, un petit paysan vendéen débarqua à Paris, il s'appelait Jean Dupuy... »

Jean Dupuy, « Le Petit Parisien », deux noms inséparables. Micheline Dupuy nous raconte l'histoire de son grand-père avec simplicité. C'est une qualité bien sympathique. Evitant l'affectueux panégyrique, l'auteur nous donne un petit livre intelligent, plein de sensibilité, d'humour et remarquablement documenté, comme l'atteste la bibliographie à la fin de l'ouvrage.

Jacques Chastenet écrit au début de sa préface : « Il est souvent plus instructif de pénétrer dans les coulisses d'une époque que de garder l'œil fixe sur son proscenium. » Cette remarque s'applique fort bien à Jean Dupuy, l'une des éminences grises de la Troisième République. A force de travail et de volonté, ce fils d'un pauvre misérand vendéen, saute-ruisseau dans une étude obscure de province, devient clerc de notaire à Paris, puis année après année, échelon après échelon, fondé de pouvoir, conseiller financier, enfin propriétaire d'un journal en faillite : « Le Petit Parisien », qui devint entre ses mains ce que l'on sait. Il fut en outre plusieurs fois ministre, se permit même de repousser une ambassade à Berlin, en 1913, et retira sa candidature à la Présidence de la République pour obéir à une tactique parlementaire du moment.

Voilà ce qui s'appelle affleurer l'Olympe sans l'aide des Dieux. Mais c'est là s'avancer peut-être un peu vite, car Jean Dupuy avait coutume de dire : « Je dois ma fortune à un travail acharné et à la connaissance des hommes. » Mais il ajoutait : « Je reconnais aussi que j'ai eu de la chance. »

MICHEL HERUBEL.

LU, VU, SU

● **« Exodus »,** le livre de Léon Uris qui occupait depuis plusieurs mois la première place dans la liste des best sellers américains est détrôné par « L'amant de Lady Chatterley », de Lawrence. C'est la première fois qu'une réédition est en tête des best sellers.

● **« Le repos du guerrier »** de Christiane Rochefort, « La Lézarde » d'Edouard Glissant, « Saint-Germain ou la Négociation » de Francis Walder, « Le Grand Dadais » de Poirot-Delpech, « Le Square » de Marguerite Duras sortent au mois de septembre en Amérique.

● **Michel Butor** vient de remettre à Gallimard le manuscrit d'un nouveau roman, intitulé : « Degrés ». Il comprend 472 pages et paraîtra en janvier.

● **« Fleur et Liberté »,** une comédie inédite de Robert Escarpit a été créée pour la première fois le 30 août à Vendays-Montalivet par la troupe des Compagnons du Jeudi au cours d'un gala qui termine le stage de la Section Artistique de la Ligue de l'Enseignement.

Solution de "Obsession" (IV)

Nous proposions la semaine dernière à nos lecteurs amateurs d'énigmes de trouver la solution logique de la nouvelle intitulée : « Obsession », la quatrième écrite pour eux par Boileau et Narcejac, que nous avions publiée amputée de ses vingt lignes de conclusion. Voici la clé de l'énigme, telle que l'avaient rédigée Boileau et Narcejac :

Les trois hommes rapprochèrent leurs têtes au-dessus des pastis.

— Les patrons sont toujours dehors, expliqua le plus petit... La bonne est à l'autre bout de l'appartement, et la serrure... faites-moi confiance... Ce serait tout de même trop bête d'emporter seulement les bibelots. Tout est intéressant. Tout ! Il y a du travail pour trois... Quand j'ai vu ça, je suis revenu en vitesse et j'ai remis toute la vaisselle en place. Ni vu ni connu... Demain, à quatre heures, ça vous irait ?

— T'es sûr que t'as pas laissé de traces ? dit le plus grand.

— Puisque je te répète que j'ai tout remis en place. Exactement comme avant. Tu parles si j'ai l'habitude.

BOILEAU-NARCEJAC.

Nous publierons la semaine prochaine les noms des participants à notre jeu qui nous auront envoyé une réponse conforme à cette explication.

CINÉMA

Vus pour vous :

● ***Les malheurs attendrissants d'une petite fille anglaise et les malentendus divertissants d'un couple américain.***

● Les Yeux du témoin.

CE sont ceux d'un enfant, une petite fille de 11 ans ! Immenses, transparents, limpides, avides, ils ont vu, ces yeux immenses, un jeune marin polonais assassiner sa maîtresse dans « Tiger Bay », faubourg d'un port anglais (1).

La petite fille dénoncera-t-elle ou ne dénoncera-t-elle pas le jeune assassin ? Tel est le thème de ce film de Jack Lee Thompson (« La Femme en robe de chambre ») qui confronte le monde des adultes et celui de l'enfance. Les mots vérité, justice, crime, mensonge, amitié n'ont pas le même sens, en effet, pour les enfants et les adultes.

Un thème semblable avait déjà été traité par Carol Reed dans son meilleur film, « Première désillusion », en Amérique dans « Une extraordinaire histoire », avec Bobby Driscoll et une autre fois en Angleterre avec Dirk Bogarde et un gamin.

Mais cette fois l'enfant, qui n'est autre que la fille du grand acteur John Mills, « souffle » la vedette et à son propre père dans le rôle du commissaire de Scotland Yard et au jeune et beau Horst Buckholz, pourtant excellent.

H a y l e y Mills, comédienne-née, mais inconsciente, n'est pas encore une cabotine et porte encore en elle toutes les grâces de l'enfance alliées à toute l'indicipline de l'adolescence. C'est merveilleux !

On imagine Hayley Mills, dans deux ou trois ans, jouant la Vinca du « Blé en herbe ». Elle eût fasciné Colette.

Seul le rebondissement ultime, et moral, déçoit !

● L'Amour coûte cher.

Film d'essai très réussi de José Ferrer, le célèbre acteur américain qui fut Toulouse-Lautrec et Cyrano, ici auteur-acteur (2).

La première bobine est entièrement muette : un mari, une femme, unis depuis douze ans, encore à moitié endormis, font tendrement, mais mécaniquement, les gestes rituels du lever, du petit déjeuner, de la toilette, de la lecture des nouvelles.

Cela devient ensuite une chronique, qui ne se veut point amère, des malentendus de la vie professionnelle et conjugale d'un Américain moyen parvenu à l'âge critique — 40 ans.

Tout finira le mieux du monde, mais le mari a eu chaud.

(1) Biarritz, Rotonde.
(2) Marbeuf.

HAYLEY MILLS DANS « LES YEUX DU TÉMOIN »
Elle aurait fasciné Colette

Le spectateur aussi.

Observation amusée, de peur d'en pleurer, et minutieuse de l'univers américain.

Un très, très bon film à ne pas manquer (se rattache directement à « Marty » et « La Nuit des Maris »).

Très dangereuses liaisons

Sept cents invitations ont déjà été lancées pour la première du film de Vadim, « Les Liaisons dangereuses », qui doit sortir le 9 septembre, au Colisée et au Marivaux.

Le visa à l'exportation n'a pas été accordé par la Commission de censure qui a voté par 10 voix contre 10, et a soumis le cas à M. Frey, ministre de l'Information.

En revanche, la sortie en France, avec interdiction aux moins de seize ans, a été autorisée à l'unanimité.

Pourtant, *in extremis*, le film risque de ne pas sortir, même en France. Pour la première fois un ministre passerait outre à la décision de la Commission. M. Frey a convoqué cinq de ses collègues, MM. Debré, Michelet, Chatenet, Boulloche et Couve de Murville à une projection spéciale qui doit avoir lieu vendredi. La décision définitive dépendra de leur réaction.

ALAIN SAUNDERS.

VENISE

En attendant le beau monde

● ***Heureusement Rossellini était là.***

DE plus en plus il en est des festivals comme de ces music-halls où l'on fait passer en lever de rideau des attractions médiocres, afin de permettre au beau monde d'arriver.

Depuis lundi, les choses se sont un peu arrangées, mais la première semaine de la « Mostra » vénitienne fut d'une médiocrité insigne.

Aux nouveaux arrivants qui leur demandaient : « Alors, qu'est-ce qui se passe ? », les anciens, ceux du premier jour ou du second, reconnaissables à la qualité de leur bronzage, répondaient rituellement : « Rien, absolument rien. »

Il ne s'est réellement rien passé les sept premiers jours du festival de Venise. A moins que vous ne comptiez comme événement important l'arrivée en hélicoptère sur la plage du Lido de Robert Hossein et Marina Vlady. Arrivée qui souleva beaucoup de vent, mais qu'on ne saurait comparer aux scènes d'hystérie collective provoquées l'année dernière par l'apparition de B.B.

La crise traditionnelle de délire populaire avait d'ailleurs eu lieu l'avant-veille et c'est Gina Lollobrigida qui l'avait provoquée. Un peloton de carabiniers avait eu toutes les peines du monde à arracher la belle vedette aux mains de ses admirateurs.

La situation d'« idole nationale » n'est pas de tout repos en Italie. Gina étant repartie le lendemain de l'ouverture du festival et l'équipée aérienne Robert Hossein et Marina Vlady n'ayant pas eu de suite, nous nous retrouvâmes rapidement entre nous.

Les gens s'imaginent parfois qu'un festival est une sorte de gigantesque kermesse où les ripailles et les scènes galantes se succèdent de façon ininterrompue.

Rien de plus faux.

La vie du festivalier moyen est au contraire quelque chose de monacal par sa stricte ordonnance et son austérité. Nous dormons peu, mangeons à peine, et c'est la conscience torturée par l'idée que nous sommes en train de manquer une conférence de presse ou un chef-d'œuvre projeté dans la section rétrospective ou informative, que nous nous offrons le luxe de quelques brasses dans l'Adriatique.

Pris à son jeu

S'il voulait tout voir, un cinéphile scrupuleux passerait environ quinze heures par jour au cinéma et encore devrait-il regretter de ne pas posséder le don d'ubiquité, car certaines projections se chevauchent. Mais il faut savoir en tout se modérer et je me bornerai, ici, à faire un rapide tour d'horizon des films en compétition.

Sur les sept films présentés la première semaine du festival, un seul mérite de figurer sous une forme quelconque au palmarès. Il s'agit du « Général Della Rovere », de Roberto Rossellini. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, ce n'est pas le meilleur film de l'auteur de « Rome ville ouverte », mais c'est un film qui a du « style », du « souffle », de solides vertus commerciales et qui surtout raconte une merveilleuse histoire.

Cette histoire est celle d'un escroc de médiocre envergure que la Gestapo place comme « mouton » dans une prison où sont enfermés des résistants italiens. Au milieu de ses codétenus, l'escroc passe pour un officier, gagné à la cause alliée, le général Della Rovere. Il obtient ainsi de précieux renseignements, mais peu à peu il se prend à son propre jeu. Une sorte de transfert de personnalité s'opère en lui et il se met à agir comme ferait réellement le général Della Rovere, allant finalement jusqu'à se laisser fusiller plutôt que de trahir « ses » hommes, « son » idéal, « sa » patrie. Ainsi c'est une

→

Pour la première fois en France depuis dix ans
SAMEDI 5 SEPTEMBRE à 18 heures
UNIQUE RÉCITAL
Paul ROBESON
Accompagné au piano par Jean WIENER
CHANTS FOLKLORIQUES DE TOUS LES PAYS
sur les terrasses de MEUDON dans le cadre du Théâtre en plein air de la Fête de « L'Humanité »
MOYENS DE COMMUNICATION :
• Navette autobus 169, depuis les stations de métro Pont-de-Sèvres et Mairie d'Issy.
• Par chemin de fer : Paris-Invalides, descendre Val-Fleuri ; Paris-Montparnasse, descendre Bellevue.
PRIX D'ENTREE : 200 FRANCS

ERMITAGE V.O.
MAX-LINDER V.F.
IMAGES V.F.
L'œuvre magistrale de George Stevens
Le Journal d'Anne Frank
avec Millie Perkins
CINÉMASCOPE

belle histoire et que Rossellini raconte avec sensibilité et sobriété.

Un certain déséquilibre dans la construction du film nuit, mais l'atmosphère de guerre est bien reconstituée et Vittorio de Sica, que ses derniers films nous avaient montré sous un jour exécrable, retrouve ici un rôle digne de son talent.

« Le Général Della Rovere » mis à part, je ne vois guère que deux autres films à vous signaler. L'un est polonais et s'appelle « Train de nuit »; l'autre, qui est allemand, « allemand de l'Ouest », a pour titre « Stalingrad ». Ce qui est surtout à retenir dans le premier, ce sont les qualités du metteur en scène Jerzy Kawalerowicz sur un sujet d'une redoutable banalité : « Une brève rencontre dans un train ». Il a fait réellement un film intelligent, brillant et subtil. L'histoire pour lui n'a visiblement que peu d'importance. Ce qui l'intéresse, ce sont les rapports entre les êtres. Il est analyste et styliste ; c'est certainement un cinéaste doué. Il ne lui manque plus que d'être cinéaste original.

En chœur

L'intérêt de « Stalingrad », film réalisé par Frank Wisbar, est avant tout d'ordre historique. Il est assez passionnant de voir racontée par des Allemands, en 1959, la terrible bataille au cours de laquelle près de 300.000 soldats de la Wehrmacht périrent ou furent faits prisonniers. Le film pose par ailleurs le problème de la désobéissance considérée comme un devoir moral. Von Paulus, connaissant la stupidité criminelle des ordres du Führer, devait-il enfreindre ses ordres ? A quinze ans de distance, tous les « bons » Allemands répondent oui en chœur, mais sur place il devait être moins commode de prendre une décision.

Passons sous silence un film anglais, insipide (« L'Enfant et le Pont »), un film italien à l'eau de rose (« Esterina »), un film russe, sérieux, bien fait et assommant (« La Vie entre vos mains ») et un film espagnol catastrophique (« Sonata »), de J.-A. Bardem, qui avait tant de talent quand il réalisa « Calle Mayor » et qui depuis s'est laissé prendre au piège de la super-production.

Et disons un mot pour conclure du premier des deux films français en compétition : « La Nuit des Espions ». C'est un ouvrage hétéroclite, en partie manqué, bourré d'erreurs, de maladresses et de naïveté, insupportable, mais à certains moments il parvient cependant à séduire, grâce à la sincérité et à la passion que l'on devine chez son réalisateur, Robert Hossein. Assaisonné par la presse italienne, il reçut, en revanche, du public un chaleureux accueil.

PIERRE BOUTIGNY.

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
REPRISE DE
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
par la
Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Les 2 derniers chefs-d'œuvre de
S. M. EISENSTEIN en version INTEGRALE
avec Nicolas TCHERKASSOV
Musique de Serge PROKOFIEV
AGRICULTEURS 8 r. d'Athènes - TRI 96-48
IVAN LE TERRIBLE
CAUMARTIN 17 r. Caumartin 9e - OPE 81-50
ALEXANDRE NEWSKI

STUDIO 43 - 43, Faubourg-Montmartre
Le Cuirassé Potemkine
Le chef-d'œuvre d'EISENSTEIN

Cabarets Dancings

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

STAN GETZ Au BLUE NOTE 27, rue d'Artois

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" LES BERNARDS

HOMMES

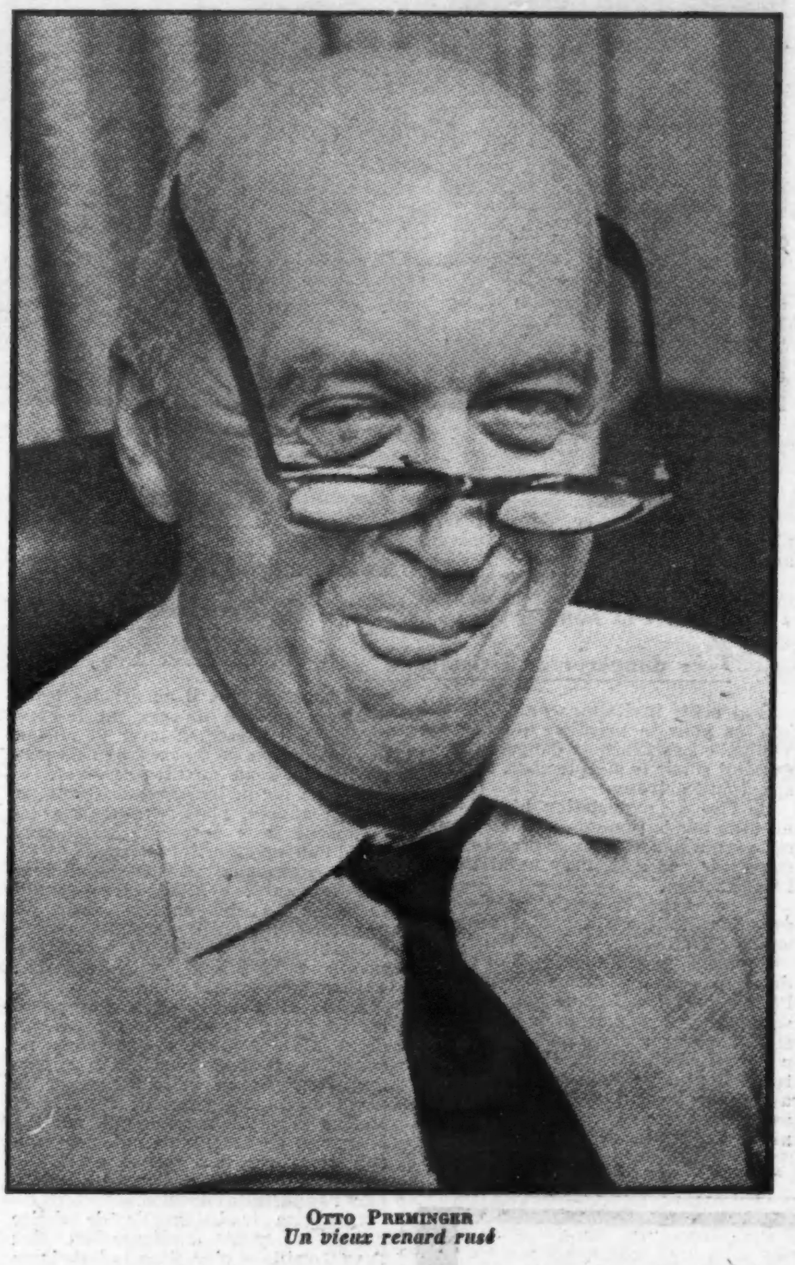
Autopsie d'un film

● *Un avocat célèbre grâce à McCarthy donnera-t-il à Preminger le « Lion d'or » ?*

C'EST sur le dernier film d'Otto Preminger, « Autopsie d'un meurtre » (*ci-contre les premières photos*), que les Etats-Unis jouent leur chance à Venise. L'année n'a pas été bonne pour le cinéma américain, du moins dans les festivals, où les récompenses lui ont échappé — comme au cinéma italien d'ailleurs — au bénéfice des Français.

S'il remonte cette fois le courant, ce sera grâce à un homme seul, indépendant, dégagé depuis 1951 de la tutelle des grandes compagnies.

A 53 ans, Otto Preminger (dont le premier grand succès fut « Laura ») n'est pas un héros de l'avant-garde. Depuis cinq ans, il a réalisé et produit lui-même un peu de tout. « La lune était bleue », « L'Homme au bras d'or », « Carmen Jones », « Sainte Jeanne », « Bonjour Tristesse », « Porgy and Bess »...



OTTO PREMINGER
Un vieux renard rusé

Il vient d'acheter les droits du roman de Pierre Boulle « Les Voies du salut », et du livre de Léon Uris sur Israël, « Exodus ».

C'est un vieux renard rusé qui considère, comme Clouzot, qu'un film sans audience est un film raté, et qu'il faut savoir mettre tous les atouts dans son jeu pour faire de chacun de ses films un événement. Mais on peut varier les atouts...

Avec « Autopsie d'un meurtre », il en compte trois :

1. — LE SUJET. Tiré d'un roman à gros tirage de Robert Traver, qui a été traduit en seize langues, c'est une histoire serrée et provocante. Un homme, ancien héros de la guerre, en a tué un autre qu'il accuse d'avoir violé sa femme, Laura. Le film, c'est l'histoire de ce meurtre, de ses origines et du procès du meurtrier qu'un grand avocat accepte de défendre. Il pose froidement la question : dans quelles circonstances le fait de tuer peut-il ne pas être considéré comme un crime ?

Les droits d'adaptation avaient échappé une première fois à Preminger. Il est parvenu à les racheter après de longues négociations.

2. — L'INTERPRÉTATION. Preminger a réussi un coup de maître. Il a, d'une part, la bonne grande vedette, à la fois commerciale et efficace, James Stewart, dans le rôle de l'avocat.

Il a réussi, d'autre part, à intéresser toute la presse de son pays à ses démêlés avec Lana Turner, qui devait interpréter le rôle de Laura et qui a rompu son engagement parce qu'elle était en désaccord avec Preminger sur ses costumes. Elle ne se trouvait pas assez déshabillée. C'est une débutante qui l'a remplacée, Lee Remick.

Il a trouvé enfin le type même de l'acteur à sensation pour interpréter le rôle, important, du juge qui préside le tribunal devant lequel se déroule le procès. Cet acteur inattendu est un vieux monsieur, avocat à Boston, Joseph N. Welch, qui connut un moment de célébrité lors du procès intenté par l'Armée à McCarthy.

Joseph Welch n'avait jamais songé, évidemment, à faire carrière de comédien. Il reçut fort mal Preminger, multiplia les exigences, demanda un cachet supérieur à celui de James Stewart, imposa la présence de sa femme dans un rôle de juré. Enfin il céda, fournissant ainsi à Preminger un visage neuf et un élément de curiosité.

3. — LES CONDITIONS DE PRISES DE VUES. Evénement assez rare aux Etats-Unis : « Autopsie d'un meurtre » a été entièrement tourné hors des studios, soit en extérieurs, dans le Michigan où se déroule l'histoire, soit dans des décors authentiques.

La télévision américaine s'en est, si l'on ose dire, léché les babines car c'était là un bon sujet de reportage qu'elle n'a pas manqué d'exploiter. Et Preminger non plus.

Car, il le dit fort bien : « *Il ne suffit pas de faire un bon film. Il faut le vendre. Et si je ne le vends pas, personne d'autre ne le fera.* »

Parce que ce bon commerçant est aussi, authentiquement, un homme de cinéma, il est parvenu à susciter l'intérêt du conservateur de la Cinémathèque au Museum of Modern Art, Richard Griffith : d'où un livre entièrement consacré par ce dernier au tournage de « Autopsie d'un meurtre », et intitulé : « Autopsie d'un film ».

RÉSULTAT : le film est en tête des recettes aux Etats-Unis. Pour l'Europe, il ne lui manquait que d'être sélectionné par les Italiens pour Venise, parmi toute la production américaine. C'est fait.

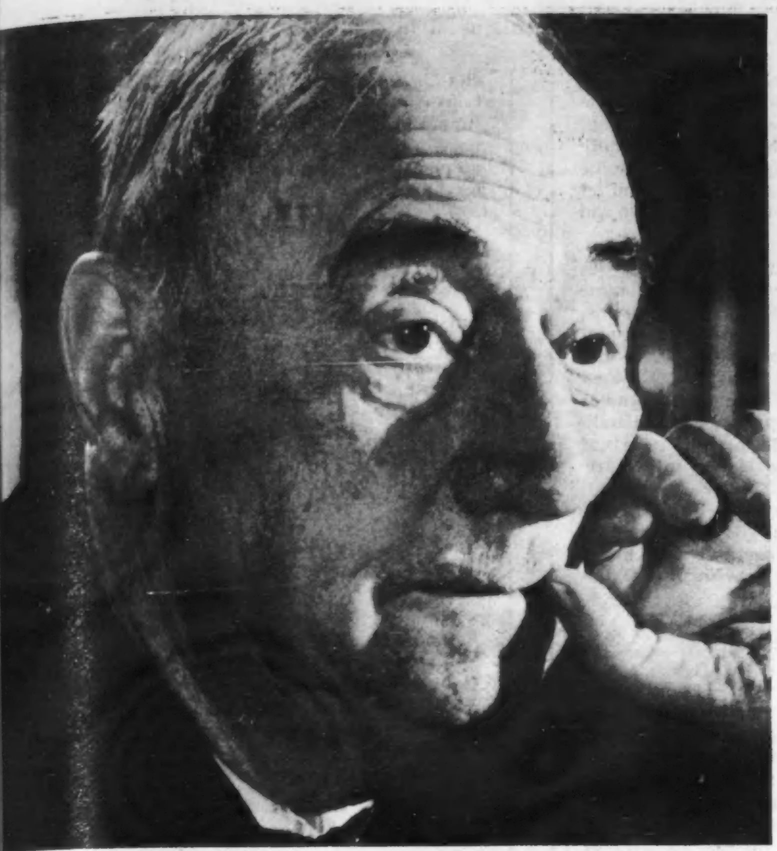
Il reste le juge suprême : le public.

THEATRE ANTOINE
9 SEPTEMBRE
VU du PONT
RENTREE DE
RAF VALLONE
LOCATION OUVERTE

Cinéma du Panthéon
MOI, UN NOIR
de Jean ROUCH
PRIX DELLUC
et deux films primés

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition
CENT TABLEAUX DE SOUTINE

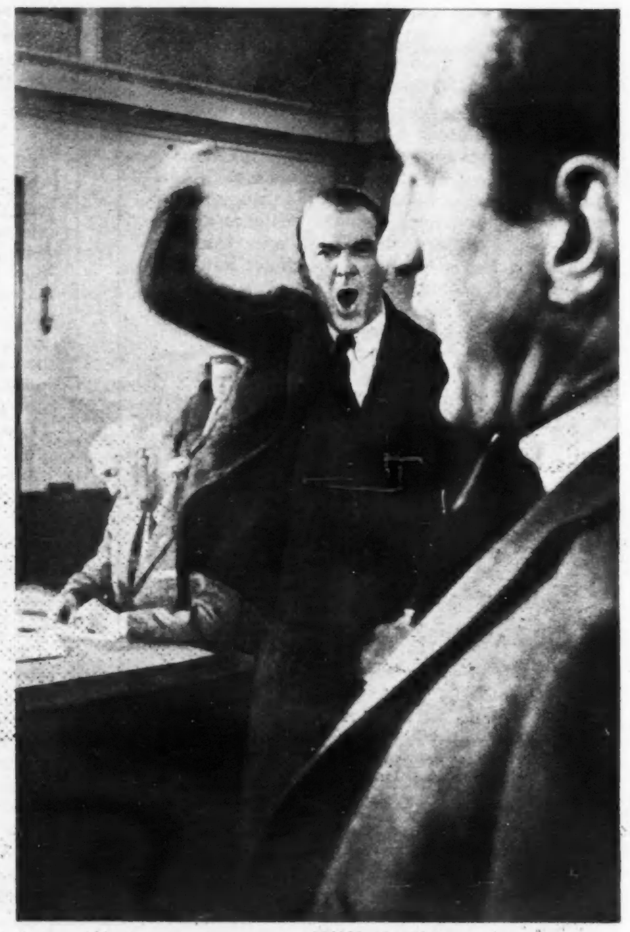
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
JACQUES VILLON
PEINTRE-GRAVEUR
58 RUE RICHELIEU



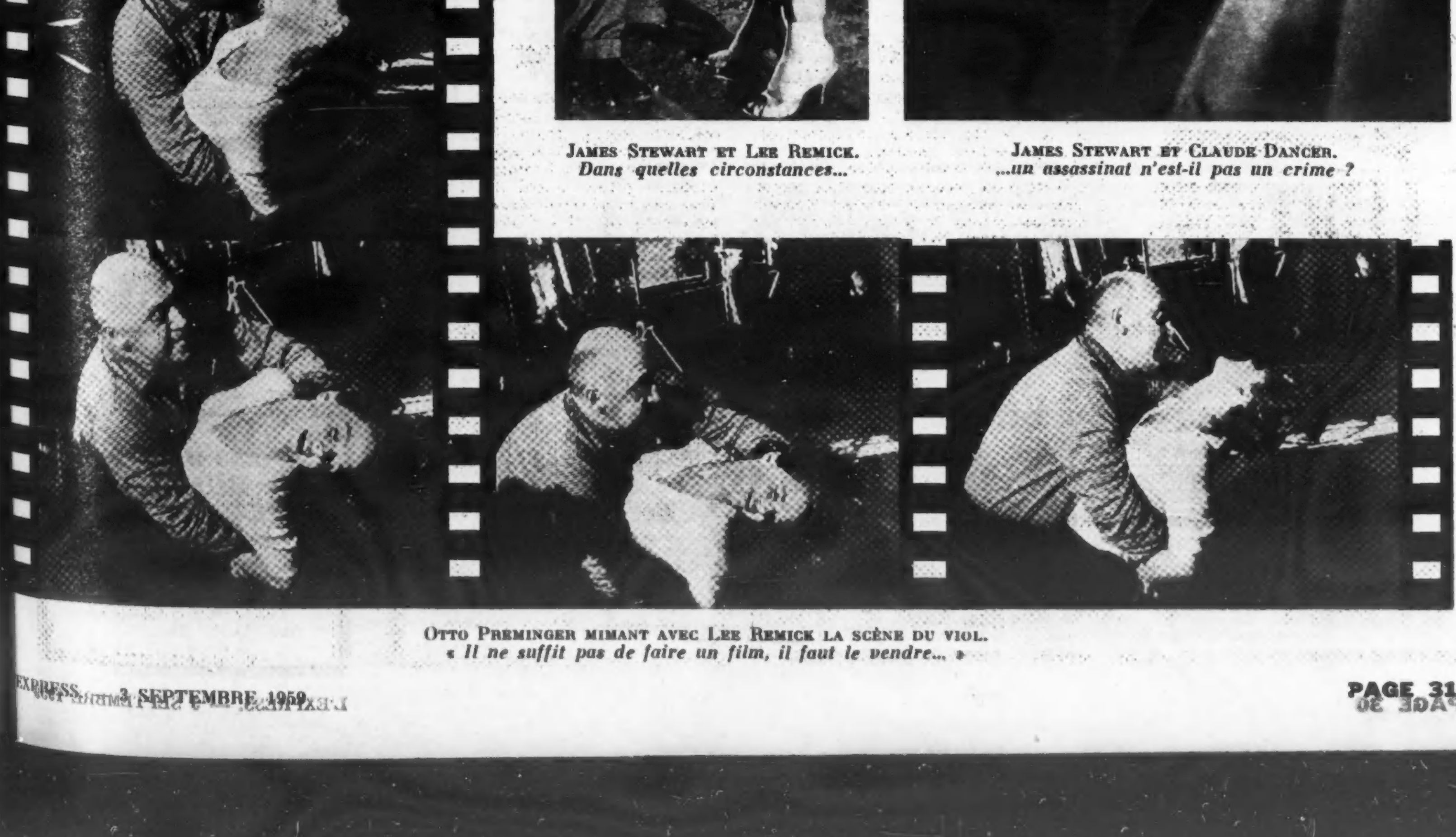
Joseph N. Welch
Un débutant peut faire du bruit...

James Stewart
Mais une vedette ne gâche rien.

James Stewart et Lee Remick.
Dans quelles circonstances...



James Stewart et Claude Dancer.
...un assassinat n'est-il pas un crime ?



Otto Preminger mimant avec Lee Remick la scène du viol.
« Il ne suffit pas de faire un film, il faut le vendre... »

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

29 AOUT.

DIEU veuille que le 2 septembre, sur les trottoirs de Paris, il se trouve autant de Parisiens pour acclamer le Président des Etats-Unis, qu'il y eut de Londoniens sur ceux de Londres. Je l'espère et je le crois, en dépit de quelques augures. L'instinct de notre peuple s'accorde tout naturellement à la politique. Cette fois encore, il comprendra que la vraie politique et la plus sage consiste à céder aux raisons du cœur.

Les froissements de l'amour-propre, l'amertume d'une nation qui fut la plus grande, qui fut même en Europe la seule grande, puisque « la grande nation » cela a longtemps signifié la France, il faut que tout cède, le 2 septembre, à l'estime et au respect qui sont dus au Président des Etats-Unis d'Amérique, mais surtout à l'admiration, à la gratitude qu'inspire au peuple français le premier artisan de sa délivrance, le général Eisenhower.

MAIS moi qui prêche ainsi les autres, quels sont mes sentiments véritables ? Qu'éprouvé-je réellement ? Si je me pose publiquement la question, en un pareil jour, c'est que je suis sûr de la réponse. Je suis sûr que si je me trouvais dans la foule, sur les Champs-Elysées, je ne serais pas le moins fervent de ceux qui acclameront notre hôte illustre. Il y a là une contradiction que je voudrais tirer au clair.

Car enfin ma sympathie va au chef d'un grand peuple que j'admire certes ; mais ce peuple, par bien des aspects de son génie, m'est plus étranger qu'aucun autre. Je ne l'ai jamais visité... A quoi bon ? Lui, il a fait beaucoup plus que nous visiter : il nous a transformés. Le rythme de notre vie quotidienne est accordé au sien. Sa musique orchestre nos journées par des millions de disques. Des milliers de films, sur tous les écrans de Paris et de la province, nous imposent en toute matière son idée : un certain type de femme stéréotypé, la star interchangeable que devient n'importe quelle Brigitte ou Pascale des Batignolles, mais par-dessus tout le culte, l'idolâtrie de la technique, de toutes les techniques inventées par l'homme et auxquelles l'homme s'asservit, la folie de la vitesse, ce tournis qui affecte tous les moutons de l'Occident, une trépidation à laquelle aucun de nous n'échappe : une démesure en toutes choses, qui est la chose du monde la moins conforme à notre génie.

«ON ne comprend rien à la civilisation moderne, écrivait Georges Bernanos en 1945, si on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure... ». Oui, contre tout ce qui aura eu du prix pour les êtres de ma race : une vie recueillie dans une maison ancienne où ont vécu avant nous ceux dont nous sommes issus et que nous avons aimés, et d'où ils souhaitent de s'éloigner le moins possible, car c'est là et nulle part ailleurs qu'ils communient à la terre et que les constellations leur sont familières, et que le vent dans les branches leur parle avec une voix humaine. Je hais tout ce qui interrompt la réflexion, tout ce qui attente au silence, hors la musique qui ne trouble pas le silence parce qu'elle naît de lui et qu'elle s'en nourrit (le contraire de celle qui procède du jazz).

Bien sûr, tous les Américains ne sont pas du même type. Beaucoup réagissent comme moi au monde d'aujourd'hui, à son vacarme, à sa stupide « bougeotte ». Les contemplatifs ne manquent sans doute pas parmi eux (notre Julien Green est Américain). Et c'est toute leur littérature qu'il faudrait étudier de ce point de vue. Les progrès du catholicisme aux Etats-Unis ne paraissent pourtant pas aller dans le sens de la vie intérieure. Qu'en sais-je après tout ? J'ai eu l'honneur, un jour, de déjeuner à la même table que le cardinal Spellman, si sympathique mais tout mon être était devenu rétractile : sans doute me serais-je senti plus proche du Dalaï-Lama.

J'EN conviens: le monde n'eût guère connu de progrès s'il n'avait été peuplé que d'esprits de ma race. Ils avancent à reculons, les yeux fixés sur le passé qui les charme et les enchaîne, prisonniers de leur enfance dont ils ne se sont jamais délivrés ; prisonniers d'eux-mêmes surtout et de leur propre énigme. J'admire et j'aime le Président des Etats-Unis, alors que rien en moi ne s'accorde à la civilisation qu'il représente, contre laquelle je me débats, bien qu'elle envahisse ma propre vie et que je dépende chaque jour un peu plus de ses techniques : voilà la contradiction dont je m'étonne et que je veux dénouer.

CAR je n'aurai pas à me forcer pour acclamer le Président américain. Ce qui m'attache à lui est difficile à définir. Il est aisé de critiquer la politique des Etats-Unis, de monter en épingle ses échecs. Les mœurs de leurs politiciens n'ont pas toujours eu bonne presse dans le monde. Et pourtant un certain élément moral, une préoccupation d'ordre spirituel pénètre cette politique, si réaliste qu'elle soit. La volonté de puissance chez ce peuple, qui domine l'Occident, n'est pas moindre que chez le géant d'en face ou que chez les vieilles nations de l'Europe. Mais une inquiétude la pénètre, le sens de sa responsabilité à l'égard des plus faibles, des plus démunis ; et en même temps une grande patience, l'art de fermer les yeux, de se laisser alléger de ses dollars... Oh ! je ne prétends pas qu'il s'agisse d'un peuple d'agneaux. Il n'aurait pas gagné la guerre s'il avait été un peuple d'agneaux. Je pense moins ici à la bombe atomique qu'aux méthodes qui lui ont permis de la gagner et dont nous avons nous-mêmes fait les frais. Je cite encore Bernanos : « Le matériel a la charge de brûler, d'écraser, de niveler. Après quoi les troupes passent ». Tout cela est vrai ; n'empêche que le puritanisme originel qui imprègne la politique américaine demeure visible et efficace. On dirait que les dirigeants de ce peuple ont conscience à chaque instant du compte qu'ils auront à rendre. La question qui sera posée à chacun de nous : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » — et c'est là-dessus que nous serons jugés — sans doute croient-ils qu'elle sera posée aussi aux peuples dominateurs qui, d'époque en époque, auront imposé leur loi au monde.

VIS-A-VIS de l'autre puissance qui n'a que le souci de l'efficacité, le scrupule américain comporte à la fois une faiblesse et un avantage : une faiblesse apparente à mon sens, et un avantage réel. Ceux qui n'ont cru qu'à la force, nous l'avons vu de nos yeux, ont dû finalement céder à la force. Le signe de la vraie puissance des Etats-Unis, ce n'est pas la frénésie, mais le scrupule. Le gigantisme, la danse de Saint-Guy donneraient des doutes sur la santé de ce peuple, s'il ne détenait cet héritage spirituel, ce sens de la responsabilité qu'il a hérité de ses pères.

Nous inclinons trop, en France, à juger les Etats-Unis sur les magnats d'Hollywood. Moi-même je cède ici à cette simplification. Le général Eisenhower incarne une autre Amérique bien plus proche de nous que nous ne l'imaginons en Europe, puisque après tout, elle est sortie de nous et qu'elle nous demeure liée par la foi en l'homme et en ce qui dépasse l'homme.

F.M.

(*Copyright « L'Express » : Mondial Presse.*)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 86-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :
7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(*L'abonnement donne droit aux services de Madame Express*)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louee, sans chauffeur, a la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE. PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE. PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez
et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

A titre exceptionnel
du 3 au 15 septembre
NICOLL
La tradition anglaise du vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
vous offre
« avant-saison »
son
COSTUME SUR MESURES
en draperies exclusives
36.000 fr.
essayage à votre gré
TAILLEURS DAMES
prix spéciaux